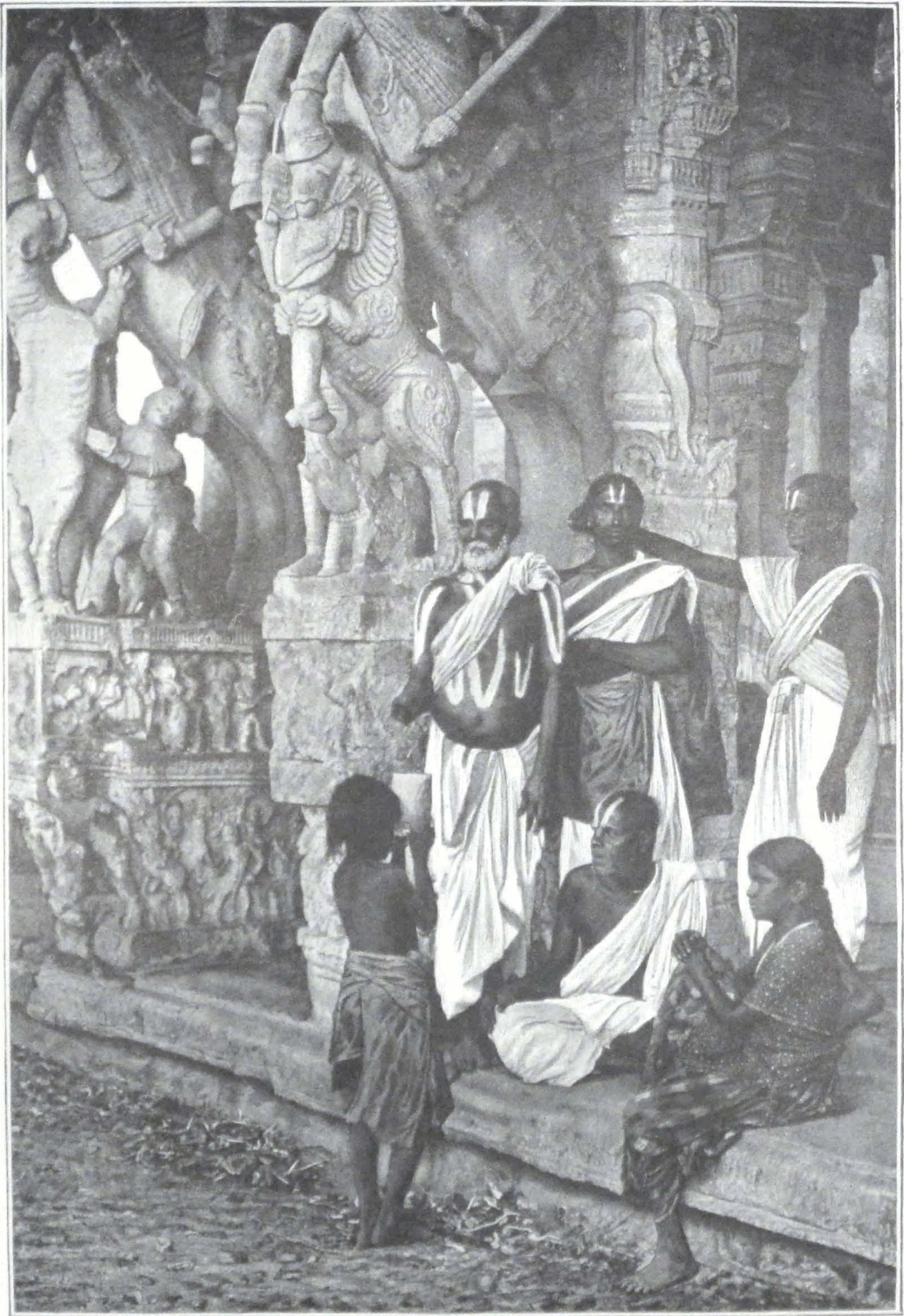


# Aux Indes & au Népal



Docteur Kurt Böeck





BRAHMANES SUR LE SEUIL D'UN TEMPLE, AU PREMIER PLAN. UNE DEWA-DASI, DANSEUSE SACRÉE.

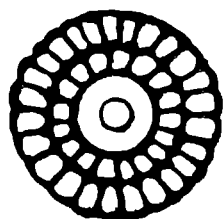
DOCTEUR KURT BOECK

---

# Aux Indes & au Népal

TRADUIT PAR FRANÇOIS RICARD

ILLUSTRÉ DE 58 GRAVURES  
HORS TEXTE D'APRÈS LES  
PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR



LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1907





## PRÉFACE

*EN dépit des secrets révélés, l'Inde a conservé l'attrait du mystère; une étude incessante en a découvert le charme sans en épuiser l'intérêt; et, comme il arrive pour les merveilles qu'ont enfantées le Temps, la Science et la Beauté, une connaissance progressivement approfondie aiguise en notre esprit le désir, renouvelé sans cesse, d'apprendre davantage.*

*Des voyageurs ont exalté la splendeur de l'Inde, de sa nature, de ses monuments; des philosophes ont pénétré sa religion; des poètes ont chanté ses gloires; des peintres ont reproduit sa lumière; et notre inlassable curiosité, pour qui l'éloignement est une souffrance, réclame à titre de dédommagement des descriptions encore et des explications, des scènes et des tableaux. Le Dr Boeck, avec son sens du pittoresque, son intelligence de l'art, la*

## PRÉFACE

*portée de son observation, sa philosophie perspicace et la fréquence de ses voyages, s'est taillé une place importante parmi ses illustres devanciers.*

*En 1890, il fit aux Indes un premier voyage, qu'il consacra à la région de l'Himalaya; en 1893, désireux de compléter ses connaissances orographiques par une étude de la population des villes et des campagnes, il parcourut les bassins du Gange et de l'Indus; en 1895, un nouveau voyage lui apprit à connaître le sud de la péninsule et le fit pénétrer dans les mystères de la religion. Ces trois incursions en pays indien avaient été accompagnées de tentatives infructueuses pour pénétrer dans le Népal, dont les portes, par méfiance de l'Européen, lui restaient obstinément fermées. Enfin, en 1898, il trouva la récompense de son opiniâtreté, et, grâce à de puissantes interventions, força une consigne qui augmentait son désir de goûter au pays défendu.*

*L'ouvrage qu'il offre au public est le récit coordonné et condensé de ses nombreuses observations. Il n'a pas l'intention de suivre l'ordre chronologique de ses quatre voyages successifs, non plus que la prétention d'accomplir un travail scientifique et complet, suivant un itinéraire logiquement géographique; il conduit le lecteur à travers l'Inde, de Ceylan au Népal, lui présen-*



## PRÉFACE

*tant, au cours d'une route habilement tracée, le spectacle des merveilles choisies, la synthèse des mœurs et des curiosités; et ne prenant de ses multiples connaissances que la fleur, il nous dévoile en substance l'âme du peuple et de la terre hindous.*

*F. R.*







# AUX INDES ET AU NÉPAL

---

## CHAPITRE PREMIER

### LES PLANTATIONS DE CEYLAN

UNE PAGE D'HISTOIRE DANS UNE AVENUE. || GUERRES D'AUTREFOIS, PAIX D'AUJOURD'HUI. || CROQUIS D'INTÉRIEUR. || DANS LES PLANTATIONS : LA CANNELLE. || LE CAFÉ; LA MAIN-D'ŒUVRE. || LE « CAFÉ DE SINGE ». || LE THÉ. || UN PEU DE STATISTIQUE. || CANDI. || QUELQUES MOTS SUR LA FÊTE DE PERAHERA. || LES PUNGHIS. || LA DANSE DES SORCIERS.



C'est par Colombo qu'on débute à Ceylan, et par une déception qu'on débute à Colombo. Le débarquement y est tellement prosaïque, que toutes les illusions dont l'âme était remplie s'envolent avant de pénétrer dans l'île du Paradis. Des bâtiments de douane, des docks, un *palace* qui sert d'hôtel, une foule cosmopolite, des portefaix, des douaniers, — quelle poésie! A côté de la Douane une inscription laconique somme le voyageur d'ouvrir son ombrelle, pour éviter les coups de soleil...

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Des affiches gigantesques apposées sur le fût des palmiers me conduisirent sous des tonnelles voisines, d'où j'observai le va-et-vient du port en buvant dans une tasse de *Ceylon tea* l'oubli des petites misères qui m'avaient gâté la joie de l'arrivée. J'examine la rangée des docks, remplis des produits apportés des plantations. Là-bas s'alignent les hautes fenêtres du *Grand-Hôtel Oriental*, qui promettent aux clients des chambres fraîches, des halls bien aérés... et des notes de grand seigneur.

La cohue, récemment débarquée, des voyageurs qui se démènent, la flânerie des badauds indigènes qu'attire sur le port l'entrée ininterrompue des grands paquebots d'outre-mer, m'offrent leur spectacle toujours amusant. Une colonne pittoresque et composite s'allonge depuis les quais jusqu'au Grand-Hôtel : parvenus australiens, dont les manières crient la fortune; Asiatiques calmes et distingués; missionnaires blonds de Scandinavie; lords taciturnes; Français élégants et bavards; cyclistes américaines, d'allure jeune et de cheveux gris; chevaliers d'industrie et aventuriers de toute race et de toute langue...

J'avais choisi d'avance, pour y installer mes pénates, un hôtel agréable et tranquille, situé sur la côte, à 14 kilomètres au sud de Colombo. Pour m'y rendre, j'évitai le chemin de fer. Quand on entre dans les



## UNE PAGE D'HISTOIRE

Tropiques, c'est un crime de se presser. La paresse des Orientaux, qu'on leur reproche comme un vice, me paraît bien plutôt une sage concession qu'ils font à la nature : dans ce pays du soleil et du *farniente* obligatoire, elle exige qu'on jouisse de la vie lentement, tranquillement, et se venge sur l'homme d'une hâte intempestive et déplacée.

Je pris une de ces voiturettes à deux roues, nommées *rickcho*, dont un même individu est le conducteur et la bête de trait, et je m'enfonçai dans une délicieuse avenue. Le décor de la route rappelle à tout instant le nombre et la diversité des maîtres sous lesquels cette île superbe a successivement vécu. Un paisible cimetière renferme des monuments élevés par les soins des conquérants portugais; ces vieilles maisons d'un étage disent les colons hollandais qui, dans tous les pays, sous tous les climats, conservent l'ordonnance de leurs portes et de leurs fenêtres largement vitrées. Par contre, les Anglais abaissent sur les baies de leurs *bungalows* des stores, soi-disant vénitiens, composés de ficelles perpendiculaires au sol dans lesquelles sont enfilées de longues perles de verre colorié.

Nul ne peut dire de quelles mares de sang ce sol fut fécondé; et la brise, en caressant les palmiers, chante les horreurs incroyables qui furent commises ici, non par des cannibales, mais par des êtres pré-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

tendus civilisés, avides surtout d'arracher à d'heureux devanciers la possession de cette île de richesse et de fertilité.

Longtemps avant Jésus-Christ, des Aryens de la vallée du Gange étaient venus s'imposer aux Védas, premiers indigènes connus du pays, et leur avaient enseigné les métiers et l'agriculture, les arts et les sciences, tandis que les apôtres bouddhistes imprimaient sur les populations soumises le sceau de leur religion. Après ces premiers maîtres, l'île connut la domination des Phéniciens; puis, il y a mille ans, celle des Arabes, dont l'instinct commercial pressentait là un champ superbe à exploiter. Cependant, au xv<sup>e</sup> siècle, un chef cynghalais qui régnait sur les côtes entra en relation avec des navigateurs portugais, auxquels il fit de riches présents pour qu'ils l'aidassent à secouer le joug musulman. Il y réussit : mais les Portugais, maîtres de la place, firent à force d'arrogance et d'injustice regretter les maîtres qu'ils avaient concouru à chasser.

Les indigènes se soulevèrent, et alors s'ouvrit une période épouvantable de luttes sans merci. Pendant cent cinquante années le sang coula : de courtes trêves entre de longues tueries. A la fin du xvi<sup>e</sup> siècle l'intervention des Hollandais modifia la situation. Poussés contre les Portugais par Philippe II d'Espagne, ils s'allièrent aux indigènes et se substituèrent



aux oppresseurs dans l'espérance de puiser à la source même les produits qu'ils se procuraient à grands frais sur les marchés de Lisbonne.

Ils occupaient l'île depuis un siècle environ, quand les Anglais, postés à Madras, commencèrent à regarder du côté de Ceylan et se mirent patiemment à l'affût. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Hollandais étaient inquiétés en Europe par la France républicaine; les Anglais crurent le moment venu, nouèrent des intrigues avec les chefs indigènes, et en 1796 s'installèrent sur la côte. Mais ils se heurtèrent à la rude opposition du prince qui régnait à Candi et une garnison de trois cents hommes leur fut massacrée en 1803. Ils ajournèrent des représailles, alors dangereuses, jusqu'au jour où les indigènes eux-mêmes leur offrirent la domination de l'île, et en 1875 ils s'installèrent à Candi.

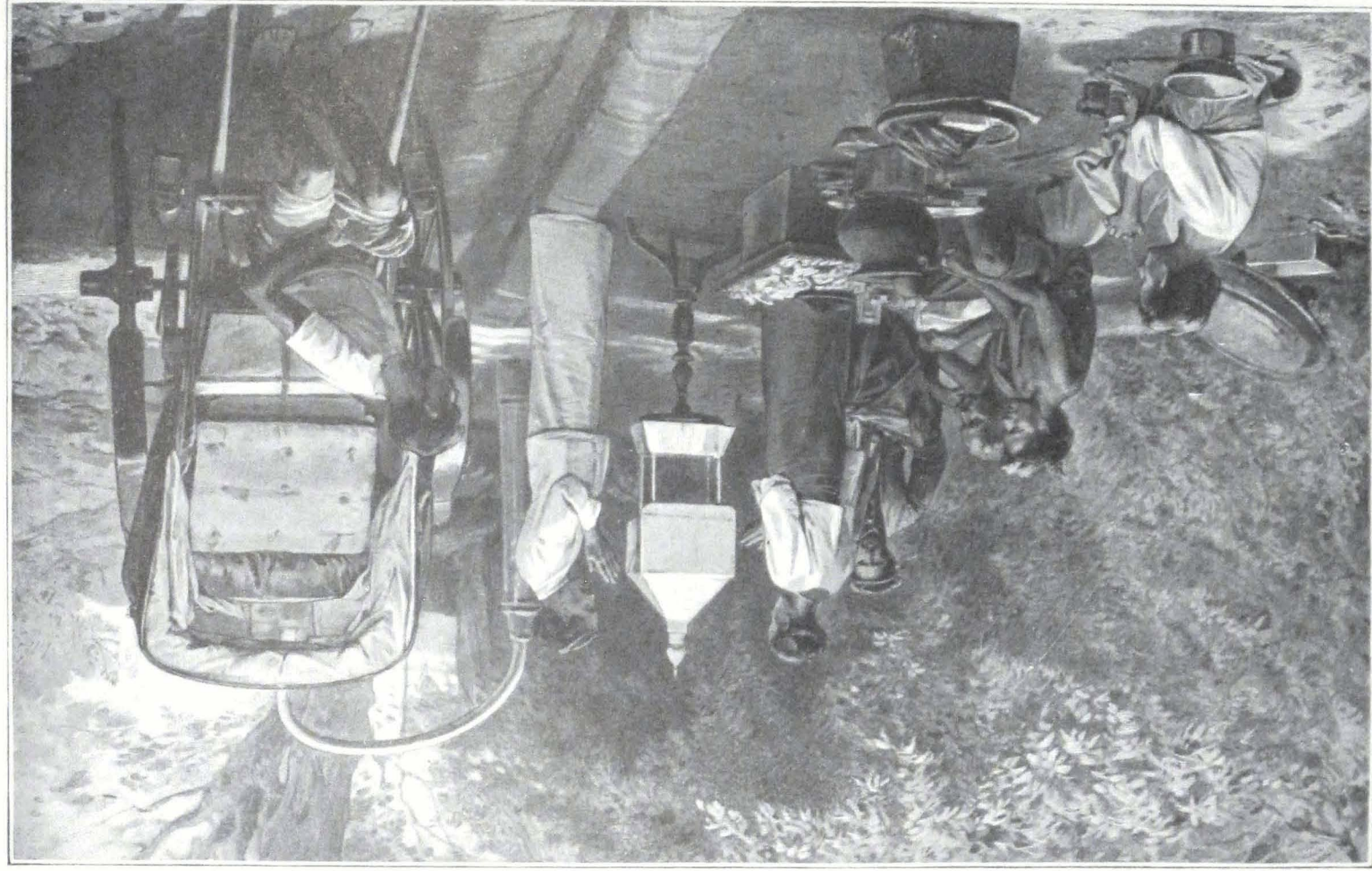
C'est ainsi que l'Angleterre cueillit à maturité cet admirable fruit.

Quel contraste aujourd'hui entre ces souvenirs sanglants et ce paysage paisible! Les dômes sacrés des dagobas brillent à travers la verdure des palmiers; sur les côtés de l'avenue sont accroupis des marchands qui vendent des fleurs, des gâteaux, des sucreries, du vin de palme, du bétel. Cà et là, de petites tables, installées par de braves missionnaires, reçoivent de la piété des fidèles qui passent une offrande en nature ou en argent...

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Ces excellents missionnaires ont doté leurs néophytes d'un christianisme qui ne les gêne pas énormément ; et j'en vois qui, après avoir, les mains pieusement croisées, murmuré leurs prières près des troncs à aumône ou des tables d'offrande, entrent tranquillement dans un temple consacré à Bouddha et enguirlandent de jasmin une statue du « Grand Maître ». Il faut dire qu'en sortant ils jetteront quelques fleurs à une divinité brahmane trônant à proximité. On n'est pas en vérité plus éclectique, ni plus tolérant !

J'approchais de Mount Lavinia que j'avais choisi comme centre de mes excursions dans l'île, et scrutais d'un œil curieux l'intérieur des habitations cinghalaises où partout le même spectacle s'offrait à ma vue. L'heure était matinale : on procédait à la toilette des enfants, et c'était merveille de voir ces jolis bébés cinghalais que leur maman douchait abondamment dans de grands baquets. Ça et là, mère ou grand'mère accroupie tient entre ses jambes un de ces beaux petits bonshommes et se livre sur la tête du patient à une enquête d'une nature spéciale... Les hommes arrangent leur chevelure et y campent le peigne mi-circulaire que, suivant leur caste, ils portent écarté de la tête ou couché. Dans une cour, une jeune fille presque nue, assise sur un tas de fourrage, s'efforce en riant d'introduire un fragment de noix de coco dans la bouche d'un singe qu'elle presse contre sa poitrine...



SUR LA ROUTE DE COLOMBO A MOUNT LAVINIA. DES NÉOPHYTES MURMURENT DES PRIÈRES DEVANT DES TRONCS A AUMÔNES.  
DES MARCHANDS ACCROUPISS VENDENT DES GÂTEAUX, DES SUCRERIES, DU BÉTEL.



## DANS LES PLANTATIONS

Et Mount Lavinia m'apparut avec sa belle plage, ses pêcheurs, ses marchands de poisson et ses jolis gamins aux cheveux bouclés qui passent les trois quarts de leur journée dans l'eau.

Lors d'un précédent voyage à Ceylan, j'avais, avant de sortir de cette île, dont les diverses merveilles sollicitent de toutes parts la curiosité, inscrit sur mon programme, en première place, pour une excursion ultérieure, la visite des plantations. Mes voyages antérieurs m'avaient appris à en connaître les monuments, splendeurs de pierre qui chantent la gloire de Bouddha et disent l'antiquité de la civilisation cinghalaise.

Conduit, pour mes débuts, dans une plantation de cannelle, j'admirai l'habileté des ouvrières à fendre, sur sa longueur, l'écorce des gousses; à les séparer de l'écorce, en même temps que du pied elles pressent, à petits coups répétés et continus, l'arbrisseau contre un escabeau, pour aider à la décortication. J'appris qu'aujourd'hui l'exportation substitue à la vraie cannelle une espèce de laurier indien qui permet d'abaisser à 1 fr. 25 le prix d'une livre de cannelle (?); qu'à l'époque de leur domination, les Hollandais la vendaient 25 francs; que l'exportation de 1901 avait été de 4 millions de francs; que le petit veston blanc des ouvrières n'est pas seulement un vêtement agréable et commode, mais encore qu'il est un privilège de leur



## AUX INDES ET AU NÉPAL

fonction, — et je gagnai, par un beau jour de soleil, la région des grandes plantations, des plantations de café et de thé.

Elles sont installées sur des collines de 600 à 1.200 mètres, qu'on trouve en quittant Mount Lavinia dans la direction de Candi; on y accède par un chemin de fer au parcours accidenté et à l'énervante lenteur qui vous dépose près de Candi, sur des terrains en plateau où l'on est tout étonné de trouver, dans cette région tropicale, un paysage anglais de lacs et de prairies.

Mon guide me conduisit dans une plantation où les ouvrières, en grand nombre, étaient occupées à ramasser les gousses mûres du caféier. Une mince bande d'étoffe jetée par-dessus l'épaule, les bijoux des oreilles m'apprirent immédiatement que j'avais en face de moi, non des Cynghalaises, mais des Tamouliennes, qui, chaque année, au moment de la récolte, quittent le sud-indien pour venir à Ceylan chercher un gain plus élevé que dans leur pays. Le Cynghalais, gâté par sa terre fertile et son climat tempéré, travaille juste assez pour vivre et déteste le Tamoul laborieux qui, trouvant dans les brises marines de Ceylan une agréable diversion aux chaleurs étouffantes de son pays et gagnant un salaire de 60 centimes, alors qu'il lui faut seulement 40 centimes pour sa dépense quotidienne, considère l'île comme un

## LE CAFÉ; LA MAIN-D'ŒUVRE

pays de Cocagne et y travaille à cœur joie. La population de couleur, qui pourrait trouver dans l'élément tamoulien une cause d'augmentation profitable et continue, reste la même sensiblement : depuis longtemps, elle est stationnaire et compte trois millions d'individus.

Où que nous jetions les regards, nous apercevons les épaules bronzées et brillantes de ces enfants du sud-indien qui ramassent, dans des hottes en fil de coco accrochées à leur dos, les gousses rouges semblables à des cerises, pour les porter à l'endroit où elles seront écrasées.

Les planteurs qui n'emploient pas de machines pour broyer la pulpe, soit par raison d'économie, soit parce que la machine détériore fréquemment le grain du café, recourent pour la décortication à la dent de leurs ouvrières. Une véritable légion de « casse-noisettes » vivants est accroupie dans la cour des plantations. Toutes ces femmes, la figure souriante, comme si elles grignotaient quelque fruit délicieux, mâchonnent la gousse du café; un coup de dent découvre les deux grains; la masse pâteuse qui les enveloppe est crachée dans un panier avec une adresse presque gracieuse. Chaque ouvrière a son panier. A la fin de la semaine, on lui compte son salaire proportionnellement au nombre de paniers remplis. Cette paye hebdomadaire est encore une cause pour laquelle les

## AUX INDES ET AU NÉPAL

planteurs préfèrent les Tamouliennes aux Cynghalaises, qui demandent à être payées quotidiennement et lâchent le travail dès qu'elles ont gagné quelque argent.

Les grains de cafés dépouillés par les dents restent une journée dans des récipients d'eau courante; ils se nettoient ainsi des résidus de pulpe qu'emporte l'eau, tandis qu'ils restent au fond. On les sèche; on les débarrasse, en les travaillant dans des cylindres, d'une petite peau parcheminée d'un goût désagréable, et ils n'ont plus qu'à subir la torréfaction.

Mon guide signala à mon admiration une artiste ès mâchoires étendue sur son monticule de goussettes, et qui était considérée par ses compagnes comme une merveille de beauté, plus encore pour l'opulence de ses formes, que pour la régularité de ses traits. C'est une Tamoulienne, comme l'atteste l'anneau qui entoure un de ses orteils, les Cynghalaises regardant comme barbare tout ornement des pieds. En vérité, elle ne manque pas d'une certaine grâce; mais je constate une fois de plus combien l'esthétique varie avec la longitude; et j'ai peine à comprendre que le poids soit un critérium en matière d'art.

La femme que j'aperçois venant de la factorerie avec ses enfants est aussi une Tamoulienne : elle porte, près du coude, un bracelet qui a pouvoir de talisman; une petite plaque d'argent en forme de cœur

est attachée autour des hanches de son petit garçon par une corde où sont enfilés deux petits tuyaux renfermant des amulettes contre le mauvais sort.

Le passage des grains sous la dent des Tamouliennes paraît encore acceptable si l'on considère qu'une enveloppe assez épaisse les protège contre un contact un peu répugnant. Il est un procédé de décortication beaucoup plus étrange et bien fait pour émouvoir les délicats. Les singes, les civettes, les chauves-souris et autres animaux voleurs sont très friands des fruits du caféier. Ils en pillent les plus beaux et les plus pleins et se régalent de la pulpe, tandis que leur estomac, réfractaire à la digestion du grain, le rejette par les voies naturelles sans qu'il ait été broyé. Des bandes d'enfants sont employés à chercher dans les déjections ces grains spéciaux, dont on fait un café de choix, dit *café de singe*, que les planteurs ne mettent pas dans le commerce et qu'ils réservent pour eux et les gourmets de leur connaissance.

A Ceylan, l'ère brillante du café est passée. Au commencement du dernier siècle, on en exportait pour 75 millions; en 1837, la vente tombait à 25 millions; elle n'atteignit pas un million, en 1901. Les plantations cinghalaises ont plutôt moins souffert de la concurrence étrangère que d'une culture intensive inaugurée

## AUX INDES ET AU NÉPAL

par les Anglais, vers 1837. Jadis, on ne prenait du café que la fleur, qu'on employait dans les sacrifices. Le succès universel du breuvage bienfaisant poussa les planteurs à dessécher les marais, à défricher la jungle; et le résultat presque immédiat fut de jeter sur les plantations un champignon parasite, l'*Himalaya vastatrix*, à qui on enlevait sans indemnité sa jungle et son marais.

Quand les plantations de café furent à peu près anéanties, leurs propriétaires se rejetèrent sur d'autres cultures et trouvèrent une compensation rémunératrice dans le cacao, la cannelle, le quinquina, et surtout le thé. La transformation fût toutetois lente à se faire, les planteurs abandonnant à regret la culture plus lucrative du café. Mais la consommation du thé, se généralisant dans l'univers, donna son essor à la culture cinghalaise, qui a pris aujourd'hui d'extraordinaires proportions. Elle fait une terrible concurrence, non seulement au thé chinois, mais encore au thé indien récolté sur les collines qui ondulent au pied de l'Himalaya. Les planteurs indiens ont dû baisser leurs prix, et, malgré un surcroît de production, leurs propriétés ont perdu de leur valeur. En 1901, la livre de thé ne se vendait plus que 43 centimes contre 46 centimes, l'année précédente, et l'exportation qui dépassait 100 millions, est tombée, en 1901, au-dessous de 85 millions.



Une plantation de thé ressemble à une mer de verdure d'où se dégage un parfum d'une délicieuse finesse. C'est l'âge et la dimension des feuilles qui créent la différence des qualités. Les trois petites feuilles supérieures d'un pied de thé sont les plus précieuses; elles sont cueillies avec un soin particulier par des ouvrières spéciales que guette un surveillant pour les empêcher de mêler frauduleusement à leur récolte quelque feuille inférieure. Les feuilles cueillies sont jetées par-dessus l'épaule dans des hottes portées sur le dos.

La manipulation des feuilles est d'une grande simplicité; on les sèche d'abord dans des chambres chaudes; puis on les roule, on les comprime, on les trie, on les crible; tout ce travail, fait à la main ou à l'aide de machines, ne demande guère que de la pratique et de l'attention.

La culture du cacao donne de gros bénéfices, mais ne va pas sans sacrifices ni difficultés. L'arbrisseau qui le fournit exige un sol excellent, des soins constants; et c'est au bout de sept années seulement qu'il produit des gousses utilisables.

Recommandé à un propriétaire considérable de Ceylan, je me présentai chez lui, de bon matin, et introduit dans une grande salle, je tombai sur une bande de planteurs complètement ivres au milieu

## AUX INDES ET AU NÉPAL

desquels mon homme présidait. Un peu abasourdi de cette réception, gêneur et gêné, je songeais à m'éclipser quand entra dans la pièce une jeune femme qui me tira d'embarras. C'était une Tamoulienne jolie et surchargée de bijoux : des chaînes précieuses cliquetaient à son cou ; à ses chevilles, de lourds cercles d'or ; ses orteils et ses doigts disparaissaient sous les bagues ; à ses narines, à ses oreilles, pendaient des merveilles de joaillerie. Sur une soie de rouge vif qui moulait son corps, elle avait jeté la blancheur d'une étoffe légère, gracieusement drapée ; sur l'épaule, le châle de mouseline traditionnel.

Son entrée jeta un froid : elle fit main basse sur les bouteilles de whisky qu'elle mit en sûreté et fit décamper les invités qui, tout en grognant contre son intempestive apparition, sifflèrent leurs boys, firent seller leurs chevaux et regagnèrent leurs plantations respectives.

« Emmène le docteur et coupe-lui quelques belles gousses de cacao », dit le planteur à la jeune femme — et l'aimable homme alla se coucher.

Avec la meilleure grâce, la jeune Tamoulienne guida mes pas dans la plantation, cueillant dans les buissons les plus frais les gousses les plus pleines. Notre conversation, d'abord hésitante, devint des plus animées, sans que je me départisse de la réserve imposée à ma discrétion par la situation un peu équi-

## LA FÊTE DE PÉRAHÉRA

voque de cette jolie compagne. Malgré toutes mes précautions, notre bavardage eut une triste fin : sur un malentendu que je ne m'explique pas encore, la jeune femme me regarda d'un œil courroucé, me jeta les gousses sur les bras, un voile sur la tête et s'enfuit à grands pas en me gratifiant d'une incompréhensible malédiction.

Je restai sur place complètement ahuri, les gousses sur les bras, le voile sur la tête ; puis je repris le chemin de l'habitation où j'appris d'un domestique que le planteur dormait toujours et que ma jolie Tamoulienne s'était enfermée dans sa chambre. Je griffonnai quelques lignes de remerciement et me retirai sans en demander davantage.

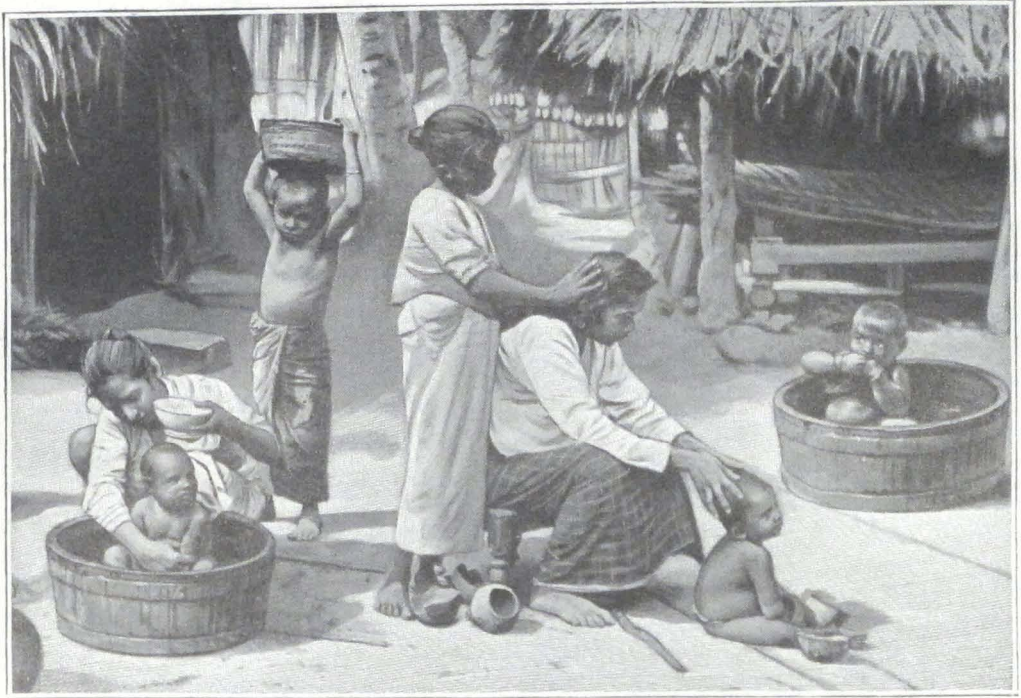
Il m'est impossible de quitter Ceylan sans parler de Candi, la Candi des Européens et des Tamouls, que les Cynghalais nomment toujours Maha Nouwara, la « grande capitale », comme à l'époque où ses rois régnaient sur Ceylan. C'est encore une capitale de la religion, et pendant la fête de Parahera, vers le temple de Wihara, dont les murailles blanches se reflètent dans les eaux du lac, les Cynghalais bouddhistes affluent comme autrefois pour voir, à la procession solennelle, la dent sacrée de Bouddha tirée de son écrin de gemmes et d'or et promenée en grande pompe, sur le dos d'un gigantesque éléphant, que

## AUX INDES ET AU NÉPAL

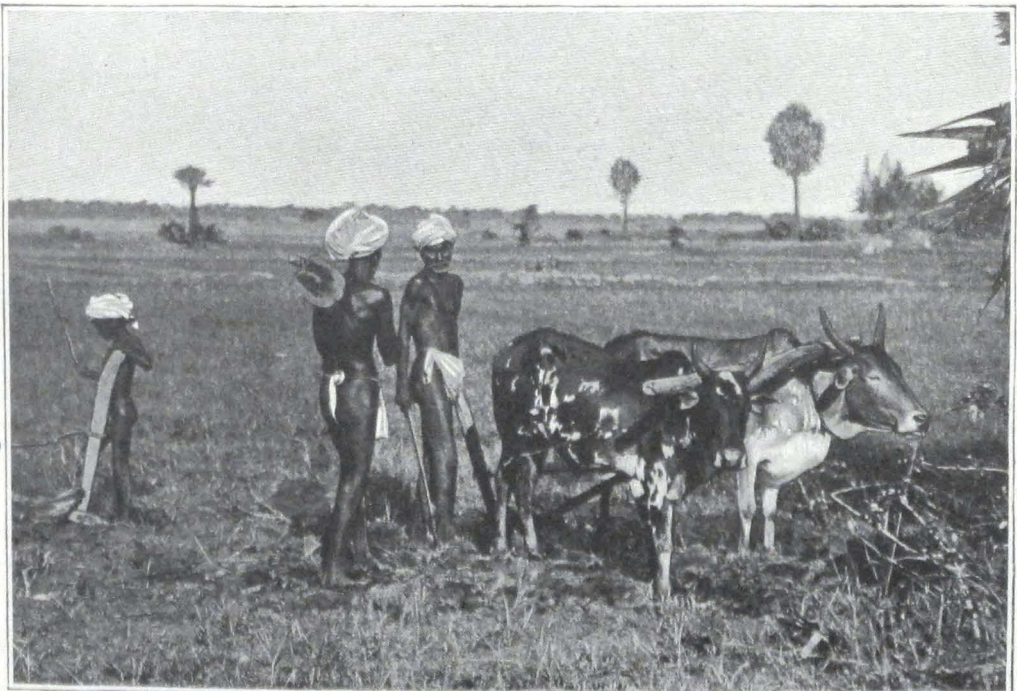
guident des cornacs montés sur des éléphants plus petits, placés à ses côtés. Dirai-je la pompe immense, la cohue en habits de fête, les milliers de torches en filaments de coco; les accents d'une musique infernale; le bruit assourdissant des danseurs et danseuses qui frappent l'un contre l'autre deux courts morceaux d'un bois très dur?...

De grands diables montés sur des échasses et déguisés en Européens grotesques, des jongleurs en peaux de bêtes, des acrobates portant des masques de toute nature, se chargent d'amuser la foule, où, par extraordinaire, pas un moine n'apparaît. Disons, à ce propos, que les indigènes se font un fréquent plaisir de confectionner des mannequins ridicules représentant des Européens pour les maltraiter de la bonne manière et les anéantir à grands cris de joie. Les Anglais, peut-être à tort, paraissent d'ailleurs se soucier fort peu de cette révélation des sentiments intimes de la population.

Ce temple de Wihara ne fut pas construit par des Cynghalais, mais par des prisonniers portugais et il ressemble, avec ses murs épais, ses tours, ses meurtrières, ses portes, à une forteresse plus qu'à un lieu de prières. D'ailleurs, le mouvement bruyant qui s'y déroule, la musique tapageuse des moines qui y apportent leurs offrandes, les peintures murales qui représentent les supplices horribles réservés aux mal-



LA TOILETTE DANS UN INTÉRIEUR CYNHALAIS OU L'ASSISTANCE EN FAMILLE



DES PAYSANS PRESQUE NUS CONDUISENT DES CHARRUES ANTÉDILUVIENNES.





fauteurs dans la vie future, produisent une assez forte impression, mais inspirent peu de recueillement au visiteur européen.

En face du temple de Wihara se dresse une dagoba, d'une blancheur de neige, au centre de laquelle est emmurée une autre relique, un morceau du froc de Bouddha. Ces dagobas ou stoupas, comme on les nomme aux Indes, nombreuses dans les pays bouddhistes, et principalement à Ceylan et en Birmanie, sont les monuments traditionnels de la religion de Bouddha. Il y en a de petites ; il y en a d'immenses. Chaque détail de leur construction a un sens symbolique : notamment leur forme arrondie en cloche rappelle la bulle d'air errant à la surface de l'eau à laquelle Bouddha se plaisait à comparer le néant de la vie humaine.

Pour se faire une idée de l'importance et du nombre auxquels ont atteint ces monuments dans le passé, il faut aller visiter les ruines d'Anouradapoura, la capitale préhistorique de Ceylan, et y admirer les restes imposants de ces constructions cyclopéennes, dont la plus grande devait bien mesurer jadis 400 pieds, puisque dans l'état actuel de délabrement où elle se trouve elle en compte environ 350.

Dans le voisinage du temple de Candi fourmille une légion de jeunes moines, barbe, sourcils et cheveux rasés, le corps enveloppé d'une robe jaune, laissant

## AUX INDES ET AU NÉPAL

libre le bras droit, et qui, grâce à une abstinence à peine mitigée d'un végétarisme intransigeant, ressemblent beaucoup moins à des hommes qu'à des momies. Ce sont les *Punghis*, religieux bouddhistes de classe inférieure, dont la tâche principale est d'aller, de porte en porte, recueillir la prébende destinée à l'entretien de leurs collègues de classe supérieure. Ils ne sont pas, à proprement parler, des moines mendiants, car ils ne demandent rien, se contentant d'accepter ce qu'une piété convaincue ne manque jamais de leur fournir. Avec un calme solennel, ils s'approchent des maisonnettes des Cynghalais; la femme du logis, tête courbée, l'attitude respectueuse, sort et vide dans le panier des Punghis, dans un pot ou même dans un pan de leur robe, son offrande, généralement une assiette de riz.

Un vrai Punghi ne doit absolument rien posséder, ne manger que ce qu'on lui donne, n'avoir toute sa vie qu'une seule robe, qu'il raccommodera quand elle menacera ruine. Il ne doit regarder ni l'offrande, ni la personne qui la lui fait; ne pas remercier, car il donne l'occasion de faire œuvre pie. Tous ces préceptes, élaborés par le divin Maître, dans une louable intention, ne sont pas scrupuleusement observés. Par exemple, si le Punghi tient devant sa figure un éventail de palmier pendant qu'il reçoit l'offrande, il observe, par-dessus, et la donatrice et la valeur du don; la

femme, d'ailleurs, est profondément inclinée jusqu'à ce qu'ait disparu à ses yeux baissés la traîne jaune de la robe du moine. De même, quand la piété d'une fidèle a doté le Punghi d'une robe neuve, il croit satisfaire au précepte du Maître en cousant dans un coin du nouveau vêtement un morceau de la vieille robe.

En bons bouddhistes, les Punghis ne connaissent pas le fanatisme. Avec une tolérance exemplaire, ils permettent d'établir dans leurs temples et d'y adorer des statues brahmanes. Depuis plus de mille ans, ils accueillent avec bienveillance toutes les victimes des persécutions religieuses; Nestoriens, Mahrattes, Indiens fuyant devant l'Islam vainqueur, indigènes convertis par force, lors de l'occupation portugaise, tous ont trouvé chez les moines de Ceylan un asile toujours ouvert.

En 1845, ils ont même élevé à la mémoire du capitaine Roger, tué par la foudre, une chapelle chrétienne.

Pour la procession de la Dent, comme aussi pour des fêtes offertes à de grands personnages, au tzar actuel, par exemple, quand il était prince impérial, où au roi d'Angleterre, quand il était prince de Galles, les descendants des anciens monarques cynghalais revêtent le costume de gala de leurs ancêtres. L'un d'eux, qui

## AUX INDES ET AU NÉPAL

me fit l'honneur de me recevoir, eut, ainsi que sa fille, la délicate complaisance de se parer pour moi de ces précieux vêtements, souvenirs de la puissance passée, de la splendeur évanouie. Aucune description ne peut rendre le chatoiement des soies, le scintillement des gemmes, l'orient des perles énormes, l'éclat des broderies d'or et d'argent. Mon brahmane avait entouré ses biceps d'étoffes ballonnées — la mode des manches à gigot ne date pas d'hier — et portait des pantalons faits d'une longue et large bande de mousseline enroulée autour de la jambe en couches superposées, postiches destinés à rehausser la prestance du noble seigneur.

C'est aussi grâce à cet hôte complaisant que je pus assister à un spectacle étrange : la danse diabolique des sorciers. Le Cynghalais est très superstitieux : tout est pour lui matière à présage. La peur des esprits tient dans sa religion autant de place que le culte de Bouddha.

Les esprits manifestent principalement leur néfaste puissance par l'envoi des maladies ; et, pour lutter contre eux à armes égales, il faut recourir au pouvoir des sorciers. Ces charlatans possèdent des masques de bois peint, absolument horribles, dont les traits grimaçants représentent les figures fantastiques que le peuple attribue à Mahakola Yakscha et à ses dix-huit



## LA DANSE DES SORCIERS

acolytes, pourvoyeurs des maux de l'humanité. Le visage couvert de ces masques, les sorciers entourent le malade... Soudain l'un d'eux tombe en proie à des convulsions épileptiques; il lutte contre un invisible ennemi. Nul doute : il porte le masque correspondant au démon qui habite le corps du malade, et celui-ci l'a quitté pour combattre cette concurrence inattendue. Et le malade est délivré.

L'imagination fait parfois des miracles, et le patient soulagé remplit d'argent la main des sorciers. Malgré l'instruction donnée, dans les quatre mille écoles de l'Inde, à plus de cent cinquante mille élèves, le Gouvernement anglais n'arrive pas à déraciner cette antique superstition ou à persuader ses pupilles de célébrer la fête de Christmas autrement que par un magnifique feu d'artifice !





## CHAPITRE II

# TERRE ET CHOSES BRAHMANES

EN PAYS TAMOULIEN. || L'IRRIGATION. || MADURA. || L'ARCHITECTURE  
BRAHMANE. || LES GOPURAS. || POPULATION DES TEMPLES. || L'ÉTANG  
DE TEPPU-KULAM. || LES SIGNES SACRÉS. || LE ROI TIRUMNAL ; SA MORT.  
|| TRITSCHINOPOLIS. || SERINGHAM, LA « VOLUPTÉ CÉLESTE ». ||  
UNE DEWA-DASI.



SI la côte occidentale du sud-indien, comme les forêts de Birmanie et les plantations de Ceylan, est fécondée par des pluies abondantes ; si les nuages que charrie, à travers l'océan Indien, la mousson du sud-ouest, avant de les briser sur les sommets du Nilgiri, déversent sur le pays de Malabar des torrents fertilisateurs, il n'en est pas de même pour la côte sud-orientale des Indes, traitée par la nature comme par une marâtre et réduite à la portion minima des pluies insuffisantes, amenées par la mousson du nord-est.

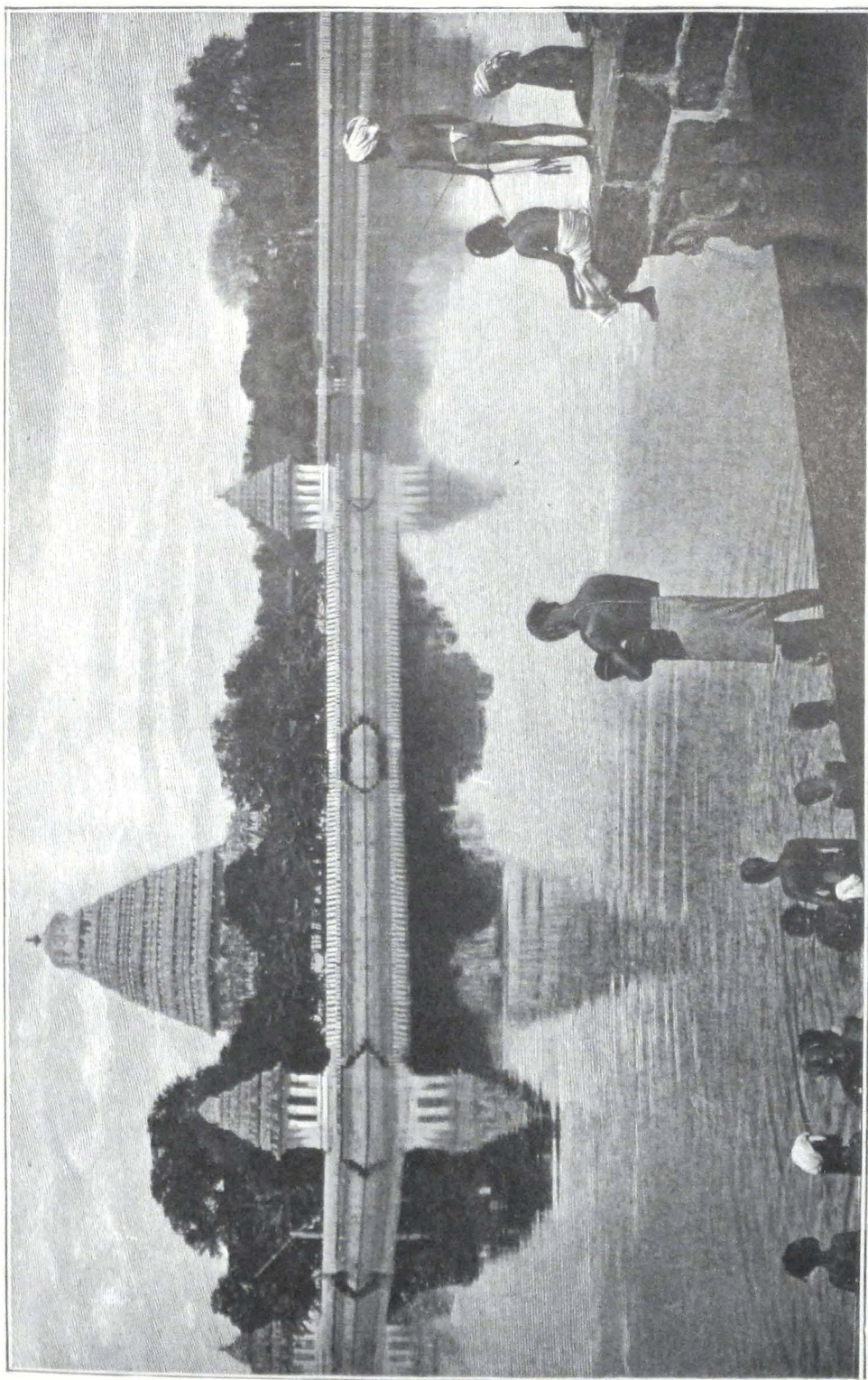
La contrée, que je traversai lorsque j'eus pris contact avec le continent, doit la vie à un arrosage artificiel. Partout des puits, et dans ce pays où la main-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

d'œuvre s'obtient à bon compte, une partie de la population s'emploie à tirer de la terre l'eau que lui refuse le ciel.

L'usage des pompes est inconnu et l'on y supplée par une curieuse et naïve installation. A proximité des puits, une poutre est dressée; sur cette poutre une longue planche fait bascule; à l'une des extrémités de la planche est attachée une perche de bambou munie d'un seau qui plonge dans le puits; à l'autre, une boule de terre glaise fait contrepoids; un coolie, en allant et venant sur la planche comme un ours en cage, fait fonctionner l'appareil. Quand le puits n'est pas profond, deux ou trois coolies en tirent, par les procédés communs, l'eau qui est ensuite jetée à flots sur les champs disposés en terrasse.

Dans les villages cinghalais, les maisonnettes, assez confortables, sont distantes les unes des autres : le Cinghalais aime exclusivement son cercle de famille et se tient volontiers à l'écart de ses concitoyens. Au contraire, les huttes grises et modestes des Tamouls du sud-indien sont agglomérées. Tout d'ailleurs dans la contrée, malgré l'éloignement peu considérable de Ceylan, dénote une différence de civilisation. En s'approchant de Madura, la première ville importante de la région, on aperçoit, à travers la maigre végétation d'aloès et d'euphorbes saupoudrés de la poussière rouge des chemins, macadamisés en latérite, des constructions



L'ÉTANG SACRÉ DE TEPPU-KULAM A MADURAI. AU PREMIER PLAN, UN BRAHMANE S'APPROCHE  
POUR FAIRE SES ABLUTIONS. AU FOND, LE MAUSOLÉE DU ROI.



dont la silhouette fait oublier l'architecture de Ceylan. Là-bas, domine, dans sa blanche et lisse rotondité, la dagoba bouddhique; ici, des tours gigantesques et singulièrement ouvragées proclament la pérennité du brahmanisme, dont l'origine se perd dans l'obscurité des siècles, et qui a résisté à l'ardeur réformatrice du bouddhisme, comme aux assauts des fils de Mahomet. Tandis que la dagoba est nette et simple comme la doctrine qu'elle représente, les étages superposés de la *gopura* qui s'adosse aux portes des temples brahmanes ou les surplombe, symbolise la hiérarchie puissante qui est l'âme de cette religion. Il n'est d'ailleurs pas impossible de voir, dans la folie d'une excessive ornementation, la représentation sculpturale des légendes fabuleuses et des cultes superstitieux qui, par milliers, se sont greffés sur le tronc résistant du brahmanisme. Ces merveilles de puissance, de patience et d'art nous introduisent dans le domaine fantastique de l'architecture indienne. La grandeur politique de l'Inde ancienne, la gloire de ses rois, contemporains des premiers Césars, la force génératrice de son antique civilisation, tout s'est absorbé dans une inimaginable profusion de temples, de tours, de colonnades, de voûtes et de statues.

La population de Madura est presque entièrement tamoulienne, et, tandis que les Hindous du nord se sont transformés sous la pression conquérante des



## AUX INDES ET AU NÉPAL

envahisseurs du nord-ouest, elle a conservé assez exactement le langage et la civilisation des ancêtres de race dravidique. L'Européen y est encore rare, et l'on peut passer une journée sans apercevoir dans la rue son blanc casque de soleil.

Le grand temple de Madura est consacré au dieu Shiwa ou Mahadeo et à sa glorieuse épouse. Ses abords, à mon arrivée, étaient encombrés d'une telle cohue, que je grimpai sur le toit plat d'un bazar voisin pour en photographier tranquillement la porte et la tour.

La fantasmagorie des figures mythologiques qui surchargent les colonnades, charpentes et chapiteaux s'agrémentent d'un revêtement bariolé ou le rouge domine. Une lueur d'aurore semble continuellement reposer sur cette excessive et folle ornementation. Que sera le temple même et quelles merveilles intérieures m'attendent derrière ce portail ? A travers un nombre incalculable de cours, de portiques, de cloîtres et de chapelles, j'arrive au sanctuaire ou plutôt aux deux sanctuaires réservés au couple divin, et je constate, avec un certain dépit, que rien de particulier ne les distingue, si ce n'est la dorure de leurs toits. Un défaut absolu d'unité caractérise le génie des architectes dravidiens et se manifeste dans l'enchevêtrement arbitraire de leurs constructions ; pas l'ombre d'un sens élevé, d'un but supérieur, d'un idéal. L'exécution

## ARCHITECTURE BRAHMANE

d'un plan mal conçu sombre dans les flots du détail. L'art s'épuise dans le désir maladif et troublant d'exécuter d'étranges inventions, dans la coquetterie obstinée de vaincre des difficultés techniques que s'est créées l'artiste même et dont il aurait pu, semble-t-il, se dispenser parfaitement. Transformer en piliers d'immenses blocs erratiques; sur ces assises de granit camper des voûtes hardies; les surcharger d'un symbolisme extravagant : héros mythologiques, dieux grimaçants, têtes d'éléphants qui représentent la sagesse divine, corps de Hyali (lions du sud, *leitmotiv* de l'ornementation dravidienne), c'en serait assez pour affirmer la diabolique habileté des architectes tamouliens. Mais ce n'est pas tout encore : dans la gueule entr'ouverte et terriblement endentée des lions, roule une boule de pierre, élaborée Dieu sait comme ! Le long d'un toit, court une chaîne énorme faite d'anneaux de pierre qui se meuvent l'un dans l'autre librement; partout des tours de force, des travaux stupéfiants, moins dignes d'un temple que d'un cabinet de curiosités.

Voilà ce que produit l'absence d'un sentiment religieux net et élevé; c'est à la solution de problèmes, à la fois puérils et monstrueusement difficileux, qu'aboutit la religiosité tamoulienne, faite de la peur de Shiwa, de l'angoisse des démons et du désir d'arriver, par un travail surhumain ou des offrandes extraordinaires, à calmer leur fureur.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

L'agitation qui règne dans un temple sud-indien est tout simplement ahurissante : l'appel des marchands qui encombrant les portes ; le va-et-vient continuel des pénitents et des religieux mendiants ; la foule glapissante des estropiés et des idiots ; la cohue babillarde des fidèles qui sacrifient devant des idoles malpropres ; le barrissement des éléphants sacrés qui tendent au passant une trompe quêtuse de menue monnaie ; les cris des cornacs ; les sonnailles et les tamtams des prêtres, tout un vacarme hétéroclite vous assourdit. L'atmosphère est irrespirable ; cette population, frottée d'huile de moutarde, est en sueur ; les lampes filent ; les fleurs tropicales dégagent leur violent parfum et l'eau de rose son odeur fade et grisante. Bruits et senteurs sont enveloppés d'un mystérieux et troublant demi-jour....

Près du temple, miroitent les eaux sacrées de l'étang de Teppu-kulam, l'étang des ablutions. Quelques litres de l'eau du Gange l'ont sanctifié. Un homme s'en approche : c'est un brahmane, comme l'indique la corde de coton blanche qui chevauche sur son épaule gauche ; il porte sous le bras un paquet roulé : c'est un morceau d'étoffe, qu'il changera pendant son bain contre celui qui lui ceint actuellement les reins ; il descend les marches et pénètre dans l'eau. Quand les baigneurs aperçoivent la symbolique corde blanche, ils s'écartent immédiatement du brahmane

## LES SIGNES SACRÉS

d'un nombre de pas, fixé d'avance, pour chacune des castes. Mesure d'hygiène, encore plus que de respect : les maladies contagieuses, endémiques aux Indes, frappant leurs victimes d'autant mieux qu'elles appartiennent à des classes plus basses de la population.

Quand le brahmane a pris son bain rituel et fait ses ablutions en se versant de l'eau sur le dos, la tête et les épaules, il s'achemine vers un de ses coreligionnaires, installé au milieu de pots de couleur, sur le bord de l'étang, et se fait peindre sur le front ou sur la poitrine, parfois sur les deux, les signes distinctifs du dieu qu'il adore particulièrement, de la secte à laquelle il est affilié.

Les 250 millions de brahmanes, qui vivent dans l'Inde, reconnaissent tous, comme divinités principales, Vichnou et Shiwa; mais leur adoration s'éparpille, on outre, sur des milliers de divinités inférieures. Il n'est donc pas étonnant que le nombre des sectes soit illimité, et les principales se distinguent, grâce aux signes, généralement symboliques, peints sur la poitrine et surtout sur le front des initiés.

Le brahmane qui, par exemple, se consacre à Vichnou se fait peindre sur le front un V majuscule tronqué par le bas. C'est l'empreinte des pieds du dieu. La largeur des lignes, leur inclinaison, des traits transversaux, rectilignes, sinueux ou brisés, indiquent des nuances dans l'adoration. Si le porteur de ce signe

## AUX INDES ET AU NÉPAL

veut donner à entendre que son culte s'étend à l'épouse du dieu, à la déesse Lakschmi, un fin pointillé s'allonge en bissectrice dans l'angle du V. Cette ligne est rouge, tandis que les autres sont blanches; du blanc minéral, des coquilles brûlées, des cendres de bouse de vache sacrée, du santal en poudre, entrent dans la composition de cette dernière couleur.

Shiwa, dieu de terreur, compte peut-être plus d'adorateurs encore que le bon Vichnou : entre tous, il reçoit les hommages des fameux mendiants et pénitents, les Jogis, les Sanyassis, les Bairagis, les Agoris, etc. Trois traits parallèles, larges et blancs, sur les bras, sur les côtes, sur le ventre, leur donnent une apparence de squelette, que ne dément pas leur figure décharnée.

Cette folie du signe dépasse les hommes pour atteindre les animaux : les bêtes de trait, au service d'un temple, les éléphants qui, dans les processions, à travers les rues poussiéreuses ou boueuses, traînent sur des chariots les images des dieux, viennent tous les matins, après un nettoyage opéré à grand renfort de balais et d'étrilles en noix de coco, s'agenouiller devant le badigeonneur et recevoir, de son pinceau, la marque distinctive de la secte à laquelle ils appartiennent. Bien plus, les murs du temple, les portes, les ustensiles du culte affirment, par des signes analogues, la divinité à laquelle ils sont consacrés.

## LE ROI TIRUMNAL

Au milieu de l'étang de Teppu-kulam est une île où s'élève un imposant mausolée qui ressemble à une gopura. Il renferme les restes du roi Tirumnal, qui fit jadis la grandeur de Madura. Ce roi magnanime et somptueux aimait les arts. Il voulut rénover l'architecture dravidienne et se fit construire un palais où la beauté calme des motifs gothiques et des arcs sarrasins formait un contraste bienfaisant avec l'ornementation maladive des anciennes constructions. Ce palais est en ruines; mais on a restauré, outre la cour intérieure entourée d'un imposant portique, quelques salons qui servent actuellement de tribunaux.

Malheureusement, Tirumnal ne put faire admettre aux brahmanes ses projets de renaissance, et pour leur être agréable, il conserva aux nombreux temples et gopuras, qu'il construisit dans le sud-indien', les formes traditionnelles de l'architecture dravidienne. Les brahmanes ne lui en surent, d'ailleurs, aucun gré : leur puissance tyrannique et envieuse, malgré les incessants bienfaits du roi, prit ombrage de l'accueil empressé, qui facilita au missionnaire Robert de Nobilis son œuvre de prosélytisme. Ils attirèrent, suivant une tradition accréditée, Tirumnal dans le grand temple de Madura et l'emmurèrent dans une salle, en roulant, devant l'issue, d'énormes blocs de granit. Tirumnal mourut sans que son sang fût répandu, — ce qui est conforme à la doctrine brahmane.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Ce malheureux roi n'eut pas plus de chance avec son fils qui fut son successeur. Celui-ci jaloux de la gloire paternelle, fit démolir le palais néo-dravidien et transporter les matériaux précieux, les immenses colonnes de granit, les énormes cubes de marbre jusqu'à la fontaine de Tirisirapulli, située au nord de Madura et que les Anglais appellent Tritschinopolis, La ville s'annonce au loin par la masse monstrueuse de trois collines de roche blanche. Et sur le sommet, sur les flancs, brillent les colonnades et s'alignent les murailles de la forteresse élevée contre l'envahisseur mahométan avec les pierres de Madura.

De l'autre côté de Kaweri, commence un territoire fertilisé par l'irrigation de nombreux canaux : c'est une contrée paradisiaque, la résidence préférée des brahmanes; ils y ont élevé une ville de temples, qu'ils appellent « Volupté céleste », Srirangham, la Seringham des Européens. On y pénètre par l'ouverture étroite d'une immense porte, flanquée de maintes colonnes, aux chapiteaux dravidiens; c'est l'étage inférieur d'une gopura inachevée. Dans la ville même, c'est une débauche de gopuras. D'une terrasse de maison, on en aperçoit les silhouettes sans nombre, comme aussi on peut se rendre compte du plan curieux de la ville : elle est formée de sept carrés concentriques, entourée de murailles, dont les portes sont toutes surmontées de gopuras. Au-dessus de la porte





PÉRISTYLE DU TEMPLE DE SHIVA A MADURA. LA FANTASMAGORIE DES FIGURES MYTHOLOGIQUES  
S'AGRÈMENTE D'UN REVÊTEMENT BARIOLÉ OÙ LE ROUGE DOMINE.



principale, est couchée, dans une niche, une statue de Vichnou à qui la ville tout entière est consacrée.

Avec ses murailles, ses temples et ses colonnades Seringham rappelle la Thèbes antique aux cent portes, fait penser aux grands temples de Karnak et de Louqsor. Non loin de ces masses architecturales, l'île de Seringham contient un autre temple consacré à Shiwa. Ça et là des étangs sacrés avec leurs escaliers et leurs chapelles s'aperçoivent derrière les grands arbres qui les masquent à moitié.

Dans une auberge de pèlerins, dont les piliers étaient surchargés d'ornements, personnages fantastiques et impressionnants sculptés dans la masse de granit, je rencontrai une troupe de brahmanes, en la société desquels se trouvait une très jolie fille hindoue d'environ seize ans. Elle s'enfuit à mon approche, comme elles font toutes, malheureusement, en se voilant la figure, et je dus parlementer pour obtenir qu'elle posât devant mon objectif au milieu de ses protecteurs qui, avec leur air grave et leur toge drapée, ont l'air classique de vieux Romains.

Cette jeune fille appartenait au personnel d'un temple et jouait, aux fêtes spéciales, le rôle d'une dewa-dasi ou danseuse sacrée. Les danseuses banales, qui offrent les grâces de leur art aux carrefours des villes ou dans les lieux de plaisir, ne sont, en effet, pas admises à rehausser de leur présence les

## AUX INDES ET AU NÉPAL

processions des dieux. Pour figurer aux cortèges, les prêtres des temples font un choix judicieux des plus belles filles, qu'ils unissent au dieu par des liens mystiques et instruisent à participer aux danses solennelles.

Plus énergique qu'Annibal, je sus m'arracher aux « voluptés célestes » de Seringham.



## CHAPITRE III

### MOYENS DE TRANSPORT

L'INDE PAYS DES CONTRASTES. || LE SUPPLICE DES MOYENS DE TRANSPORT  
INDIGÈNES. || LE CONFORTABLE DES CHEMINS DE FER; LES WAGONS. ||  
LE PUBLIC DES DIFFÉRENTES CLASSES. || LES FEMMES QUI VOYAGENT.



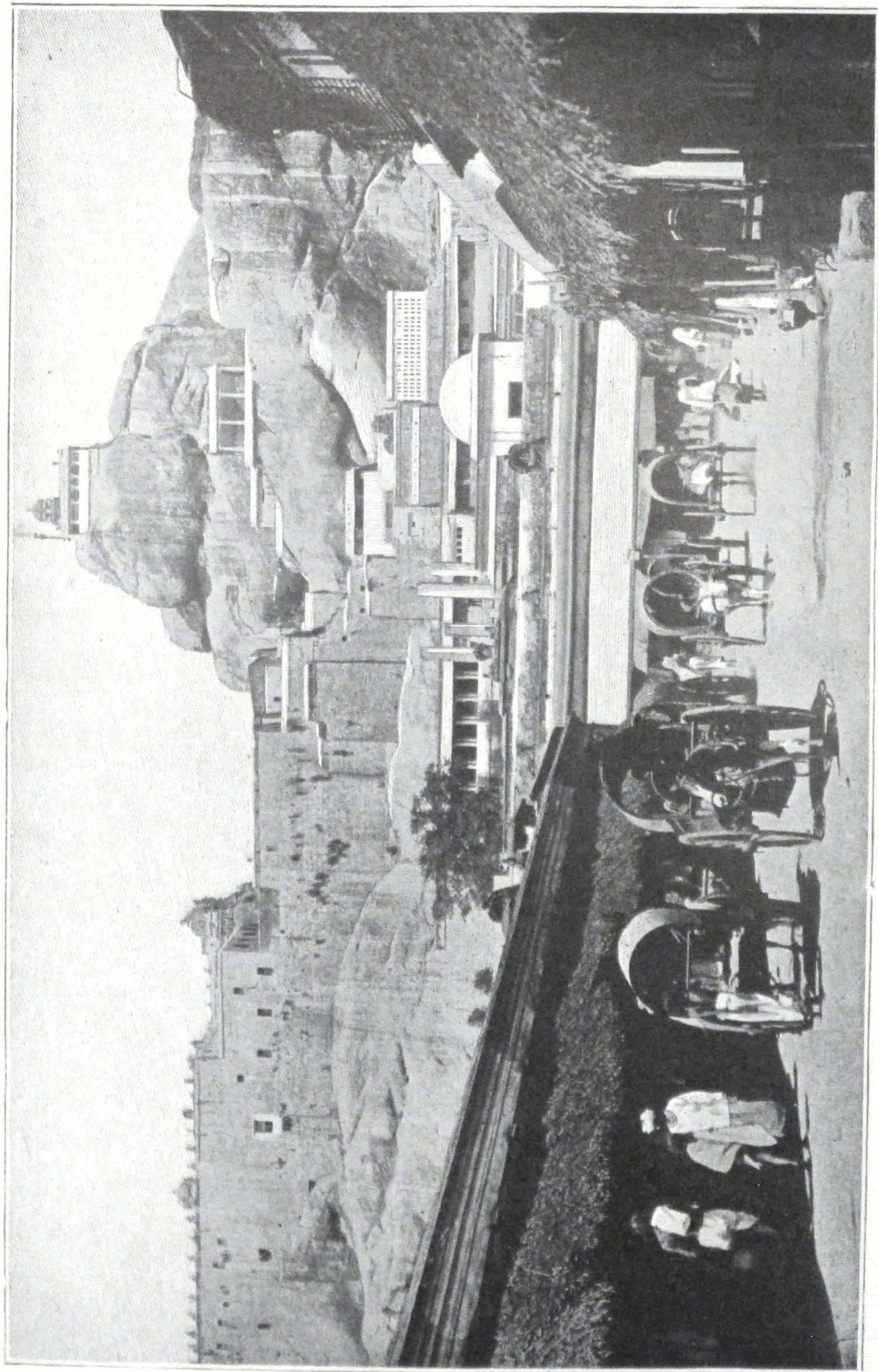
L'INDE est, par excellence, le pays des contrastes : il y a de tout, trop ou trop peu. Six mois d'une sécheresse désertique sont suivis de six mois de pluies diluviennes. La chaleur dévore la population excessive qui pullule dans la plaine, tandis qu'un froid polaire, sur les neiges de l'Himalaya, glace le sang dans les veines et le mercure dans le thermomètre. Aucun bruit, aucun souffle animal ne trouble le silence solennel des gigantesques sommets, où l'aigle même n'ose pas s'aventurer : à leur pied, dans les forêts vierges embuées de chaudes exhalaisons, retentissent les cris terribles et les rugissements des grands fauves qui chassent ou qui luttent. Lisses comme un miroir d'acier, les eaux chaudes de l'océan Indien dorment,

## AUX INDES ET AU NÉPAL

pendant des mois entiers, sous la voûte bleue du ciel : soudain, déchaînées par un cyclone, elles se lancent à l'assaut d'un firmament obscurci par des nuages de poix. Plus riches sont les couleurs dont les fleurs étincellent, plus pauvres sont leurs parfums ; plus gros est le fruit, plus fade est son goût.

La nature a mis son empreinte sur la civilisation, et la vie des hommes offre autant d'opposition que les éléments : la barbarie asiatique coudoie les raffinements européens ; une misère incroyable végète à côté d'une splendeur démesurée. Pour construire sa pauvre hutte avec des cercles de tonneau, des feuilles de bananier et des morceaux de fer-blanc, trouvés dans les ordures, le paria l'adosse aux murs couleur framboise du palais qu'habite un négociant millionnaire ou un radjah ; sur ces murs qui entourent un parc merveilleux, statues délicieuses, vasques de marbre, jets d'eau parfumée, le malheureux a collé des gâteaux de bouse de vache, pour que le soleil les dessèche et les lui transforme en combustible. Sous les buissons de jasmin qui exhalent un enivrant parfum, se glisse un cobra ; les termites lui ont ménagé un trou dans la muraille ; il pénètre dans la cabane du pauvre hère et s'approche d'un panier de bambou, dans lequel dort son enfant... Et le paria, qui rentre après avoir dépensé son dernier sou en sorcellerie pour la guérison de sa femme malade, au lieu de tuer le dangereux reptile, le





TRITSCHINOPOLIS : SON PALAIS ET SES COLONNADES ONT ÉTÉ CONSTRUITS AVEC LES PIERRES ENLEVÉES AU PALAIS DE MADURA. (p 32).





## SUPPLICE DES TRANSPORTS INDIGÈNES

prend délicatement avec deux bâtons et le dépose à sa porte; dans ce corps répugnant vit peut-être encore l'âme d'un roi défunt!

On trouve les mêmes différences dans les manières de voyager : il en est d'excessivement commodes; il en est d'autres, remplies de difficultés, que ne soupçonnent pas les habitués des Agences. Pour eux fut choisie une saison favorable, l'hiver; pour eux, fut ménagé un programme exempt de souffrances et d'ennuis. Ces globe-trotters, d'une nature spéciale, suivent l'inévitable itinéraire, Bombay, Ahmedabad, Djeïpour, Delhi, Agra, Calcutta; ils y ajoutent une excursion de trois jours à la joyeuse cure d'air de Darjiling, ce qui est *le voyage dans l'Himalaya*, et à leur retour, l'Inde, vous pouvez les en croire, n'a plus de secrets pour eux.

Ils ont suivi la ligne principale des chemins de fer indiens et y ont retrouvé tout le confort auquel l'Europe les avait habitués. Mais, malgré le réseau considérable qui couvre actuellement le pays, il y a encore des espaces énormes, qu'il faut parcourir en se servant des antiques moyens de transport. Pour les Européens, dont les membres ont des articulations évidemment différentes des articulations des Asiatiques, le voyage, en un véhicule quelconque, est tout bonnement un supplice. Nous n'avons guère l'habitude

## AUX INDES ET AU NÉPAL

de nous tenir, pendant des heures entières, accroupis sur nos talons ou assis, les jambes croisées: or c'est le martyr auquel il faut se résigner, que la voiture s'appelle *rekla*, *ekka* ou *gari*; qu'elle soit traînée par des bœufs, des chevaux, des ânes, un chameau ou un éléphant.

Le séjour prolongé dans le palanquin, dans le sampan, dans le hamac est tout aussi insupportable. Les bateaux indigènes ne sont pas mieux appropriés à nos besoins, sauf, peut-être, les *sarnaïs*, sortes de radeaux en vessies de chèvre, sur lesquels on peut au moins se tenir debout.

Ces véhicules sont, tout simplement, des instruments de torture, et à l'exception du *pousse-pousse*, où, si l'on est bien assis, on souffre d'être traîné par un homme, il n'y a de confortable que le chemin de fer.

A peu d'exceptions près, comme par exemple, à Bombay, où tous les bâtiments sont splendides, les gares sont simples autant que pratiques. Dans les salles d'attente, des *pankhas* sont activées par des coolies qui se couchent sur le dos et travaillent du pied. Le guichet de la dernière classe est toujours assailli par une nuée de voyageurs : ce sont des pèlerins qui, avec femmes et enfants, s'en vont vers les bains des temples sacrés. On se demande comment ces pauvres diables peuvent trouver l'argent de leur

## LE CONFORTABLE DES CHEMINS DE FER

voyage, souvent coûteux, puisqu'ils partent en famille et vont, parfois très loin. Ce sont pourtant les meilleurs clients du chemin de fer, tant leur nombre compense leur qualité.

Nous montons dans le train : quels wagons vastes et aérés ! Les banquettes sont des canapés d'une largeur démesurée. Dans un de mes voyages, j'étais, un jour encombré de trente-cinq colis ; je m'installai dans un compartiment où se trouvaient déjà deux voyageurs, équipés de même sorte, et tout notre attirail s'y casa facilement. Au nombre de nos colis se comptaient six boîtes à chapeaux : un voyageur qui se respecte ne peut, aux Indes, en emporter moins. A la campagne, à la chasse, dans la jungle, on porte un chapeau en liège ou en moelle de sureau, excessivement gros et épais, imperméable à l'air, mais qui protège la nuque et les yeux des coups de soleil. En ville, on le remplace par un casque de cuir plus léger et plus coquet. Mais, à partir de cinq heures, celui-ci doit faire place à un petit chapeau de feutre mou, le *knock about*. En voiture, en automobile, en bateau, et même pour aller au bal, tous les chapeaux s'éclipsent devant la casquette, le *smoking cap*, qui complète aussi bien l'habit que le vêtement de voyage. Enfin, dans les cérémonies, le haut de forme du *sahib* doit inspirer aux Indous à turban une notion de supériorité incontestable.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

En première classe est installée une salle de bains; un jeu de vitres de différentes couleurs permet d'admirer le paysage, sans que la réverbération du soleil vous fatigue les yeux; des blocs de glace rafraîchissent le wagon.

Les stations sont extraordinairement bruyantes et animées; un Indien ne fait rien sans crier, sans se disputer grossièrement; jamais d'ailleurs il ne se bat. C'est un va-et-vient pittoresque et assourdissant de marchands qui vendent de tout : tapis, plats, éventails, bétel, noix de coco, fleurs, perroquets, singes, sans compter à boire et à manger. Des porteurs d'eau offrent leur marchandise aux voyageurs de troisième classe, les uns dans des cruches pour les brahmanes, les autres dans des outres pour les mahométans. Pas le moindre gobelet; cependant le buveur ne touche jamais de ses lèvres le récipient; l'eau est versée dans la bouche grande ouverte : question de caste. Pour avertir les brahmanes orthodoxes, s'il ne peut garantir que l'eau est rituellement pure, le porteur d'eau dépose sa ceinture rouge et la reprend au départ du train. Ces braves Indiens, à chaque station, lavent leur turban ou prennent un bain de pieds; et, quand le train repart, jambes et turban, ils mettent sans vergogne le tout sécher à la portière.

Les murs des gares sont faits de briques entre lesquelles on a ménagé des vides pour que l'air y

puisse circuler. Derrière ces murs grouille une foule de mendiants, de fakirs, d'idiots, d'estropiés, qui passent une main avide ou un moignon répugnant pour extorquer quelque menue monnaie. Tous ils poussent des cris lamentables et déchirants ; les idiots éclatent d'un rire sans fin ou beuglent jusqu'à complète aphonie. Et quelle odeur s'ajoute à ce vacarme ! odeur pénétrante, qui s'imprègne et vous poursuit, odeur bien caractéristique de la foule indienne et qu'un chimiste pourrait analyser : huile, bois de santal, jasmin, eau de rose, sueur, bouse de vache... Soudain, c'est une autre odeur, celle du phénol, qui vous pique le nez et trahit un événement fréquent dans le pays du choléra : un voyageur est mort en route ; on enlève son cadavre ; on désinfecte le compartiment en l'arrosant de phénol et, au départ du train, de nouveaux voyageurs s'installeront sur les bancs encore humides.

Il est un amusant intermède qui se renouvelle assez fréquemment : le train est en gare ; une poussée se produit vers un wagon spécial ; il est réservé aux dames, et l'œil le plus indiscret ne saurait y pénétrer. Une chaise à porteurs s'arrête juste devant la portière. Une bousculade se produit pour apercevoir la voyageuse : mais de grands diables d'Indiens élèvent, entre la chaise et le wagon, des châles épais en guise d'écran, et entre ces deux murailles d'étoffe passe

## AUX INDES ET AU NÉPAL

En première classe est installée une salle de bains; un jeu de vitres de différentes couleurs permet d'admirer le paysage, sans que la réverbération du soleil vous fatigue les yeux; des blocs de glace rafraîchissent le wagon.

Les stations sont extraordinairement bruyantes et animées; un Indien ne fait rien sans crier, sans se disputer grossièrement; jamais d'ailleurs il ne se bat. C'est un va-et-vient pittoresque et assourdissant de marchands qui vendent de tout : tapis, plats, éventails, bétel, noix de coco, fleurs, perroquets, singes, sans compter à boire et à manger. Des porteurs d'eau offrent leur marchandise aux voyageurs de troisième classe, les uns dans des cruches pour les brahmanes, les autres dans des outres pour les mahométans. Pas le moindre gobelet; cependant le buveur ne touche jamais de ses lèvres le récipient; l'eau est versée dans la bouche grande ouverte : question de caste. Pour avertir les brahmanes orthodoxes, s'il ne peut garantir que l'eau est rituellement pure, le porteur d'eau dépose sa ceinture rouge et la reprend au départ du train. Ces braves Indiens, à chaque station, lavent leur turban ou prennent un bain de pieds; et, quand le train repart, jambes et turban, ils mettent sans vergogne le tout sécher à la portière.

Les murs des gares sont faits de briques entre lesquelles on a ménagé des vides pour que l'air y

puisse circuler. Derrière ces murs grouille une foule de mendiants, de fakirs, d'idiots, d'estropiés, qui passent une main avide ou un moignon répugnant pour extorquer quelque menue monnaie. Tous ils poussent des cris lamentables et déchirants ; les idiots éclatent d'un rire sans fin ou beuglent jusqu'à complète aphonie. Et quelle odeur s'ajoute à ce vacarme ! odeur pénétrante, qui s'imprègne et vous poursuit, odeur bien caractéristique de la foule indienne et qu'un chimiste pourrait analyser : huile, bois de santal, jasmin, eau de rose, sueur, bouse de vache... Soudain, c'est une autre odeur, celle du phénol, qui vous pique le nez et trahit un événement fréquent dans le pays du choléra : un voyageur est mort en route ; on enlève son cadavre ; on désinfecte le compartiment en l'arrosant de phénol et, au départ du train, de nouveaux voyageurs s'installeront sur les bancs encore humides.

Il est un amusant intermède qui se renouvelle assez fréquemment : le train est en gare ; une poussée se produit vers un wagon spécial ; il est réservé aux dames, et l'œil le plus indiscret ne saurait y pénétrer. Une chaise à porteurs s'arrête juste devant la portière. Une bousculade se produit pour apercevoir la voyageuse : mais de grands diables d'Indiens élèvent, entre la chaise et le wagon, des châles épais en guise d'écran, et entre ces deux murailles d'étoffe passe



## AUX INDES ET AU NÉPAL

mystérieusement la dame, dans un cliquetis de bracelets et de cercles d'or.

Les riches Hindous ont encore une manière plus simple de faire voyager leurs femmes sans qu'elles subissent le coup d'œil de l'étranger. Ils les enferment dans des *palki*, sortes de caisses à claire-voie, fermées par des rideaux, et les mettent ainsi aux bagages, tandis qu'ils s'installent confortablement dans un wagon de première classe.

Les précautions prises par les radjpouts pour cacher la vue de leurs épouses se rattachent à une coutume ancienne et qui ne badine pas. L'honneur oblige ces descendants de la vieille caste guerrière à se donner la mort, non seulement quand ils ont perdu leur fortune, mais encore quand leur femme a été aperçue par un étranger du sexe fort.

Pour les dames qui ne voyagent pas en recluses, les compagnies ont des attentions délicates. Dans les contrées voisines de la Birmanie même, dont le réseau ferré sera bientôt rattaché au réseau indien, il y a des compartiments pour « dames qui fument ». Comme beaucoup d'entre elles ne savent pas lire, on a peint sur le compartiment une tête de femme fumant l'énorme cigarette birmane.

Les voyageurs de première classe sont presque tous des officiers, dont les congés fréquents occasionnent un perpétuel va-et-vient, ou de riches négoc-

cians, ou les employés du « Civil Service », fonctionnaires grassement rétribués, qu'attend de bonne heure une retraite considérable, et qui font pâlir, aux yeux des misses en quête de maris, l'éclat prestigieux de l'uniforme.

Il est encore une catégorie de voyageurs qu'on ne s'attendrait pas à trouver en première classe : les voyageurs de commerce. Les principaux employés des grandes maisons sont astreints à des frais considérables de représentation; on les voit fréquemment se rendre à leurs bureaux dans une voiture qui leur appartient, avec un domestique en livrée sur le siège et un groom derrière eux. En voyage, ils emmènent toujours un valet de chambre. Ils ne peuvent décemment monter qu'en première classe. A vrai dire, on en rencontre peu. Il leur est difficile de visiter fructueusement la clientèle indigène. Chez l'Hindou est enracinée une méfiance profonde qui l'empêche de donner une commande, même insignifiante, sur l'échantillon présenté; il achète volontiers à l'Européen, mais seulement la marchandise qu'il voit et peut faire immédiatement transporter dans son bazar. Dans ces conditions, le métier de représentant est assez ingrat, et les compagnies y perdent de bons clients. Seuls voyagent ceux qui parcourent l'Inde pour y faire des achats, ou qui se font suivre, à grands frais, des marchandises qu'ils peuvent vendre sur place au client.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Mais voilà trop longtemps que je bavarde sur ces chemins de fer indiens. Quelque intéressants qu'ils soient, ils ne valent pas les merveilles qu'ils m'ont permis de visiter.



## CHAPITRE IV

### LES SORCIERS DE MADRAS

CHEZ LES « SORCIERS ». || LEUR MERVEILLEUSE HABILITÉ EXCLUT L'INTERVENTION DU SURNATUREL. || MENUES OPÉRATIONS. || LE TOUR DU SERPENT. || GERMINATION SPONTANÉE. || LA JEUNE FILLE AU PANIER.



LES monuments de Madras laissent fort à désirer. Le principal est le palais de Justice : c'est une salade anglo-mauro-indienne de briques et de pierres blanches. La pointe dorée des coupoles, leur bariolage multicolore chatouille d'abord, puis fatigue les yeux. De l'ensemble se dégage une impression pénible de recherche. Près du palais s'élève un gigantesque phare; il éclaire une côte malfaisante où, en 1746, s'abîma une flotte française chargée de porter, sur la terre indienne, l'influence et la civilisation de Louis XV.

Le pittoresque de Madras est ailleurs; c'est le quartier général des vagabonds et des sorciers indiens. Les premiers y vivent dans l'observance rigoureuse

## AUX INDES ET AU NÉPAL

des préjugés de caste : c'est une mésalliance pour un montreur d'ours d'épouser une montreuse de singes ; une danseuse déchoit si elle invite un funambule à partager son riz ; un charmeur de serpents ne consent jamais à fumer la pipe d'un jongleur... Mais c'est aux seconds, aux sorciers, que s'adresse toute la curiosité du voyageur.

Les anciens explorateurs nous ont rapporté des Indes le récit de miracles peu faciles à contrôler. Aucun d'eux n'a dépassé l'invraisemblance d'un ouvrage intitulé : *Voyage au pays des fakirs charmeurs*. L'auteur, un agent français de Pondichéry, y mentionne plusieurs tours extraordinaires, qu'il se refuse à expliquer autrement que par des moyens surnaturels. Il déclare ingénument (page 47) qu'il n'a pas expérimenté, de manière scientifique, les pratiques de ceux qu'il appelle inexactement des fakirs, et l'on ne tient pas assez compte de l'importance de son aveu. On pourrait aussi lui reprocher de ne pas s'être initié aux tours non moins inexplicables des prestidigitateurs américains ou européens. Isolé à Pondichéry, il ignore que les trucs devant lesquels il s'incline, impuissant à comprendre, ont été perfectionnés dans les pays d'occident, et que plus d'un « professeur » de nos pays en remontrerait au spiritisme de ses fakirs.

J'ai une telle horreur de la superstition, qu'avant de voyager dans l'Inde j'ai longuement étudié les pro-

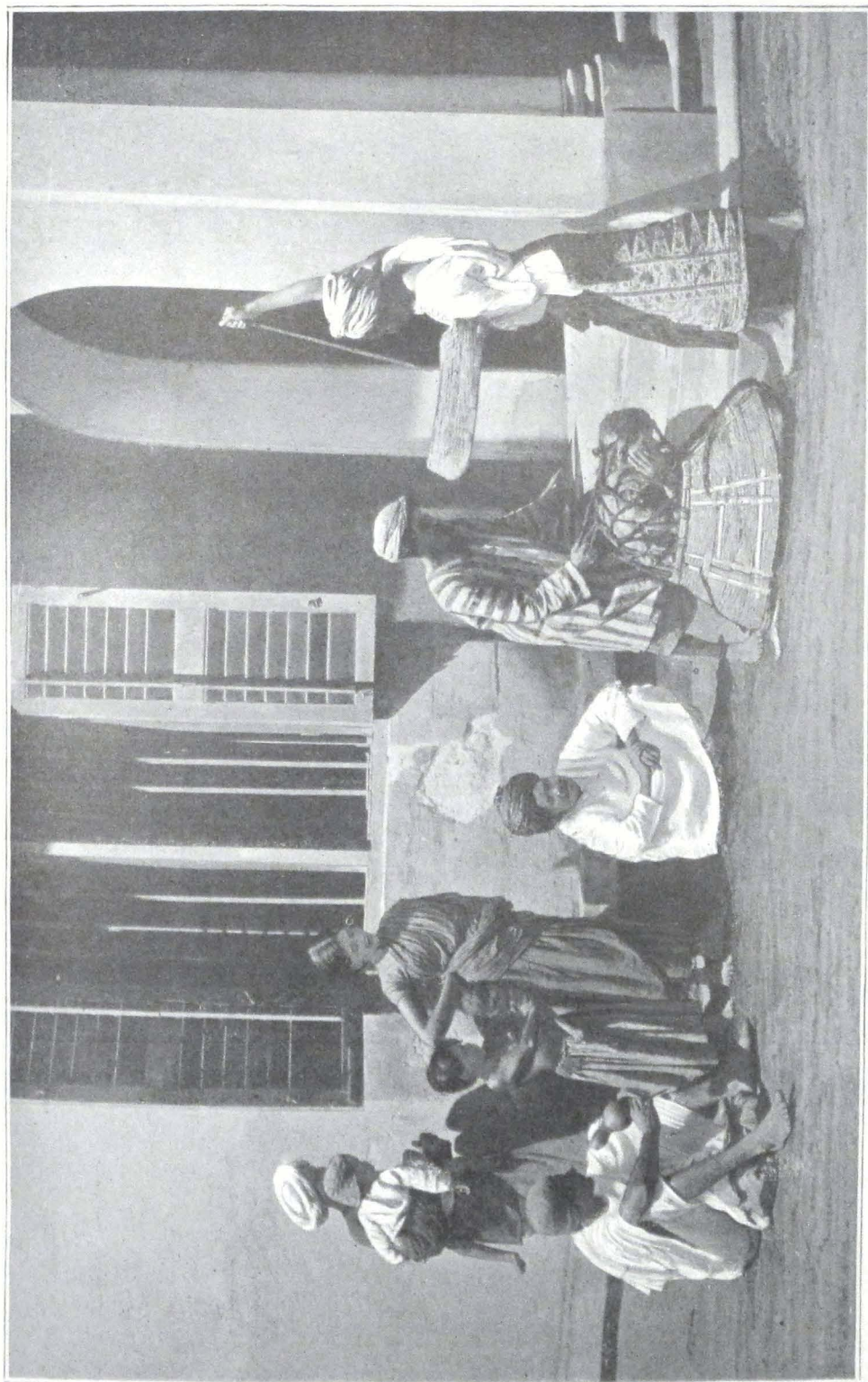
cédés « magiques » les plus secrets et les plus compliqués, afin de pouvoir interpréter, d'une façon naturelle, les prétendus miracles que les sorciers indiens font, depuis des temps très reculés, avaler à leurs spectateurs. Sans doute, il serait plus impressionnant d'avouer l'incompréhensible. Mais je ne peux pas faire que, malgré toutes les recherches auxquelles je me suis astreint, tous les frais que je me suis imposé, j'aie trouvé un seul « numéro » qui ne soit explicable par les méthodes ordinaires de la prestidigitation. Or, je me suis efforcé de ne voir que des artistes accomplis, les virtuoses de l'art, qu'il ne faut pas confondre avec les magiciens de pacotille expédiés à nos Expositions universelles. Eh bien ! pour invoquer la complicité nécessaire de moyens surnaturels, tels qu'en fournissent la suggestion, l'hypnotisme ou le spiritisme, il faut être un peu naïf et croire qu'avec un certain tour de main on tire de l'air des pièces de cent sous. Sans doute, les expériences des prestidigitateurs européens sont un produit des Indes ; mais tandis que les sorciers blancs ont, avec une incroyable habileté, appliqué à leur art les progrès de la mécanique et se sont emparés des ressources que leur offraient le magnétisme, l'électricité ou la chimie, leurs confrères indiens en sont encore aux ustensiles hérités des aïeux, et s'en tiennent à des exercices assez répugnants qui sont la menue monnaie de leur art, ou à des surprises d'un ordre inférieur.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Leurs tours sont, quant à l'explication, simples et enfantins. Mais il faut avouer qu'ils les accomplissent avec une adresse absolument merveilleuse.

Je passe sur les petites opérations courantes : s'allonger la peau, tirer l'œil de son orbite, s'enfoncer un clou dans le nez, s'introduire un sabre dans l'œsophage, avaler du feu ou de petits serpents, sont jeux banals usités un peu partout, auxquels se livrent les Indiens avec habileté, mais aussi avec toutes les précautions que leur suggère leur aversion innée pour les blessures corporelles. Ils rehaussent l'intérêt relatif de ces petits exercices, en se faisant une figure terrible, à l'aide d'un râtelier de dents monstrueuses et de faux yeux immenses appliqués sur leurs prunelles. Tout cela est bien fait et indien, donc merveilleux ! Il faut pourtant avouer qu'entre ces farceurs et nos forains, s'il existe une différence, elle est dans le talent et non dans le mystère des moyens employés.

Voici qui vaut mieux : dans la cour du club allemand de Madras, un jongleur est installé qui passionne et stupéfie les domestiques de la maison. Le gros économe, en veston européen, le jardinier tamoul avec sa famille, le boy à tout faire, le balayeur, le petit personnel, tous savent, qu'à onze heures du matin, les sévères *sahibs* sont dans leurs bureaux et ne viendront pas déranger leurs plaisirs. Avec méfiance et timidité, ce bon public contemple le sorcier. A ses



CHEZ LES SORCIERS DE MADRAS : LE TRUC DE LA JEUNE FILLE AU PANIER.





## LE TOUR DU SERPENT

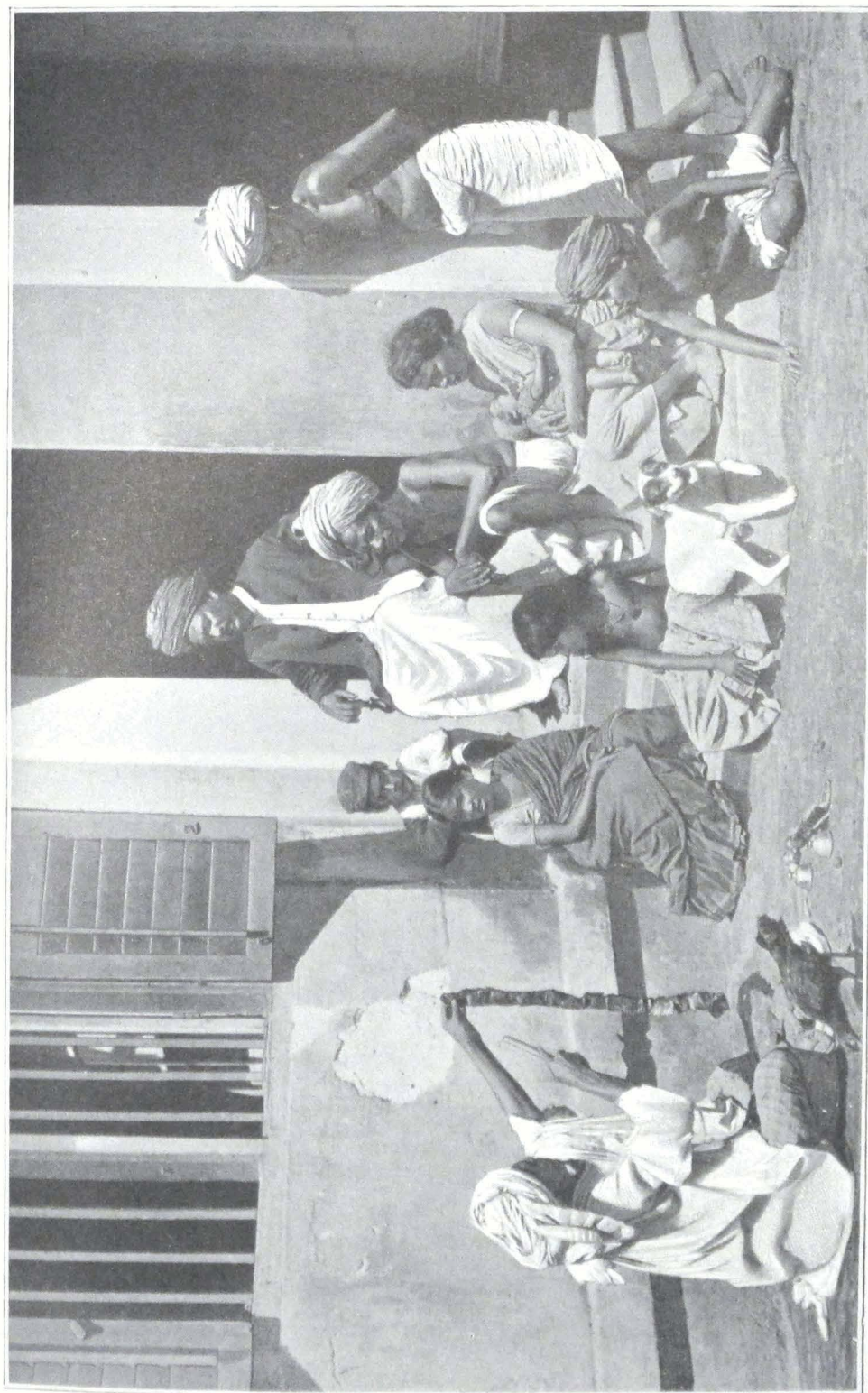
pieds, sont les gobelets de bois cerclés de couleurs, dans lesquels il fait passer les muscades. Sur un de ces gobelets, la petite poupée qu'il fait danser à l'aide d'un invisible cheveu. Notre homme développe une bande de cuir, longue d'un mètre environ ; il la jette, il la saisit à plusieurs reprises, la roulant et la déroulant avec force conjurations. Soudain, des yeux brillent au bout qui pend ; la bande de cuir se tortille ; le charlatan se lève avec un cri de triomphe et jette aux spectateurs effarés un serpent vivant.... L'énigme est facile à expliquer : l'artiste a devant lui un sac de toile ouvert, contenant des ustensiles de prestidigitation, et dont le bord est roulé. Il montre sa bande de cuir et la pose plusieurs fois sur le sac. Tout à coup : « Tiens ! dit-il, j'ai complètement oublié que je devais faire pousser un mango ! » Il laisse la bande de cuir sur le bord du sac, prend quelques noyaux de mango, creuse un trou dans la terre, fait semblant d'y mettre un de ces noyaux, choisi par le public, et en réalité y substitue un noyau déjà germé...., puis il reprend son expérience interrompue en ne quittant plus des yeux l'endroit où le mango va pointer hors du sol. Naturellement, les spectateurs regardent au même endroit, et leur attention détournée permet au charlatan de changer la bande de cuir contre un serpent dissimulé dans le bord roulé du sac. Il le cache, un instant, derrière son bras, puis laisse passer la tête de l'animal

## AUX INDES ET AU NÉPAL

et jette enfin l'animal tout entier. Le tour est joué.

Et le mango? Je n'eus pas, en cette occasion, le plaisir de le voir pousser : une poule attirée par la terre fraîchement remuée gratta de la patte et subtilisa le noyau germé, pendant que tous s'occupaient du serpent. Cependant, j'assistai, dans d'autres circonstances, à des expériences de germination quasi-spontanée. Il en est qui tiennent de la supercherie : le charlatan est assez habile pour substituer non seulement un, mais deux ou trois grains déjà germés, et de dimensions graduées, qu'il exhibe successivement. Mais il est aussi d'honnêtes procédés : on obtient, par exemple, des résultats extraordinaires de germination hâtive avec un extrait de fourmis indiennes! Il ne faut pas oublier que nous sommes dans le pays où le riz sort de terre, quarante-huit heures après avoir été semé, et qu'il est un supplice, cher jadis aux tyrans de Birmanie et usité encore en Chine, qui consiste à laisser une tige de bambou vif pénétrer, par une croissance sensible et continue, dans le corps d'un condamné! Aimable variante du pal....

Je veux raconter encore le truc de la jeune fille au panier ; il montre bien l'habileté prodigieuse de ces comédiens, comme l'inutilité absolue de recourir au surnaturel pour expliquer leurs jongleries. Le tour est émouvant, et c'est un de ceux dont le clergé chrétien défendit, au siècle dernier, le spectacle, comme incul-



CHEZ LES SORCIERS DE MADRAS : TRANSFORMATION D'UNE LANIÈRE DE CUIR EN SERPENT.



## LA JEUNE FILLE AU PANIER

quant à l'assistance l'idée d'une puissance diabolique ou mystérieuse.

Dans un panier rond, qu'on ne peut traverser du regard et dont la base est sensiblement plus large que l'orifice, on introduit, avec une feinte violence, une jeune fille, complice en réalité ou mieux principal personnage de la supercherie. On ferme le couvercle du panier. Alors, tandis qu'un des charlatans pousse des cris effrayants et qu'un autre tire, d'une espèce de petite flûte, des sons à crever le tympan, un troisième individu, muni d'un immense couteau à lame effilée, s'acharne sur le panier qu'il transperce effectivement de mille coups dans tous les sens. Le sang coule. Notre homme ouvre le panier, montre aux spectateurs qu'il n'y a plus rien dedans, y piétine avec rage, tandis qu'un des compères, avec des gestes éplorés, cherche partout la jeune fille disparue... Enfin, après quelques minutes de ce manège, l'expérience prend fin et la jeune fille sort du panier, saine et sauve naturellement.

En fait, elle n'avait pas une seconde quitté sa prison. Se guidant sur les cris et le sifflement de la flûte, qui lui indiquaient où les coups allaient porter, avec une prestesse invraisemblable et une souplesse de caoutchouc, elle se jetait à droite, à gauche, se pelotonnait par-ci, s'allongeait par-là, évitant toujours la dangereuse lame ; se couchait en cercle, au fond du panier, quand on piétinait au centre, se tapissait, quand

## AUX INDES ET AU NÉPAL

on en montrait l'intérieur au public, contre la paroi que ne pouvait voir le spectateur, crevant enfin, au bon moment, une vessie pleine de sang... Merveille d'adresse, miracle d'exécution concertée, n'offrant pas plus de surnaturel qu'aucune autre de ces sensationnelles exhibitions.



## CHAPITRE V

### LES MERVEILLES DE PIERRE

MAVILIPURAM. || VOYAGE SUR UN CANAL. || CE QU'ON VOIT DANS LA  
CAMPAGNE AU LEVER DU SOLEIL. || LES « SEPT PAGODES ». ||  
SCULPTURES RUPESTRES.



C'EST, en général, de Madras, qu'on se rend à Mavilipuram, la ville morte des « Sept Pagodes », où s'est donné libre cours la folie splendide des constructions titanesques; où des artistes inimitables taillèrent, à plein roc, des merveilles d'architecture. Mavilipuram est sur la côte, au sud de Madras; mais on ne peut s'y rendre par mer, à cause des écueils et des bancs de sable qui en défendent l'accès. Il faudrait donc recourir au chemin de fer, qui laisse si peu de loisir à savourer les beautés de la route, ou encore au chariot à bœufs, source de mille courbatures, si l'on n'avait, à sa disposition, les nombreux canaux qui concourent à la fortune de Madras, au même titre que son active navigation maritime. L'un d'eux mène tout



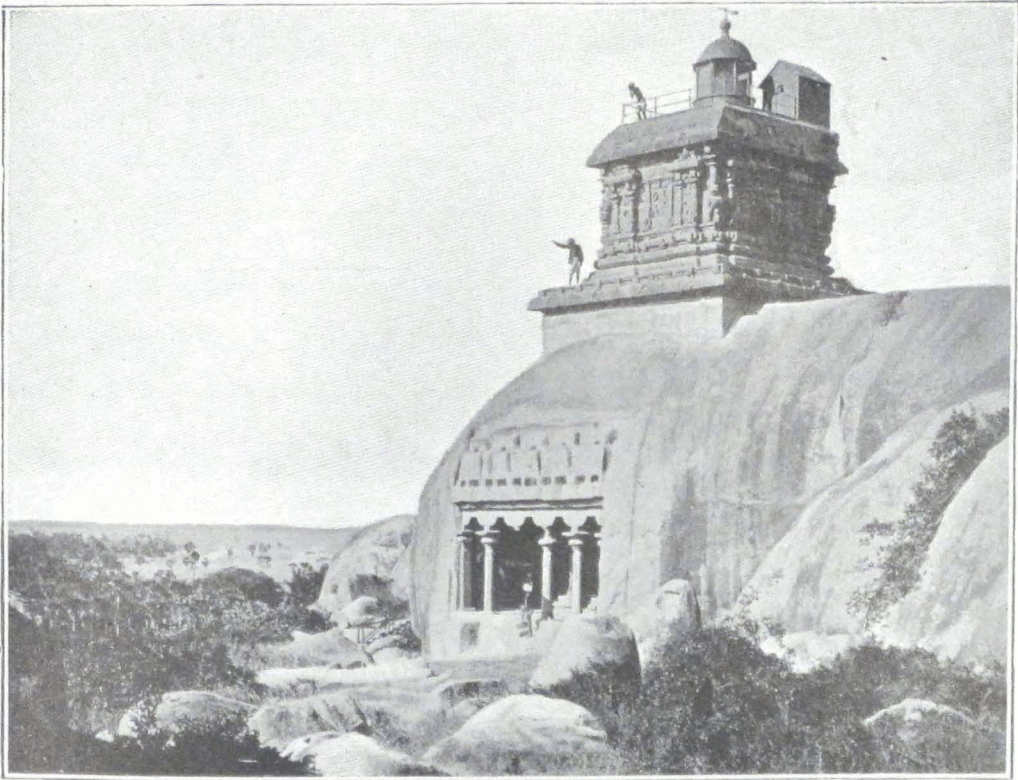
## AUX INDES ET AU NÉPAL

près de Mavilipuram. On m'objecta vainement l'incontestable danger d'attraper la fièvre, la longueur des quatorze heures de voyage; je m'embarquai.

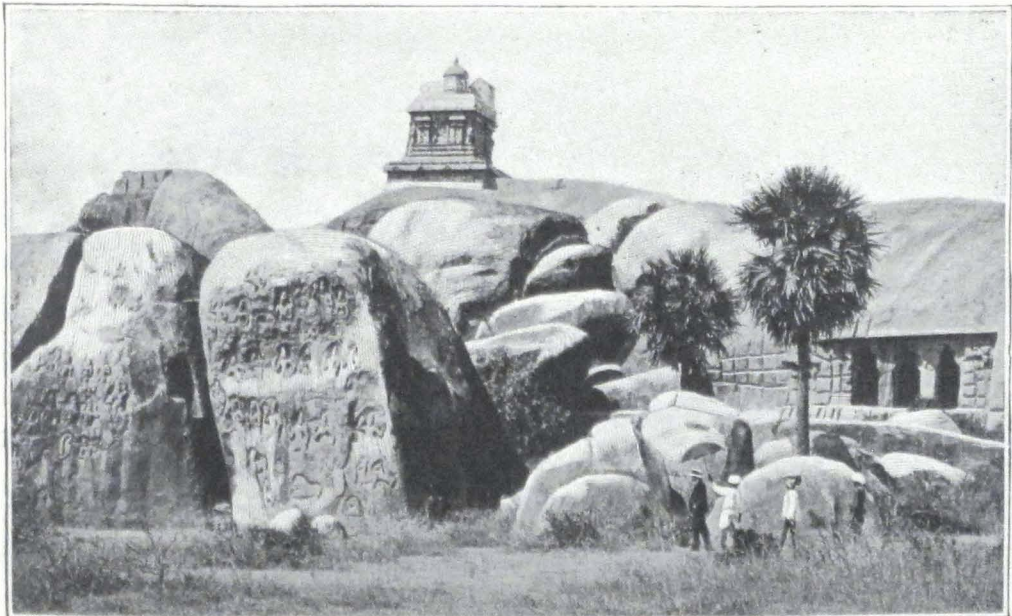
Une pareille excursion serait facile à organiser partout ailleurs qu'aux Indes. Mais là, un rigoureux esprit de caste a si formellement spécifié à chaque domestique sa tâche exclusive, qu'il en faut une armée pour le moindre déplacement; il n'est pas jusqu'à un lampiste et un blanchisseur dont il ne faille s'assurer les services. Leur présence nécessite généralement l'emploi de deux bateaux : un pour le maître et son personnel; un second pour la cuisine et les cuisiniers. Je m'en tirai à meilleur compte que d'ordinaire, en arrêtant comme factotum un farceur de Tamoul qui s'était fait donner le baptême chrétien pour avoir plus de cordes à son arc et se permettre, grâce à son apostasie, tous les métiers. Il avait reçu le nom de Jésus, et pour rien au monde ne voulut condescendre à ce que je l'appelasse d'un vocable moins sacré, ce qui ne laissait pas d'être embarrassant pour lui donner des ordres. Je partis le soir.

Je ne veux pas décrire les charmes de cette navigation nocturne : bateau qui glisse sur les eaux; lune; chants des bateliers; cadence des rames; on connaît le développement. Quelle poésie, néanmoins! Quelle admirable moment pour rentrer en soi-même!...

Quand à la fraîche obscurité succéda l'éclatante et



LES MERVEILLES DE MAVILIPURAM SANCTUAIRES SUPERPOSÉS.



AUTRE SANCTUAIRE DE MAVILIPURAM. ENTRE LES PALMIERS S'ÉLÈVE UNE COLONNE DE L'IDOLE LINGAM.



vaporeuse matinée, j'aperçus dans la campagne, semblables à des spectres errant dans la brume, des silhouettes de paysans, qui se rendaient presque nus au travail; des charrues lourdes, antédiluviennes, qui creusent le sol sans retourner les mottes, étaient traînés par de grands bœufs fumants; les champs de riz s'étagaient en terrasses, dans la lumière transparente du soleil, et le brouillard accrochait ses derniers lambeaux à l'éventail des palmiers de Palmyre.

Mavilipuram, la ville des rochers, est une des curiosités les plus extraordinaires de toutes les Indes. Nulle part ne s'éclaire mieux l'origine obscure du style dravidien; nulle part on ne comprend aussi clairement la pensée d'une époque, où à une foi populaire, simple mais fervente, s'alliait une force exubérante de création. C'est au VII<sup>e</sup> siècle que remontent ces édifices gigantesques et superbes qui, taillés à même les rocs émergeant d'une immense plaine de sable, sont mal désignés par le mot de construction. A cette lointaine époque, s'agitait dans cet océan de pierre le pêle-mêle d'un peuple nombreux et puissant; aujourd'hui un silence de mort plane sur un monde oublié; à l'approche du voyageur, quelques peureux reptiles regagnent leur repaire, et la roche, noircie par l'incendie qu'alluma le mahométan vainqueur, abrite maintenant le feu modeste du pèlerin attardé dans les ruines.

Les « Sept Pagodes » sont l'œuvre de praticiens

## AUX INDES ET AU NÉPAL

bouddhistes. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner la nature des frises qui courent, obstinément semblables, autour des édifices : toutes ces niches étranges, pareilles à des tombeaux, sont des cellules d'ascètes voués au culte de Bouddha. On les retrouve encore alignées au-dessus de la colonnade des petits temples fouillés dans le flanc du rocher. La cellule de l'ascète est un caractère indéniable de l'architecture dravidiennne.

Si l'on se rappelle les rapports commerciaux qui jadis s'établirent entre les Indes et la Perse, et aussi l'origine des tribus dravidiennes qui sortirent des contrées asiatiques du nord-ouest des Indes, on n'est pas surpris de trouver à cet art dravidien une ressemblance assez marquée avec l'architecture assyrienne.

C'est ultérieurement, quand le brahmanisme triomphant eut repoussé des Indes le bouddhisme réformateur, qu'il entassa sur la simplicité des temples les détails troublants de son exubérante architecture, qu'apparurent les bas-reliefs fabuleux, les divinités aux multiples bras et les idoles du Lingam.

Ces sculptures rupestres, qui n'ont guère laissé un centimètre de roc sans l'orner d'un coup de ciseau, représentent des masses d'hommes et d'animaux ; tous les démons de l'imagination brahmane s'en vont au combat ; le « bas-relief d'Arjuna » y rappelle une scène de l'épopée sacrée du Mahabharata. Sur d'autres blocs, des caractères gigantesques ont profondément imprimé

## SCULPTURES RUPESTRES

les sentences de la sagesse bouddhiste, qui concernent les grands problèmes de la destinée. De monstrueux animaux de pierre montent la garde devant les temples : éléphants et lions principalement.

Il est malheureusement difficile de trouver un belvédère d'où l'on puisse dominer l'ensemble de ces masses, dont chacune vous écrase quand vous passez à son pied. En montant au temple de Jemapporam, sur lequel un phare a été construit, une grande partie des édifices échappe encore au regard. Mais la vue s'étend sur la mer et sur la plage sablonneuse où l'inspiration titanesque des artistes dravidiens a transformé des monolithes immenses en temple du Lingam; et le mugissement des flots, et le rugissement des ouragans offrent leur sauvage concert de louanges à l'idole gigantesque dressée dans le hall rocheux.





## CHAPITRE VI

### ENCORE DU BRAHMANISME

A KONDSCHEWERAM. || LE TEMPLE DE VICHNOU. || UN LENDEMAIN DE FÊTE. || EXERCICES RITUELS DES BRAHMANES. || LA MANIE DES PURIFICATIONS. || UN CORPS DE DEWA-DASI. || PHOTOGRAPHIE DE FAMILLE. ||  
UN SACRIFICE A L'IDOLE LINGAM.



A 80 kilomètres sud-ouest de Madras, s'élève la ville sainte de Kondscheram, naguère encore capitale brillante du royaume de Kholâ, aujourd'hui l'un des sept lieux de pèlerinage les plus fameux du territoire indien. Elle possède une gopura d'environ 7 mètres de hauteur, de silhouette noble et élancée, une des plus belles qu'on puisse voir, et deux temples consacrés, l'un au terrible Shiwa, l'autre au bon Vichnou.

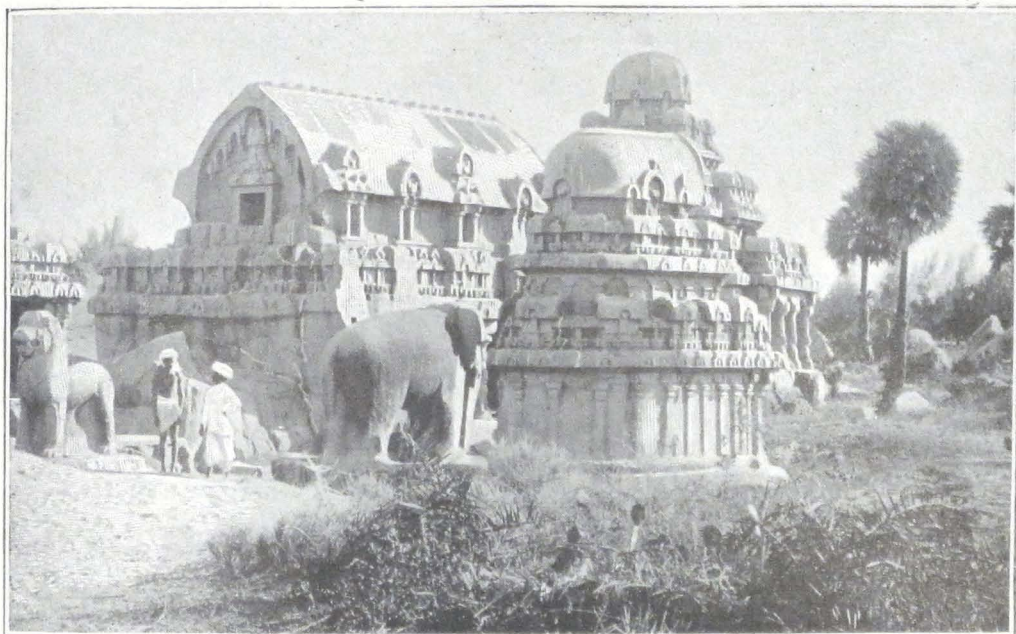
Quatre-vingt-seize piliers admirablement sculptés dans le granit, supportent le toit de la pagode consacrée à ce dernier. Le long de la corniche, court une chaîne de pierre, un de ces tours de force, fruits d'une patience et d'une ingéniosité qui prennent, chez les



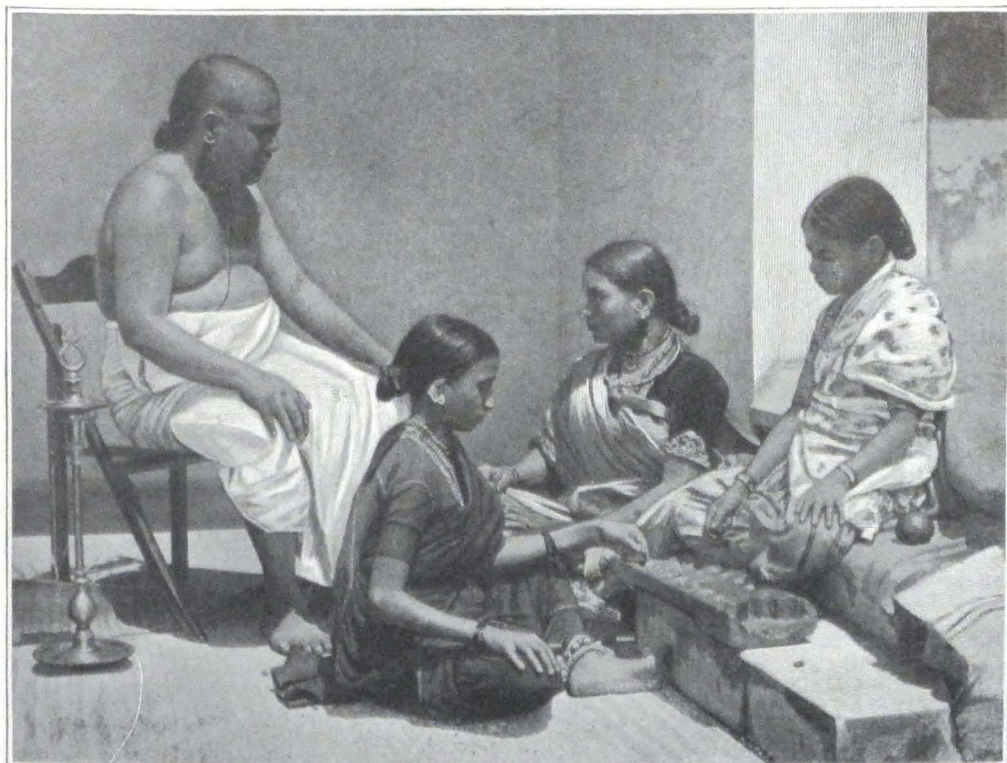
## AUX INDES ET AU NÉPAL

architectes dravidiens, la place d'une plus haute inspiration. Toits, piliers, chaîne, tout appartient au même roc, dans lequel, en vérité, on a sculpté le temple plutôt qu'on ne l'a construit.

Lors de ma visite, la porte en était obstruée par quelques voitures et des charretiers qui paraissaient se livrer à un bizarre déménagement. Je voyais emporter d'immenses animaux de bois, des chevaux, des lions peints de couleurs criardes ou dorés. Les hommes pliaient soigneusement des soieries, des voiles, des châles... J'arrivais au lendemain d'une fête dont on rangeait les accessoires jusqu'à la prochaine procession. Ces chevaux de bois avaient eu leur heure de gloire sacrée; ces étoffes étaient la garde-robe du dieu! Pas de trace toutefois de l'image divine qui trônait dans le cortège. Pétrie dans le limon d'un fleuve sacré et séchée au soleil, habillée par les prêtres, selon des rites très anciens, et douée d'une vie conventionnelle par des incantations, l'idole, après la fête, redevient un morceau de glaise sans valeur; elle peut être touchée par les profanes, et, tandis que la musique et les plaisirs battent leur plein, elle est jetée dans l'étang sacré du temple pour s'y désagrégier. Je regrettai de n'avoir pu assister, une fois encore, à cette promenade de la divinité triomphante sur son char monumental et somptueux. Quand la lourde machine, halée par les fidèles à qui les éléphants sacrés donnent



LES « SEPT PAGODES » DE MAVILIPURAM SONT L'ŒUVRE DE PRATICIENS BOUDDHISTES (p. 55).



UN BRAHMANE ET SA FAMILLE.



## L'ÉTANG DE KONDSCHEWERAM

un bon coup d'épaule, se met en branle, il y a dans la foule un moment de superbe enthousiasme. Au milieu du tumulte indescriptible qui s'ensuit, il est presque inévitable que des gens imprudents ou excités, des enfants, des femmes ou des vieillards ingambent trébuchent et tombent pour ne plus se relever... Et c'est à ces accidents, que se bornent les sacrifices prétendus volontaires des fanatiques qui se jettent sous les roues du char pour y trouver la mort. Mais on ne peut se montrer aussi sceptique à l'égard des pénitents qui se balancent au bout d'une perche plantée sur les côtés du char, les muscles du dos traversés par des crampons de fer que des cordes rattachent à la tige flexible du bambou... Les brahmanes voient d'un mauvais œil la police anglo-indienne contrecarrer des réjouissances qui, sans compter le caractère sauvage des exhibitions, ouvre avec ce concours de population un admirable champ à la phalange des épidémies.

L'étang du temple de Kondscheram offre aux fidèles des bains dont l'efficacité le range dans la hiérarchie des eaux sacrées, immédiatement au-dessous de Bénarès; rémission des péchés, puissance, richesse, science, santé, mille autres satisfactions particulières sont accordées au pèlerin qui sait, par la délicatesse et la générosité de ses offrandes, augmenter encore la puissance naturelle des eaux.

Pendant les jours de fête, trois cent mille fidèles se

## AUX INDES ET AU NÉPAL

baignent à la fois ; l'eau monte de plusieurs centimètres et l'esprit du bon Indien, qui ne s'embarrasse pas de physique, y voit l'indice irrécusable des vertus miraculeuses de l'étang.

J'étais venu à Kondscheram, muni d'une lettre de recommandation pour un brahmane qui occupait un poste important dans l'administration civile. Je tirai de son amabilité maints renseignements précieux sur le brahmanisme, et pus, grâce à lui, comprendre la portée de certains exercices rituels, restés jusqu'alors mystérieux.

La vie d'un brahmane est réglée, jusque dans ses plus petits détails, par les prescriptions minutieuses d'un rite très ancien. Quand un brahmane, — et le cas est aujourd'hui fréquent, — ne vaque plus exclusivement à ses devoirs pieux ; quand il exerce une industrie ; qu'il est employé de commerce ou d'administration, l'observance des pratiques religieuses n'en reste pas moins obligatoire pour lui. La soumission complète aux exigences de sa caste lui concède, seule, l'autorisation de porter sur l'épaule et la hanche le cordon blanc, marque extérieure de sa qualité, qui lui assure partout une place et un traitement exceptionnels ; même en prison, où les mets d'un condamné brahmane sont préparés par des cuisiniers de sa caste, où les coups de bâton qu'il a mérités lui sont appliqués par un de ses coreligionnaires. Disons, en passant,

qu'il y a une vingtaine d'années, le gouvernement anglais dut rétablir les peines corporelles, parce que leur abolition avait rempli les prisons d'un tas de fainéants qui n'hésitaient pas à commettre un crime pour se faire loger et nourrir aux frais de l'État.

Sans pénétrer dans les profondeurs inaccessibles du culte des brahmanes, je veux du moins raconter ce que sont ces pratiques obligatoires qui, d'ailleurs, ne sont nullement incompatibles avec des fonctions quotidiennes, et qui, loin d'absorber complètement la journée des fidèles, commencent à la première aurore pour finir au moment où le soleil s'élève au-dessus de l'horizon.

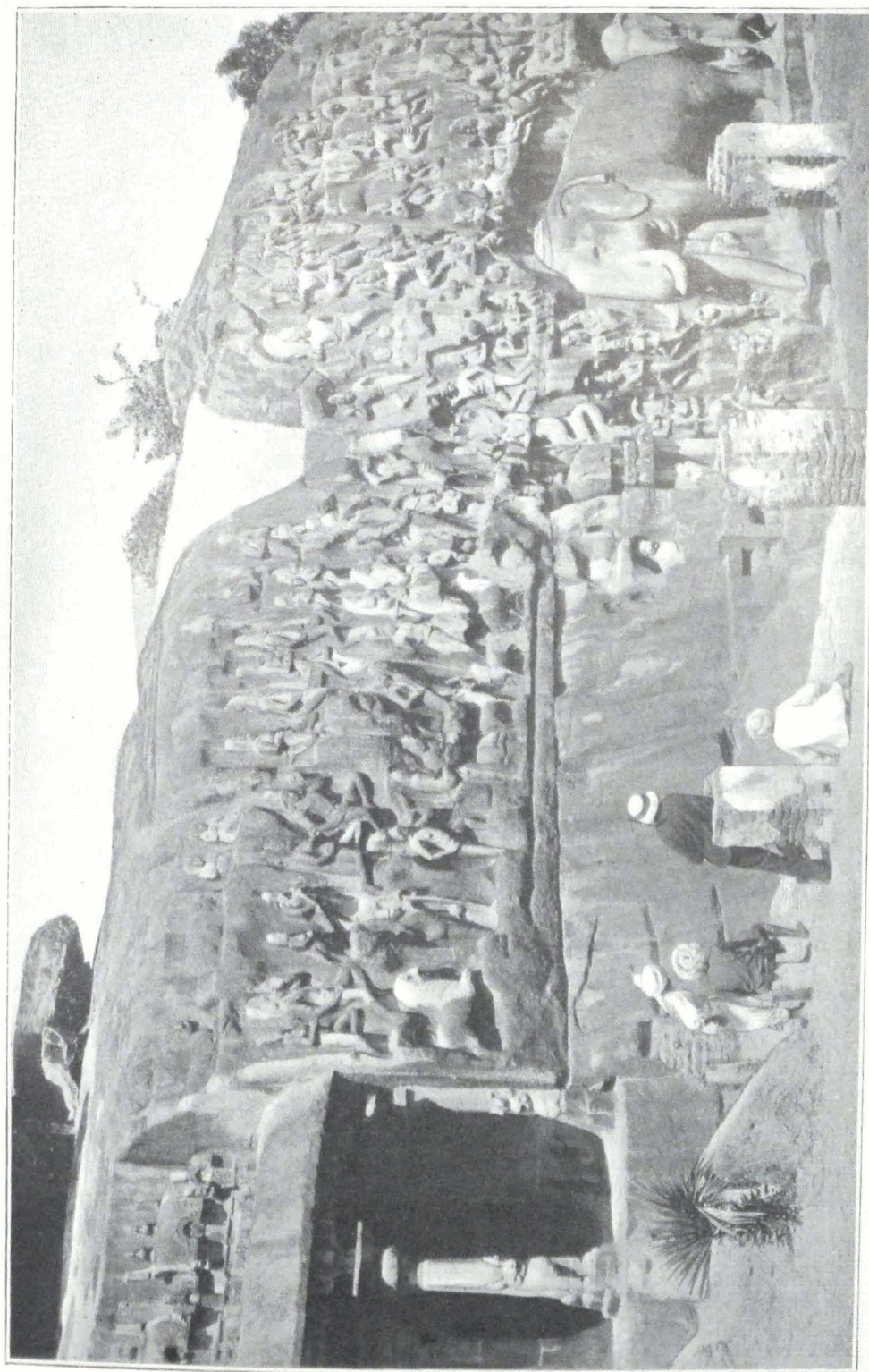
Les voyageurs ne peuvent guère se renseigner auprès des Européens installés aux Indes; car ils ne trouvent chez eux qu'une indifférence ou une ignorance affectées pour des cérémonies qu'ils traitent avec un inintelligent dédain. Dans un calme et un silence absolus, le brahmane procède d'abord au lavage complet de son corps sur les marches de l'étang du temple. Il s'essuie en se frottant avec des cendres de bouse brûlée, provenant des bœufs sacrés. Dans cette circonstance, comme en beaucoup d'autres encore, l'Hindou n'attache aucune importance à la matière employée et considère seulement l'idée religieuse y afférente. L'eau la plus sale ne connaît pas la saleté quand elle évoque, grâce à son origine, un souvenir de

## AUX INDES ET AU NÉPAL

pureté. Après ce nettoyage, le brahmane se fait peindre sur le front et sur d'autres parties du corps, les *tilacks*, *pundras* ou *namas*, signes distinctifs de sa caste. Puis le crâne est rasé. Toutefois, les shivaïtes gardent au sommet de la tête une mèche de cheveux, qu'ils tordent en un gros nœud semblable à celui qu'on voit sur les images ou les statues de Shiwa. C'est par cette mèche que le dieu hissera le brahmane jusqu'au ciel, après sa mort. La toilette terminée, le brahmane commence une série d'exercices étranges, qui prêtent à rire aux profanes ignorants, mais dont le sens symbolique est des plus profonds. Assis sur ses talons, avec des gestes graves et mesurés, il se gargarise ; puis, la gorge lavée, il puise dans le creux de sa main un peu d'eau sacrée qu'il avale en vingt-quatre fois, prononçant, à chacune de ces petites ingurgitations, un des noms qui rappellent les vingt-quatre incarnations traditionnelles de Vichnou. Avec le même calme, il se bouche alternativement une narine, puis l'autre, hume l'air fortement, suivant un nombre fixé d'aspirations, retenant chaque fois son souffle, le plus longtemps possible, et chasse enfin l'air, dont le passage lui purifie le nez.

Alors seulement, il prononce le mot mystérieux et fécond : « Aom ! », mot qui englobe toutes les divinités et les dépasse, mot plus grand que Brahma, Shiwa et Vichnou, mot qui symbolise l'Inconnu, l'Éternel, le





LES MERVEILLES DE PIERRE DE MAVILIPURAM. « LE BAS-RELIEF D'ARJUNA » RAPPELLE UNE SCÈNE DE L'ÉPOPÉE DU MAHABHARATA (p. 56).





## LA MANIE DES PURIFICATIONS

grand « Tout ». Cette importante invocation est suivie de *sandyas*, actes d'adoration adressés à la terre, à l'eau, au ciel, et qui s'accomplissent avec la même solennité... Incliné vers l'orient, le brahmane salue l'aurore : « J'adore ce reflet de l'unique créature qui allume en moi de pieuses pensées... » L'Aurore même est divinisée sous les traits d'une jeune fille qui vieillit à mesure que le soleil monte au-dessus de l'horizon et adorée sous le nom de Gayatri : « Je vais accomplir maintenant, les *sandyas* destinés à la déesse Gayatri. Je veux par là me rendre agréable à l'Être suprême, à Brahma, qui renferme en lui tout ce qui est, et obtenir de lui la rémission de mes péchés. »

Il y aurait un livre à écrire sur ces cérémonies, qui se terminent par l'ablution suprême, la purification définitive que s'administre le brahmane en se versant rituellement de l'eau sur la tête, la poitrine, le dos, les épaules à l'aide d'une « *lota* », vase de bronze, de cuivre ou d'argent, affecté spécialement à cet usage.

La manie de la purification prend chez le brahmane orthodoxe des proportions inattendues : il lave avec un soin minutieux la main qu'un Européen lui a cordialement serrée ; s'il a le malheur d'être touché par un individu n'appartenant à aucune caste, toutes ses ablutions sont à recommencer. Quelques brahmanes, plus scrupuleux encore, se triturent des pilules à base des produits d'une vache sacrée : beurre fondu, fromage

## AUX INDES ET AU NÉPAL

blanc, bouse séchée, cendre de bouse brûlée. Ils les portent sur eux, dans une petite bonbonnière de métal, et en avalent une à chaque contact impur ou simplement douteux. Que l'ombre d'un Européen ou d'un paria glisse sur le repas d'un brahmane, les mets sont bons à jeter. La secte des Bikschou va plus loin encore : si un individu sans caste a touché un sac de riz faisant partie de la charge d'une caravane, toute la charge devient impure, on la donne aux parias. Je laisse à penser si l'usage impersonnel des cuillers, fourchettes, verres, etc., paraît monstrueux à l'Hindou ! Vous pouvez accabler de bagages un portefaix : il trouvera encore une petite place pour ses ustensiles de cuisine, de table et de purification !

Wiswanatha Ajyar, mon guide et mon hôte, un des brahmanes les plus éclairés que je connaisse et des plus libéraux, ne me recevait jamais avant son bain, ni avant son premier repas, absorbé selon le rite le plus intransigeant. Et il ne me dissimulait pas que, d'après les règles imposées par sa caste, mon départ serait suivi des cérémonies nécessaires pour purifier la maison et ses habitants. Je n'avais d'ailleurs pas accès dans toutes les pièces, et restais dans un hall du premier étage donnant sur une façon de cloître qui entourait la cour.

Durant quelques visites faites en compagnie de Wiswanatha Ajyar au temple de Shiwa, j'avais aperçu

des jeunes filles, danseuses dites « Dewa-Dasi », qui m'examinaient curieusement, mais ne toléraient pas que j'en fisse autant. Mon brahmane prétendit d'abord qu'elles seraient perdues dans l'estime du peuple si elles consentaient à se laisser photographier.

Après que j'eus pénétré dans ses bonnes grâces, je lui demandai avec aplomb s'il ne pensait pas faire venir dans sa demeure quelques-unes de ces demoiselles, qui, moyennant une honnête rétribution, consentissent à me donner un échantillon de leurs danses sacrées et à poser devant mon objectif.

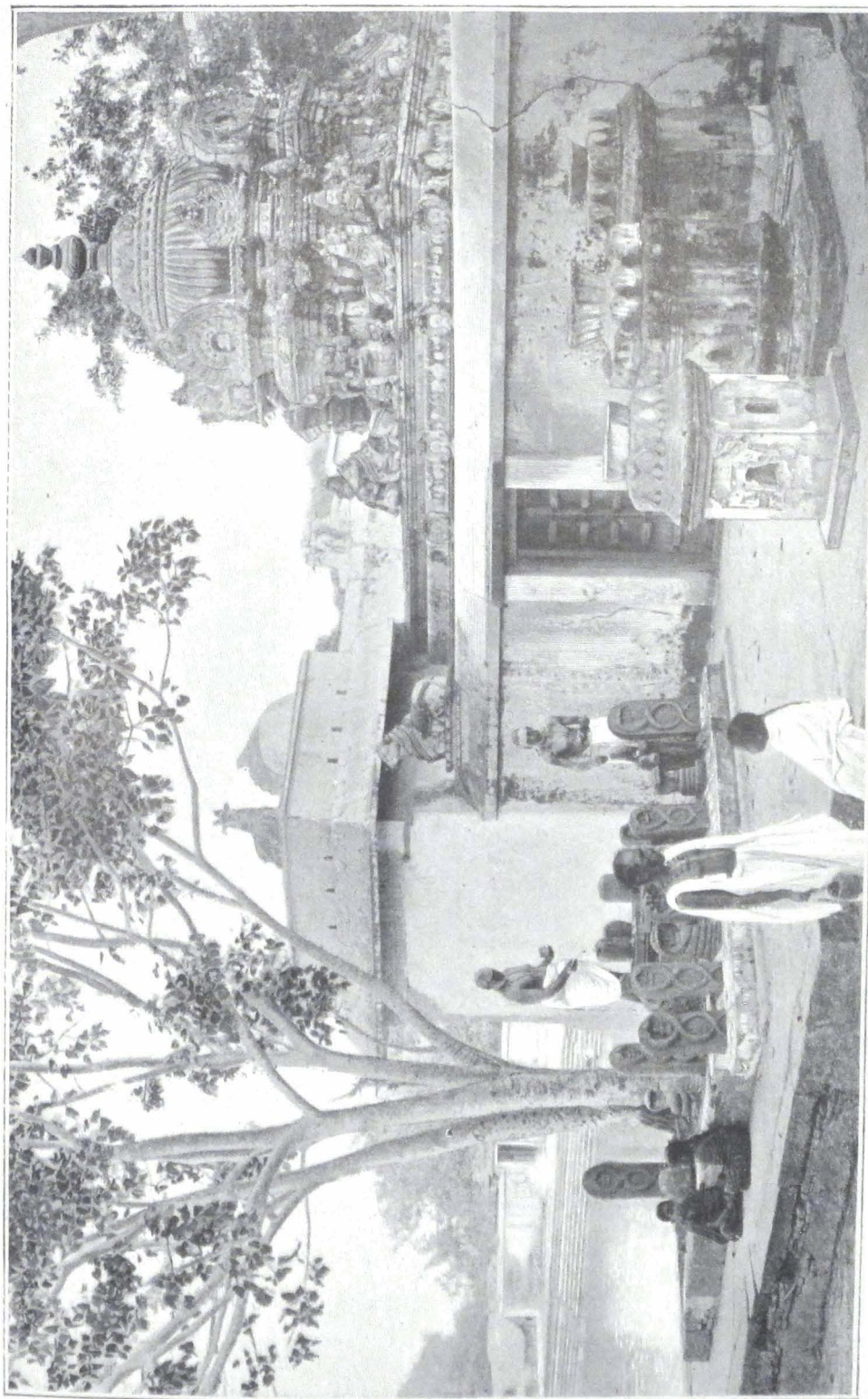
Quand je vis ma requête accueillie avec plus de faveur que je ne lui en croyais réservé, j'insistai assez étourdiment pour qu'on m'aménât les femmes les plus jolies et les danseuses les plus réputées. J'aurais dû me douter que le goût du bon brahmane différait du mien et qu'un Asiatique n'a pas de la beauté plastique la même conception qu'un Européen. Après une longue attente, je vis arriver quelques Tamouliennes qui avaient, depuis plusieurs années déjà, coiffé sainte Catherine, si tant est qu'on la coiffe en pays indien, et dont l'embonpoint, vraiment excessif, ne se fût pas mal accommodé d'une saison à Marienbad. Ma déconvenue, que je ne pus dissimuler, surprit mon hôte ; mais, glissant avec délicatesse sur l'erreur de mon goût, il me fit observer les cercles précieux qui entouraient les chevilles et les poignets des danseuses, la

## AUX INDES ET AU NÉPAL

plaque d'or finement ciselée qui ornait la tête de la *prima ballerina*, et me laissa entendre que j'avais à faire au premier quadrille du corps de ballet. Au reste, la dignité avec laquelle ces dames imposantes exécutèrent leurs danses me fit rougir de mon incompetence naïvement affichée.

Cette « représentation extraordinaire » et mes manipulations de photographe avaient attiré peu à peu tout le personnel de la maison. Je sentais également derrière la tenture d'une fenêtre grillagée une paire d'yeux noirs que ce spectacle semblait intéresser vivement. Je devinai la présence dissimulée d'un personnage important, et je demandai à mon hôte l'honneur de fixer sur une de mes plaques... les traits de son épouse. Mais il me répondit un peu embarrassé, que sa femme venait de mourir. Et, comme indiscrètement, je jetais un coup d'œil interrogateur sur la fenêtre grillagée, il me fit l'aveu que, pour le moment, sa belle-sœur dirigeait son ménage et qu'il l'épouserait quand son deuil aurait pris fin ; qu'un honnête hindou ne devait pas vivre dans le célibat et que seuls faisaient exception à cette règle les ascètes qui ont fait vœu de chasteté.

Belle-sœur ou épouse, épouse future d'ailleurs, il me fallait son portrait. Après une série de refus qui ne triomphèrent pas de mon insistance, j'obtins qu'elle posât ; mais elle ne consentit qu'entourée de toute sa famille. Danger partagé est à moitié conjuré !



BRAHMANE FAISANT UN SACRIFICE A L'IDOLE LINGAM EN L'ARROSANT DE BEURRE FONDU.



## PHOTOGRAPHIE DE FAMILLE

Le brahmane s'enveloppa les hanches et les jambes d'une mousseline blanche comme la neige et m'amena sa belle-sœur; elle avait revêtu une chemisette rouge à courtes manches et brodée d'or, qui se cachait sous un châle de soie d'un rouge plus clair. Ses bijoux, surtout ceux de ses pieds, étaient fort beaux. Elle posa d'assez mauvaise humeur, et, après l'opération, répondit au sourire qui accompagnait mes remerciements, en filant dans sa chambre sans seulement se retourner.

La complaisance inlassable de mon hôte me réservait un spectacle des plus suggestifs : il me fit pénétrer dans un lieu dont l'accès est interdit aux Européens et assister à un curieux sacrifice. C'était tout près de l'étang du temple. L'endroit était consacré à Shiwa, ainsi que l'attestait la présence de l'idole dite Lingam, colonne de pierre à l'extrémité arrondie, symbole de génération, attribut d'un dieu qu'on adore comme Mahaveda, et qui est une puissance destructrice, mais procréatrice à la fois.

J'aperçus un brahmane qui faisait un sacrifice au Lingam en l'arrosant de beurre fondu, produit d'une vache sacrée. L'ordinaire offrande consiste en eau du Gange, en fleurs, en grains de riz qu'on répand sur ou à côté de l'idole. Mais il s'agissait en ce jour d'obtenir une grâce particulière : les parents de deux jeunes filles nouvellement mariées étaient venus solliciter pour



## AUX INDES ET AU NÉPAL

elles le privilège d'une postérité mâle, souhait qu'explique suffisamment, paraît-il, la coutume de réserver aux hommes la direction des cérémonies funèbres et l'embrasement des bûchers où sont incinérés les cadavres de la famille.

Avant et pendant l'aspersion du Lingam, le brahmane récite à mi-voix les passages des écritures sacrées qui se rapportent à un mariage heureux. Puis il s'assied rituellement, les jambes croisées sous le corps, la plante des pieds en dehors, et, aussi longtemps qu'il continue ses prières, ses gros orteils sont dressés à la façon du Lingam.



## CHAPITRE VII

### UNE FÊTE A HAÏDERABAD

DANS LA VILLE DU NIZAM. || HAÏDERABAD, VILLE MUSULMANE. || PENDANT LA FÊTE DU LUNGAR. || LA PROCESSION. || FOLIE RELIGIEUSE. || HOMMAGES AU NIZAM. || QUEUE HÉROÏ-COMIQUE DU CORTÈGE. || RÔLE DES CHANTEUSES. || LENDEMAIN DE FÊTE.



**I**L est peu de villes importantes des Indes britanniques où l'on rencontre moins d'Européens qu'à Haïderabad, la ville du nizam. Nulle part on n'a conscience au même degré que l'on marche sur un terrain brûlant : la haine du Gouvernement anglais y couve sans trêve sous un loyalisme apparent et se manifeste dans des détails significatifs, comme la tendance du prince à confier l'instruction de ses troupes à des officiers français, ou dans son absence voulue lors du passage du prince de Galles à Bombay.

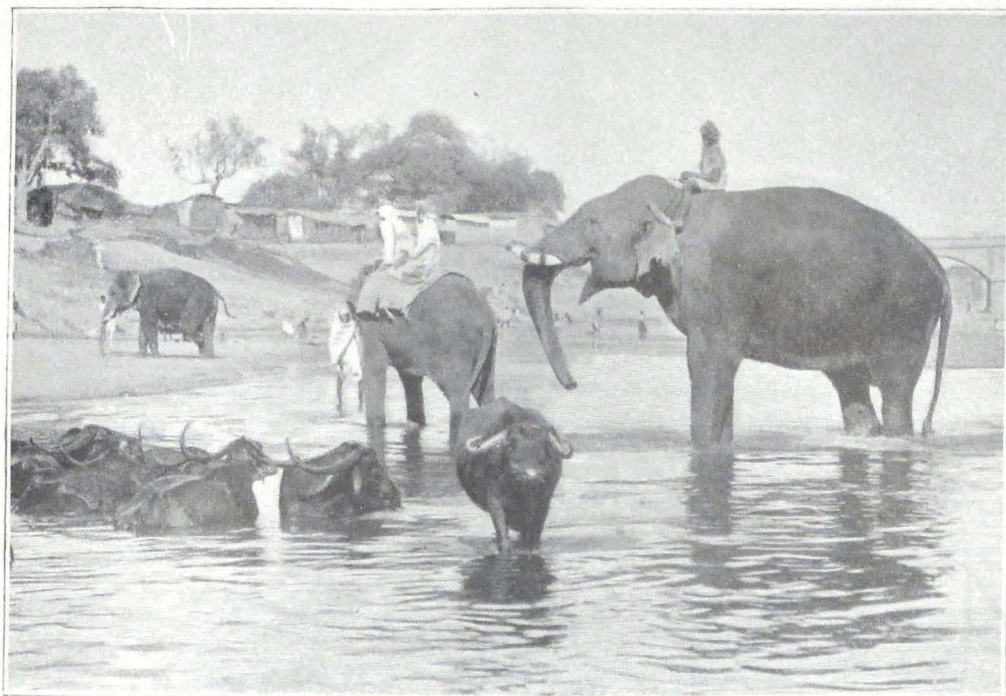
Perchée sur le roc d'une hauteur voisine, une forteresse nous envoie son salut ; c'est Golconde, la ville fameuse des diamants, la ville aux somptueux tom-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

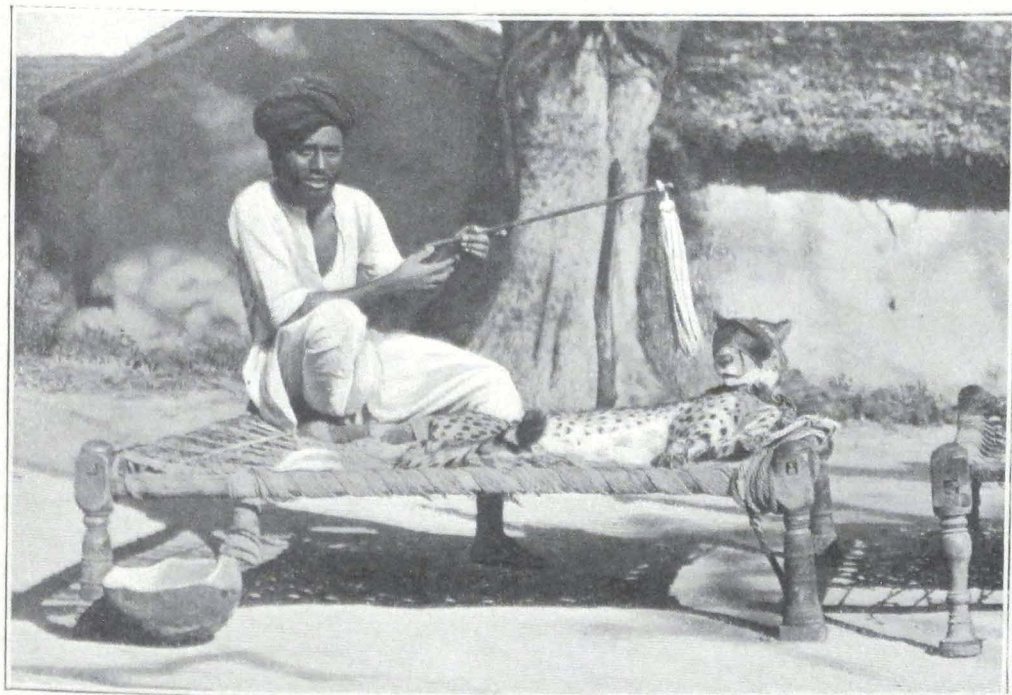
beaux de rois. Là-bas, dans la plaine, s'étend le camp de Sekanderabad, tout hérissé d'armes, le plus considérable peut-être de ceux que les Anglais entretiennent aux Indes, et tout proche du camp, les ruines quasi-féodales d'un repaire de brigands, le château de Morari-Rao, héros des Mahrattes, enragé joueur d'échecs qui faisait la partie avec ses prisonniers, sauvait la vie des gagnants et précipitait les perdants du haut de ses remparts.

Des quatre cent cinquante mille habitants de la ville d'Haïderabad, la grande majorité, du moins dans les classes supérieures, est musulmane, comme le nizam lui-même. Ce titre, qui correspond à peu près à celui de vice-roi, fut donné par le Grand Mogol à l'arrière-petit-fils d'un cadi de Bucharâ qui avait vaincu les Mahrattes, ennemis acharnés des mahométans. Le nom du prince et son titre complet sonnent délicieusement : Asaf Ya Muzaffur Mumulick, Neisam-ul-Mulk, Nizam-ud-daulah, Nabab Mio Nahbub Ali Kahn Bahadour Feth Yung. Il règne sur dix millions de sujets et représente le plus important des États, dont les Anglais soient aux Indes les suzerains.

C'est au moment de la grande solennité musulmane que j'eus la chance d'y passer. La neuvaine de jeûne du Moharrem venait de prendre fin; elle est suivie de la fête dont s'honore la mémoire de Hassan et de Hussein, fils d'Ali, gendre du prophète, tombés



SUR LA BERGE DE LA MOUÇI : LA TOILETTE DES ÉLÉPHANTS DU NIZAM.



DRESSAGE DES LÉOPARDS ET DES LYNX. ATTACHÉS SUR LE LIT DE LEURS GARDIENS, ILS SONT EXPOSÉS À LA MALIGNITÉ DES PASSANTS (p. 103).



## LA FÊTE DU LUNGAR

en 680, dans leur lutte contre les mahométans Sunnites, à la bataille de Kerbela. En ce jour, a lieu la fameuse procession du Lungar ; à travers les rues de la ville on promène l'étendard du prophète pour enthousiasmer jusqu'au délire ses fidèles adorateurs... Le brahmane apeuré s'éclipse prudemment ; ses concitoyens musulmans lui feraient sans doute un mauvais parti.

L'ambassade anglaise, les hôtels, quelques fabriques de papier et de cotonnade, tout le quartier européen en somme est installé à 4 kilomètres de la ville, dans le faubourg dit Tschadar Ghat. Je le quittai, de grand matin, pour me rendre à la fête : sur mon passage tout travail avait cessé ; la crainte ou la dévotion faisaient régner partout un calme religieux. Je traversai la Mouci sur un pont de granit, aux arches nombreuses, qui, depuis 1830, est jeté sur cet affluent du Krichna.

Au bord de l'eau, dans la rivière même, peu profonde en cette saison, vont et viennent les éléphants du nizam, que des serviteurs nettoient en les frottant vigoureusement de sable, de cendres, d'un énorme balai et de noix de coco coupées en deux. Sous l'œil vigilant des mères anxieuses, les petits éléphants batifolent comme de jeunes chiens, dont ils ont la grâce enfantine et pataude.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Le bain fini, les serviteurs exécutent, sur le front, la trompe et les oreilles des pachydermes, une série de dessins variés d'un rouge ou d'un jaune éclatants. C'est une aimable plaisanterie qui vise à ridiculiser les signes symboliques dont les Hindous brahmanes décorent leurs éléphants consacrés. Naturellement les brahmanes se vengent, dans les contrées où les musulmans sont en minorité, par des facéties du même goût, par exemple, en attachant un cochon dans la cour des mosquées.

Quand le peintre aura posé ses pinceaux, on procédera au harnachement : sur la tête s'ajustera une coiffe écarlate rehaussée de broderies d'or ; c'est aussi l'écarlate et l'or qui couvriront le dos ; dix paires de mains hisseront sur la bête et boucleront les hawdahs, litières où sont incrustés des métaux précieux ; au-dessus des hawdadhs, s'étendront les soies d'un baldaquin destiné à garantir du soleil tropical le visage du nizam, des nababs du Dekkan, des hauts dignitaires du royaume. Des séries d'anneaux d'or, où s'enchâssent les gemmes taillées en pyramides, s'enfileront dans les défenses de l'éléphant ; autour de ses jambes et de son cou, s'enrouleront les chaînes d'argent ; sur la nuque, s'installeront les mahouts, collant leurs deux pieds à la naissance des oreilles, aux fins de diriger la bête ; et les puissants seigneurs n'auront plus qu'à monter.

Entre temps, nous arrivâmes aux portes de la ville,

## LA FÊTE DU LUNGAR

et tout en traversant un pont-levis, nous constatons l'amusante faiblesse de ces fortifications en terre glaise et l'innocuité parfaite des canons démodés que la prudente Angleterre laisse seuls aux mains du nizam. L'importation des armes modernes n'est pas seulement interdite avec la dernière sévérité, elle est rendue absolument impossible par une armée de policiers secrets, qui exercent une surveillance attentive sur tout individu un peu suspect. La ville même d'Haïderabad ne renferme pas un soldat anglais, mais sur les collines voisines, de formidables batteries, et dans la plaine, les innombrables tentes du camp de Sekanderabad n'attendent qu'un signal du télégraphe sans fil pour jeter de la mitraille et des troupes sur le nizam qui tenterait d'échapper à la situation de vassal. Avec la plus grande courtoisie, le nizam est invité, à se rendre compte, de temps en temps, sur les champs de tir, de la capacité des obus anglais, qui s'entassent par milliers derrière les remparts de Sekanderabad.

Le factionnaire, un grand diable d'Afrique, noir comme l'ébène, examine nos permis de visiter; un fusil vieux modèle complète admirablement son air de brigand : c'est un spécimen de la garde personnelle du vice-roi.

Nous sommes enfin dans Haïderabad, que nous allons parcourir à nos risques et périls, en ce jour de folie religieuse; pas un Européen ne réside entre



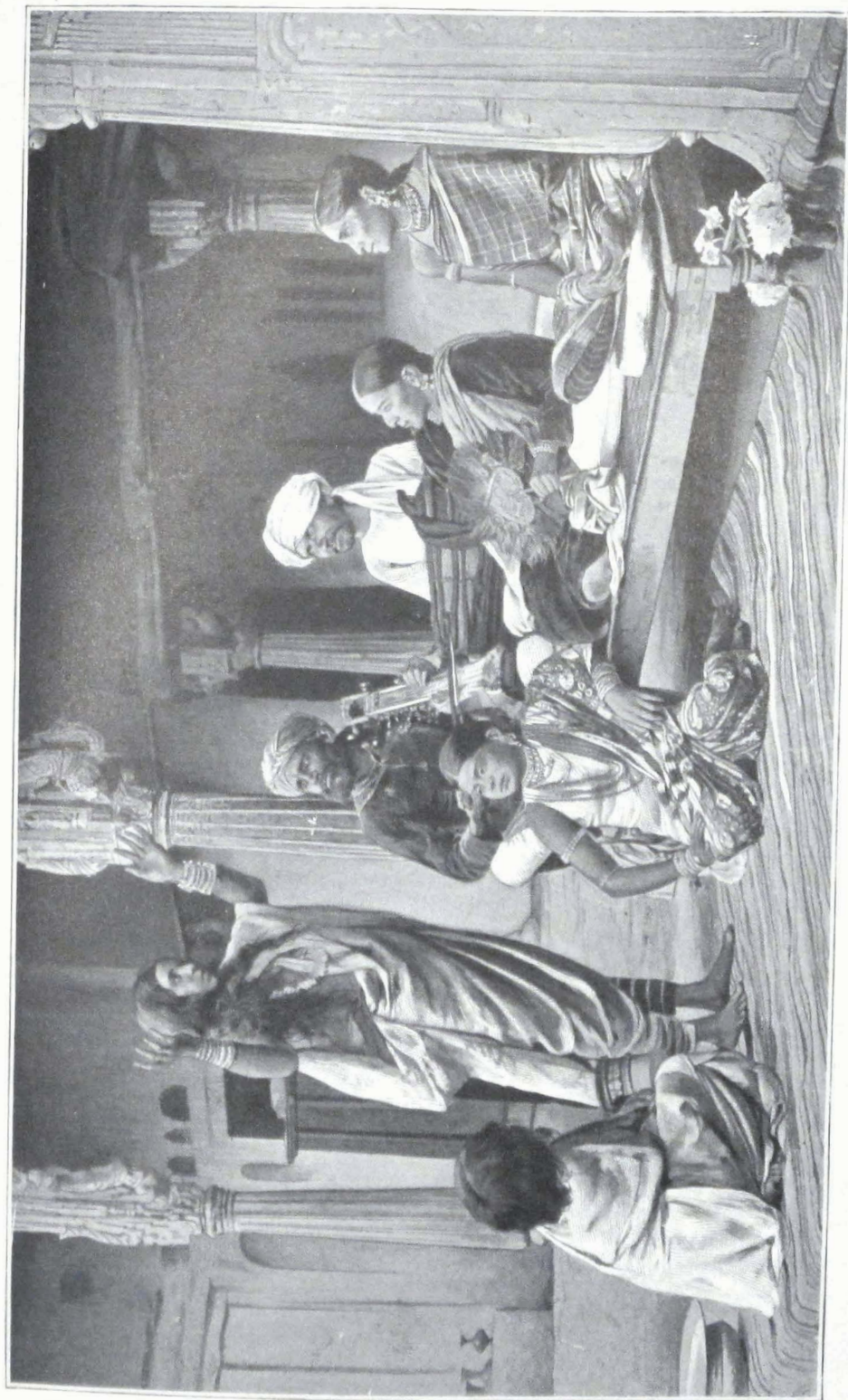
## AUX INDES ET AU NÉPAL

ses murs, et l'on y chercherait en vain un consul. Si la foule nous casse les os, nos familles et nos patries n'ont pas à espérer la moindre indemnité.

Nous croisons des véhicules de toute sorte : chariots attelés de bœufs trotteurs, dont les rideaux fermés doivent nous masquer des femmes, voiturettes de fabrication anglaise, palanquins; tous à grande allure gagnent la campagne. Ils emportent des Hindous brahmanes, peu soucieux de manger leur riz dans leurs maisons verrouillées, devant lesquelles déjà la foule bruyante et surexcitée des musulmans pousse des hurlements et se déchire la poitrine, pour la plus grande gloire de Hussein, de Hassan et de Mustapha Reimans.

La cohue nous entraîne vers le palais de Tchahr Minar, surmonté de quatre minarets et bâti sur quatre portiques, où s'entrecroisent en carrefour les deux rues principales de la ville. A quelques pas s'élève la Djemma Masdjid, mosquée construite sur le modèle de la Kasbah de la Mecque. C'est le foyer même de la grande manifestation. Un grouillement indicible de masses bariolées ondule dans la rue, se suspend aux balcons, se répand sur les toits plats des maisons roses, jaunes, saumon, toutes de ton clair; de splendides tapis se déroulent des fenêtres jusqu'au sol.

Soudain s'élève une clameur, c'est le cortège qui s'ébranle. En avant, comme partout, marchent la popu-



CHANTEUSES MUSULMANES EXALTANT LES MARTYRS DE KERBELA.



lace et les gamins. Le chef de la police conduit la procession sur son éléphant de gala; il est escorté d'un escadron de cavaliers indigènes accroupis seuls, ou par couple, sur leurs chameaux; derrière, vient l'infanterie du nizam avec ses armes pittoresques autant que démodées.

Sur le balcon principal de son palais, trône le nizam, vêtu de blanc. Son turban étincelle de diamants. A ses pieds va défiler le cortège, et ses fidèles sujets, haut montés sur leurs éléphants, le salueront par sept fois.

Les Arabes se démènent comme des démons; les sons stridents de leurs fifres, les coups arythmiques de leurs tambours se mêlent aux invocations hurlées par les fanatiques grisés de folie religieuse et d'opium.

Des policiers font des moulinets avec des fusils antédiluviens et frayent, à coups de crosse, un passage aux trois cents éléphants qui amènent devant le suzerain les hommages de ses vassaux. Campés sur des chevaux blancs, dont la crinière, les jambes et la queue sont teintés de rouge, des cavaliers caracolent et s'inclinent, vêtus d'un costume moyen âge, cotte de maille ou cuirasse de fer. A ce défilé des puissances se sont joints, portant le glaive, les bourreaux.

Derrière cette bruyante et somptueuse avant-garde, s'approche, balancé par l'éléphant porteur, l'étendard glorieux, cause et centre à la fois de la fête et du défilé; immédiatement après, un fac-similé des tom-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

beaux élevés aux martyrs de Kerbela. Sur le passage de ces emblèmes sacrés, le tumulte et le bruit font rage; alors tonnent sans répit les vieux fusils à pierre incessamment rechargés, les fusées sifflent et montent dans la lumière aveuglante du soleil; des cris surhumains couvrent les chants des bayadères qui dansent autour de l'étendard, en agitant des bâtons, dont le sommet s'enguirlande de feuilles de bétel et de citronnier.

Le cortège se termine par une arrière-garde héroï-comique, composée de clowns affublés de masques hideux, représentant des animaux. Ce sont les oiseaux de proie, les tigres et autres bêtes qui, d'après la légende, ont, sur le champ de bataille, servi de gardiens aux héros morts à Kerbela. La police est impuissante à conserver là un semblant d'organisation; et les hurlements fanatiques, les cris de douleur des écrasés, les ordres clamés par des voix de stentor auxquels on refuse l'obéissance, le cliquetis des armes, le barrissement des éléphants, le tintement des bracelets et de la ferraille sacrée, la musique éclatante et discordante, pousseront à la folie furieuse les manifestants, déjà ivres d'opium.

Quand la joie du Moharrem s'est, avec le soleil couchant, éteinte dans les rues, les chanteuses sacrées ont encore, toute la nuit, un rôle à remplir dans l'intérieur

## LENDEMAIN DE FÊTE

des maisons. Au son du tambour et du violon, elles disent aux femmes arabes, qui n'ont pu prendre part à la fête, la légende d'Ali et de ses fils et la bataille sanglante des religions, livrée pour la gloire du prophète, dans les plaines de Kerbela.

Dès le lendemain matin, la ville reprend son aspect accoutumé; l'Hindou brahmane ouvre tranquillement sa boutique, le punghi va de porte en porte tendre sa coupe de mendiant, et les musulmans du bazar lui concèdent fraternellement sa pitance de riz, de fruits ou d'autre nourriture.

•





## CHAPITRE VIII

### LA "VILLE NOIRE" DE BOMBAY

PROMENADES A TRAVERS BOMBAY. || LE « FORT » ET « BLACK TOWN ». ||  
LES GUIDES. || CE QU'ON VOIT DU HAUT D'UN BAZAR. || TYPES DE LA VILLE  
INDIGÈNE. || LA PISCINE SACRÉE DE MOMBA-DEWI. || LE PINDSCHRAPOL.  
|| DANS L'ILE D'ELEFANTA. || LES TOURS DU SILENCE. || LES PARSIS.



J'AI dit ailleurs que l'Inde était le pays des contrastes :  
Bombay, la ville gigantesque, la maîtresse cité, est  
un contraste vivant. Elle est divisée en deux parties :  
dans le « Fort », la ville des blancs, se montrent par-  
tout l'architecture et la propreté européennes, avec  
plus d'espace et d'air, avec des boutiques élégantes,  
d'un agencement très moderne ; dans « Black Town »,  
une mer de maisons confusément bâties abrite la vie  
des indigènes hindous, confinés dans les formes non  
changées de leur antique civilisation et l'horreur du  
nouveau.

Ce n'est pas décent, ce n'est pas « gentlemanlike »  
pour un représentant de la race blanche de s'écarter



## AUX INDES ET AU NÉPAL

des parcs et des jardins du Bombay anglais et d'explorer les ruelles éloignées de la « Ville Noire ». Les parcourir à pied, on n'y saurait songer; ce serait compromettre à jamais la dignité des austères « sahibs ». Le voyageur européen se contente donc en général de faire en voiture une course hâtive dans les rues principales qui traversent en labyrinthe le « Native Bazar »; il solde rapidement quelques achats et fuit l'odeur *sui generis* de cette cohue bariolée, pour regagner bien vite le calme distingué du Watson Hôtel, une bouteille de vin de Champagne et la partie d'*hombre*. Quelques regards fugitifs dans le Bazar ont permis d'écrire « vu » à côté de Black Town sur le programme du Globe-trotter! La « Ville Noire » mérite pourtant mieux : quel sujet d'étude! quel curieux microcosme!

A la porte de mon hôtel, comme de tous les hôtels de Bombay, se tiennent quelques gaillards, au teint olive, soi-disant Portugais, qui, avec un clignement d'yeux et un mouvement de tête exaspérants, vous invitent à accepter leurs services. Ce sont des « guides ». Ils font résonner dans la main des pièces d'or ou d'argent, grecques ou romaines, trouvées au Sud; sous le bras, ils ont une serviette contenant toute une collection de « native stamps », timbres rares des Etats de radjahs autrefois indépendants, dont on contrôle aussi difficilement l'authenticité que celle des monnaies. Ces coquins font surtout métier d'exploiter le voyageur, et

il ne me vint pas à l'idée d'en emmener un dans mon excursion à Black Town.

Je grimpe dans une voiture de louage qu'on appelle « gari » et qui est une vraie boîte à fumigations; le domestique s'assied à côté du cocher; un groom ou *saïs* se campe derrière nous et en avant! Nous filons assez vite devant les pelouses bien peignées de l'« University Garden », devant l'« University Tower » qui ressemble à une tour de cathédrale, monument érigé par le riche Indien Prembschand Raitschad à la mémoire de sa mère Radscha Bai; nous laissons derrière nous les parcs soigneusement entretenus, où de magnifiques palmiers ombragent les statues de marbre des bienfaiteurs de Bombay; les fontaines monumentales installées devant le « Post Office » et le « Public Work Office », bâtiments aux allures de casernes gigantesques; le palais de la Victoria Terminus Station, construction prétentieuse en pierres de taille gris clair. Je ne connais pas de mélange plus étourdissant de motifs indiens et gothiques que cette gare Renaissance, sur laquelle se groupe une forêt de soixante petites tours environnant quatre coupoles. Sur le dôme central se dresse une immense statue de la reine Victoria; des sculptures héraldiques, deux immenses rosaces, une horloge énorme complètent l'ornementation; la façade principale ne compte pas moins de deux cent trente fenêtres et portes. Aux

## AUX INDES ET AU NÉPAL

époques d'épidémie, les vastes halls de la gare paraissent à peu près vides. Les voyageurs qu'un examen minutieux a reconnus indemnes peuvent, après maints passages à la vapeur, s'échapper de la ville maudite. Ceux que le terrible mal a marqués sur le front y sont retenus et empêchés par force d'aller distribuer ailleurs les microbes de la peste bubonique.

Depuis que le fléau, descendu de son nid de Kuman, province du nord-ouest, s'est glissé traîtreusement dans la ville la plus peuplée des Indes, Bombay n'a plus son aspect d'autrefois, et son poulx, jadis vigoureux, ne bat plus que faiblement. La ville actuelle n'est plus à comparer à la capitale pleine de vie et de santé que j'ai vue, pour la première fois, il y a quelque dix ans. Comme rien n'arrive aux Indes qu'excessivement, toutes les plaies du pays se sont abattues à la fois sur la contrée : sécheresse et famine, reptiles et bêtes fauves, peste et choléra !

Arrivés là, nous sommes sur la limite du « Fort » ; aux Halles, qui s'élèvent sur le Crawford Market, commence déjà la « Ville Noire ». Ses abords n'ont rien de particulier. L'ambition des propriétaires et aussi les ordonnances de police ont fait disparaître les anciens baraquements où s'abritaient les bazars ; de grandes maisons de commerce ont surgi avec de vastes magasins ; elles sont ornées de balcons couverts et de grillages simples et pleins de goût. Mais le mouvement

de la rue n'est plus le même : le casque blanc de l'Européen a brusquement disparu, et la voiture indigène, traînée par deux bœufs, a remplacé l'attelage des chevaux anglais. La civilisation occidentale s'insinue sous la forme d'un tramway dans le labyrinthe des bazars qui commence au Crawford Market. Mais l'Européen qui tient à sa réputation dédaigne de s'en servir. Le caractère de ce véhicule démocratique et égalitaire s'allie fort mal aux préjugés de caste, et le brahmane, qui choisit toujours en chemin de fer le compartiment où sont installés ses coreligionnaires, aime mieux attendre dix tramways, que de monter dans le premier, s'il contient un voyageur qui n'est pas de son rang.

Quittant un instant les rails pour tourner à gauche, nous entrons dans « Jengiker street » et arrivons, 100 mètres plus loin, à un carrefour irrégulier où aboutissent trois rues. Un bâtiment, d'une blancheur éclatante, y frappe notre vue. Quatre minarets gracieux s'élèvent au-dessus d'une porte voûtée ; deux réverbères se dressent aux côtés. C'est l'entrée de la Djemma, la « Mosquée du Vendredi ». Elle sert de temple aux mahométans de Bombay, les bêtes noires de la population des brahmanes hindous. Sur les deux flancs de la mosquée, la partie basse du mur d'enceinte se creuse en niches qui font boutiques pour les seuls marchands musulmans. Abritées du soleil par des

## AUX INDES ET AU NÉPAL

haillons de différentes couleurs, elles forment un curieux contraste avec la partie supérieure de la muraille, blanche comme neige et percée de hautes fenêtres grillagées. En face, se trouve le bazar des toiles ; le toit plat, qui couvre ses stalles nombreuses, est entourée d'une balustrade. Un marchand nous prête une échelle pour y grimper, et du haut de cet observatoire, nous examinons, sans être dérangé, l'aspect de la ville et la cohue des passants.

Nos yeux s'arrêtent un instant sur une femme accroupie dans le mouvement du bazar ; autour d'elle de tout jeunes enfants prennent leurs ébats. Sans se soucier des chariots à bœufs ou des troupeaux de buffles qui pourraient, à chaque instant, écraser sa progéniture, elle regarde fixement une autre femme hindoue qui allaite un bébé déjà grand. Aux Indes, tous les enfants restent au sein jusqu'à la fin de leur troisième année ; à peine sevrés, ils sont fiancés, et, à l'âge où les nôtres se cachent pour fumer leur première cigarette, naguère encore ils étaient mariés.

Le jeune époux n'emmène pas sa femme dans une demeure particulière. Quand dans une maison il y a sept garçons, on peut être sûr de voir un jour sept brus et leurs bébés s'y serrer les coudes à côté des parents, des frères et des sœurs. Si les Hindous n'étaient pas de nature si foncièrement aimable, de caractère si éminemment sociable, qu'advierait-il

d'une pareille promiscuité? Malheureusement, si cette vie patriarcale développe l'amour de la famille et maintient l'esprit de caste, elle constitue un foyer d'épidémie tel qu'on n'en saurait imaginer un plus dangereux. Et nos yeux se portaient sur ces maisons hindoues, étroites, emboîtées l'une dans l'autre, tantôt plates, tantôt élevées, mais toujours basses de plafond. Ce ne sont pas des familles, mais des colonies entières qui, sous un toit unique, sont soumises aux mêmes conditions d'existence. Qu'une poignée de blé contaminé pénètre dans cet intérieur, et le fléau, avec la rapidité d'une avalanche, se répandra sur tous les habitants qui vivent au même pot!

Mais, sans philosopher davantage, voyons du haut de notre belvédère un peu plus loin : un coolie emporte sur la nuque une vraie montagne de ballots de toile; sa femme s'est campé sur la tête une charge de linge qui pèse bien 50 kilos. Quelle fière attitude malgré leur fardeau!

Voici que passent alertement deux jeunes filles, les yeux baissés : et j'admire la grâce qu'apportent les femmes hindoues à se faire un élégant costume de deux châles clairs, drapés, l'un sur la poitrine, l'autre autour des hanches. Elles sont suivies d'un pauvre diable qui a enroulé autour de soi juste autant d'étoffe qu'en met un de nos baigneurs pour faire une pleine eau. Quel contraste avec les deux riches négociants

## AUX INDES ET AU NÉPAL

qui, habillés de minces et amples vêtements de toile, accompagnent un véhicule lourdement chargé de leurs achats ! Ce sont balles de soie et de toile particulièrement fine et non de coton brut, dont les flocons blancs s'échapperaient de leur enveloppe, comme on voit aux chariots qui, tous les jours, en longue théorie, amènent au port de Bombay, la riche moisson des champs indiens. Sur la plus haute balle, est campé le gamin chargé de trouver leur nourriture aux bêtes de trait ; car le coolie-cocher ne s'en soucie non plus que des piétons qu'il bouscule et écrase sans sourciller. Il marche dans son rêve et dans les flaques d'eau, trébuche aux pierres et se heurte aux piquets, devenant avec l'âge toujours plus maladroit.

A tous les coins de rue, notamment près des barbiers qui vaquent à leurs occupations un peu partout, dans la cohue des bazars et au milieu des veaux en liberté, ces pauvres diables de coolies attendent du travail ; ils sont surtout portefaix, car un Hindou croirait se déshonorer en se chargeant du moindre paquet. Sur la tête, un panier rond, symbole de leur métier, qui leur sert en même temps de parasol, ils sont là, pensifs, une main sur la bouche, l'autre à leur corbeille malpropre qui, tout à l'heure, si le client vient, portera jusqu'à la maison voisine la bouse séchée des vaches sacrées ou les bananes juteuses et les ananas parfumés.



PRINCE RADIPOUT ENTOURÉ DE SON PERSONNEL : PORTE-PARASOL PORTE-GLAIVE, PORTE-PIPE, ETC (p. 99).





J'aperçois encore un *pani-wala*, porteur d'eau musulman. Son fez et sa culotte cousue le distinguent des confrères brahmanes coiffés d'un turban, les hanches drapées d'une sorte de jupe...

Misérable et douloureuse population! Même aux meilleurs jours, ils n'ont pas de quoi manger; et quand vient la famine, la statistique enregistre à grand'peine le chiffre incalculable de leurs décès!

Entre temps, j'avais quitté mon observatoire du bazar aux toiles et pénétré dans « Memon street ». Au bout d'un long mur qui me la cachait, j'aperçus la piscine sacrée de Mamba-Dewi. Ses quatre côtés sont bordés de marches qui descendent jusque dans l'eau. L'Hindou de passage se trempe tout habillé dans ce liquide d'une propreté douteuse et continue son chemin. Je n'eus pas grand loisir de l'examiner : un individu enrôlé, tout nu, le corps couvert de bouse de vache, les cheveux emmêlés, l'œil farouche, hurla quelques mots incompréhensibles, et aussitôt de dignes brahmanes vinrent nous faire observer que notre présence dans ce lieu sacré était un scandale pour ce vieux monsieur sans vêtements. Nous conformant sans discussion au principe anglais de ne pas froisser les sentiments religieux de la population, nous quittâmes l'étang entouré de murs.

Je trouvai, quelques pas plus loin, une intéressante compensation : c'était le fameux Pindschrapol. Là,

## AUX INDES ET AU NÉPAL

j'aurais pu longtemps contempler sur le vif les curiosités de l'endroit, n'était une insupportable odeur de charogne qui vous étouffe littéralement. C'est là que jouissent en paix de leurs Invalides des bêtes difformes, vieilles ou malades, que recueille la piété des membres du Djaïnn, secte brahmane qui s'est vouée à la protection des animaux, pour se conformer aux principes de la métempsycose. Des veaux tuberculeux, des ânes rachitiques, des poules à trois pattes et des chiens galeux sont soignés là comme des enfants au berceau. Tous les insectes qu'inventa l'Enfer pour torturer les humains trouvent, dans ce séjour enchanteur, de la farine et du miel. On dit même que toutes les semaines un malheureux paria est invité, moyennant quelque monnaie, à se laisser sucer le sang par ces bêtes immondes... Avec son prochain décédé, l'Hindou fait moins d'histoires ! Justement passe un convoi funèbre : au pas accéléré, bavardant et criant dans la petite rue, s'avancent les brancardiers. Sur le cadavre, recouvert d'un châle jaune, on a jeté des fleurs de jasmin. Comme c'est la peste — naturellement — qui a causé le décès, un encensoir essaye sur le passage de purifier l'air ; un homme suit qui porte les vêtements du mort. Le pittoresque cortège ne s'arrêtera qu'au bûcher, là-bas au bout du faubourg, où la misère et la faim ont relégué le rebut des habitants...

Je ne décrirai pas le temple élevé dans l'île d'Ele-

## LES TOURS DU SILENCE

fanta, non que cette merveille de pierre en soit indigne, mais elle est éclipsée par les splendeurs de Mavilipuram. J'estime d'ailleurs qu'il eût fallu la voir au dernier voyage d'Édouard VII, alors prince de Galles. Les radjahs, dans leurs costumes de fête, les chants et les danses des bayadères, l'illumination des voûtes aux feux de Bengale, avaient ressuscité l'époque lointaine où les fidèles venaient, à la lumière des torches éclairant les fresques et les pierreries, apporter leurs offrandes et s'incliner devant les statues intactes alors de Brahma, de Shiwa, de Vichnou... J'emportai de ces salles abandonnées un pénible souvenir, car j'y faillis trouver la mort : ce sont repaires à serpents. Quand la cohue turbulente des touristes y fait une bruyante invasion, le reptile qui, dit-on tressaille d'impatience aux fausses notes d'un charmeur, disparaît dans son trou. Mais n'allez pas, solitaire, vous abîmer dans la contemplation des halls mystérieux et des énigmes de pierre : *latet anguis in herba!*

Un voyageur consciencieux ne peut dire grand-chose de ces « Tours du Silence » où les Parsis exposent leurs morts au bec des vautours. Sauf d'inflexibles gardiens, personne n'approche de ces cinq mystérieuses constructions. Quand la porte de fer s'est refermée sur le cadavre, les oiseaux de proie s'élancent des arbres voisins et ne mettent pas longtemps à en faire un squelette. Il séjourne encore un

## AUX INDES ET AU NÉPAL

peu sur les marches circulaires où il fut déposé, et, poussé par les vents ou la pluie, glisse petit à petit de son amphithéâtre jusqu'en un puits central, dont le niveau, dit-on, s'élève à peine de 2 mètres en cinquante ans. Sans aucun doute cette coutume a du bon dans les pays tropicaux.

Sur cent mille Parsis qui peuplent encore le monde, il y en a bien cinquante mille à Bombay. Chassés de Perse, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, ces disciples de Zoroastre y reçurent un accueil dont ils profitèrent pour accaparer la ville à leur profit. La banque, le gros commerce, la presse, sont entre leurs mains. Ils ont mis au service des Anglais, qui s'en sont fait d'utiles alliés, leur connaissance des affaires, leur esprit d'entreprise, leur absence de scrupules et aussi leurs flatteries. Leur bienfaisance même est sujette à caution et passe pour un désir immodéré de réclame. Ils se sont attiré la haine de la population.

Triste lutte de race et de religion ! Les Parsis d'ailleurs s'en soucient peu, et quand vient le soir, leurs femmes et leurs filles, habillées de couleur claire et délicate, s'acheminent sans crainte vers la mer, pour y jeter, en hommage au soleil couchant, leur offrande de sucreries et de fleurs.



## CHAPITRE IX

### AU PAYS DES GUERRIERS

LE RADJPOUTANA. || UNE INVASION DE BAYADÈRES. || VISITE A LA CITADELLE. || LES RADJPOUTES. || DJODPOUR. || DJEÏPOUR. || INDES ANCIENNES, INDES MODERNES. || LÉOPARDS ET LYNX APPRIVOISÉS.



POUR se reposer les yeux fatigués de la cohue cosmopolite et bariolée qui remplit les rues de Bombay, pour se retremper dans le véritable Hindoustan, rien ne vaut une pointe vers le Nord, un séjour en Radjpoutana, pays des guerres, passage naturel des invasions qui déversèrent, sur le pays indien, Scythes et Musulmans; où l'amour du sol et la patrie en danger enfantèrent jadis des héros. Situé entre le Gange et l'Indus, terriblement surchauffé depuis mai jusqu'à la saison des pluies, il renferme plusieurs villes du plus haut intérêt historique, et documentaires à souhait.

C'est Djeïpour qui généralement attire les voyageurs : Djodpour mériterait bien plus leur attention, et

## AUX INDES ET AU NÉPAL

des renseignements de bonne source, m'invitèrent à en faire mon centre d'excursion en Radjpoutana.

Dans un précédent voyage, j'avais tenté déjà d'étudier cette ville merveilleuse; mais je m'étais buté à une incontestable et obstinée malveillance dont je ne pouvais soupçonner la raison. En la quittant, je fis route avec un fort aimable Anglais qui m'ouvrit les yeux : un commerçant européen qui s'était installé momentanément dans le pays, pour vendre très cher une détestable camelote aux grands seigneurs indiens, craignant que je ne dévoilasse sa turpitude, me fit passer pour un espion russe. D'autres projets m'empêchaient de rebrousser chemin et de rétablir la vérité. Positivement désolé de ce contre-temps, je fus consolé par mon compagnon de route qui, ayant une haute situation à Djodpour fréquentait assidûment chez le prince et me promit de me ménager un meilleur accueil, le jour où mon étoile me ramènerait dans le Radjpoutana. Il tint parole, et lors de mon dernier voyage, je fus reçu avec tous les honneurs qui n'étaient guère dus à mon rang.

Je demandai à un cicérone hindou qu'il me mit en relation avec les danseuses de Djodpour et me procurât un permis pour visiter la citadelle en ruines, plantée comme un nid d'aigle aux flancs d'un rocher voisin. Un matin que je dormais plus tard que de coutume fatigué d'une nuit sans sommeil passée à emballer

## INVASION DE BAYADÈRES

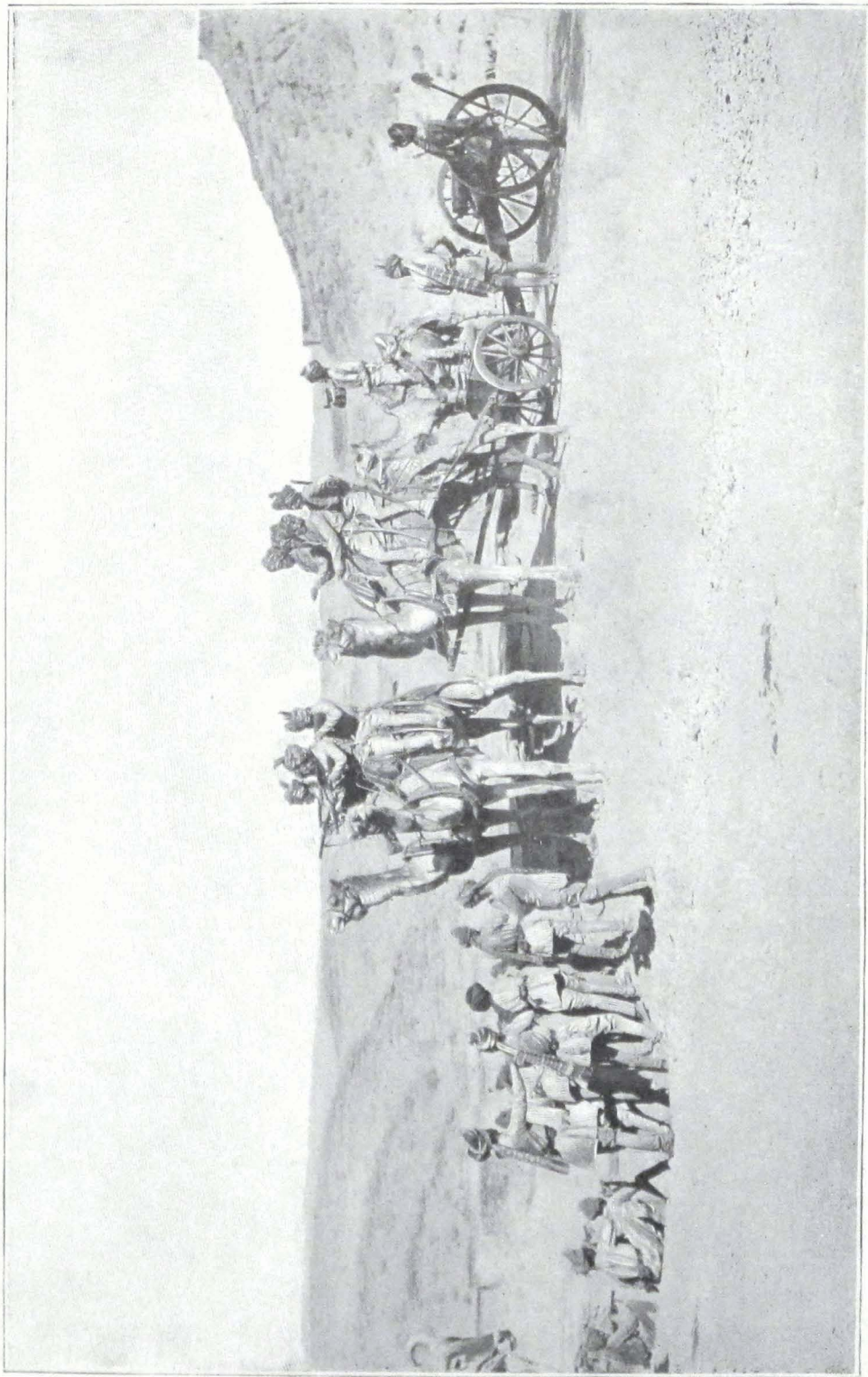
mes plaques et à charger mes appareils, sous la piqure incessante des moustiques, je fus réveillé par un bruit étrange de clochettes et de grincement de roues. Ce bruit, qui venait de loin, semblait se rapprocher et cessa presque complètement sous les fenêtres de mon *bungalow*. Je me jetai sur mes vêtements et, encore lourd de sommeil, j'aperçus comme en songe, une interminable file de chariots attelés de bœufs, dont les harnais tintinnabulaient leurs dernières notes. Des rideaux de pourpre, soigneusement fermés, annonçaient évidemment des femmes, et je devinai la visite des danseuses demandées. Riant et bavardant sans réserve, au milieu d'un suggestif cliquetis de bijoux, descendit des chariots tout ce corps de ballet. Ce fut une invasion dans mon logis. Trente-cinq femmes, dont la discrétion était la moindre vertu, m'entourèrent en un instant, m'accablant de questions, me sommant de les photographier, furetant dans mon arsenal de voyageur, faisant un tapage infernal et m'étourdissant des vives couleurs de leur parure. Deux d'entre elles avaient amené leur baby qu'elles portaient sur la hanche suivant la coutume. C'était trop : reprenant avec peine mes esprits, je tâchai de mettre un peu d'ordre dans ce bataillon d'amazones indisciplinées. Malgré mon trouble, j'avais distingué quelques jolies danseuses et de séduisants petits « rats », au milieu de matrones rappelant de trop loin l'idée avantageuse



## AUX INDES ET AU NÉPAL

qu'un Européen se fait des bayadères. Nous avons tort d'en juger d'après nos propres ballerines : la beauté plastique n'est pas forcément l'apanage des danseuses hindoues. Leur rôle consiste surtout à exprimer, par une mimique animée et une éloquence particulière des muscles, une foule de sentiments et de passions qui sont lettre morte pour l'Européen ; d'ailleurs, les mélodées sans fin qui accompagnent la danse demandent, pour exalter le spectateur, une patience d'Indien. Et nous cherchons maladroitement la perfection des formes là où seuls doivent triompher l'expérience et le charme de la diction. Devant ces tristes révélations s'évanouiront peut-être bien des illusions !

Pour me rendre à la citadelle, comme pour visiter la ville, on avait mis une voiture de la Cour à ma disposition. En général, cependant, dans ces parties sablonneuses du Radjpoutana, l'on préfère les chameaux, comme montures ou bêtes de trait. Ils deviennent indispensables dès qu'on quitte la ville, et le carrosse du prince, comme le chariot du paysan, en sont attelés pour s'avancer dans la poussière, haute d'un pied, du désert de Marvar, qui commence aux portes de Djodpour. Les vieux canons qu'on a laissés au maharadjah, pour tirer des salves, sont eux-mêmes traînés par des chameaux. Il va de soi que ces bêtes entêtées causeraient en cas d'hostilités, toute espèce de troubles et enlèveraient à ces pièces le peu de leur valeur.



GUERRIERS RADJPOUT : COMME BÊTES DE TRAIT DANS L'ARMÉE LES CHAMEAUX SONT COMMUNÉMENT EMPLOYÉS.



Quand on pénètre dans la citadelle par ses portes immenses, ornées d'images des dieux ; quand on considère ses remparts taillés dans le roc, comme pour l'éternité ; ses défenses formidables faites de fer aiguisé, pour résister à l'assaut des éléphants aguerris ; les voûtes colossales de l'intérieur, où pendent encore des rideaux de pourpre et des parasols brodés d'or protégeant des couches abandonnées ; quand on parcourt les salles d'armures, où l'acier des cuirasses, les boucliers à blason, les turbans et les panaches semblent attendre les guerriers défunts, l'imagination reconstitue sans peine la période héroïque où s'éleva le château.

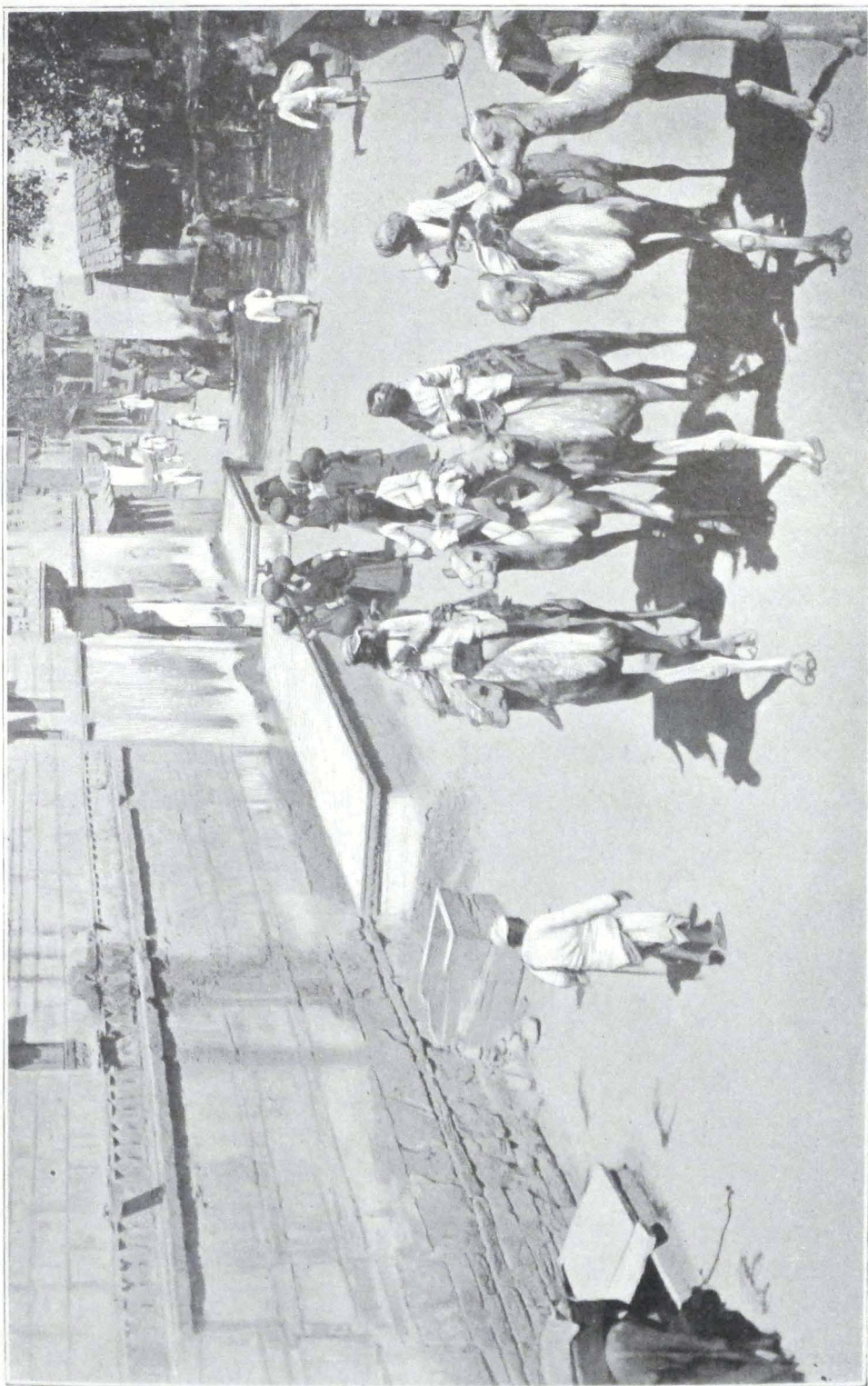
A vrai dire, la paix n'a jamais régné dans cette région qui s'étend aux portes de l'invasion. Les Mogols surtout, et, avant eux, des torrents de Scythes asiatiques inondèrent le pays. Ils se mêlèrent aux brahmanes aryens possesseurs du sol, et donnèrent naissance aux radjpoutes qui formèrent la principale caste guerrière des Indes. Ceux-ci se répandirent à travers tout le pays et en seraient aujourd'hui les maîtres incontestés, si des rivalités mesquines ne les avaient empêchés de s'unir. Ils auraient ultérieurement repoussé les assauts de l'Islam, aussi bien que jadis les attaques des Mahrattes ; et les vaines tentatives du général Lock qui, en 1805, sacrifia des milliers de soldats sans prendre Burfur, prouvent qu'ils auraient également pu résister à l'invasion des Anglais.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Mais leurs inimitiés enfanta la défaite, et l'Angleterre s'installa sur leurs divisions, comme avait fait l'Islam auparavant. La conquête mahométane parle encore ici très haut : quand des fenêtres de la citadelle, ouvragées d'un filigrane de pierre, le voyageur regarde jusqu'à l'horizon, sa vue rencontre partout et toujours la couleur brune et désolante qui couvre le désert de Marwar, domaine de la mort. C'est le musulman triomphant qui imposa le choix de cette terre maudite aux radjpoutes vaincus.

Le brahmanisme des anciens radjpoutes n'étant pas absolument orthodoxe s'était attiré l'antipathie des brahmanes réguliers, pour qui c'est une loi formelle de ne pas verser le sang. Leur métier de soldat exigeait une nourriture plus substantielle que ne la concède le régime végétarien, et ils mangeaient de la viande, sauf, bien entendu, celle du bœuf sacré. Leur esprit belliqueux fraya d'ailleurs la voie à des sentiments inconnus des populations pacifiques, et toute une littérature heroïque, chantée par des bardes, naquit de leurs exploits. Les radjpoutes d'aujourd'hui sont encore des hommes énergiques et vigoureux ; leurs femmes sont l'incarnation de maintes vertus, et ce n'est pas un hasard que soit sortie de leurs rangs la plus sublime femme-poète, la princesse Damajanti. Le conquérant mahométan, le grand mogol Akbar, ne trouva pas pour ses fils d'épouses plus parfaites et





LA "CAVALERIE" RADIPOUTE EST COMPOSÉE DE CHAMEAUX.



## LES RADJPOUTES

cimenta des unions dont les radjpoutes s'enorgueillirent, tout en s'attirant la haine des autres Indiens.

Ils ont conservé de leur valeur passée une extraordinaire dignité d'allures et de visage ; ils portent des costumes somptueux, et leur turban s'enroule autour de leur tête d'une façon particulièrement fière et hardie. Un des princes dépossédés me permit de le photographier avec son entourage ; le plus important dignitaire porte l'ombrelle de l'ancien potentat, un autre son épée, un troisième son éventail ; la pipe même du maître a son serviteur, et aussi le plateau d'or sur lequel sont rangés les accessoires avec lesquels se souhaite à l'hôte la bienvenue : feuilles de bétel, eau de rose, etc. J'eus encore l'occasion de voir et de photographier sa monture, son éléphant de gala. Le châssis du howda, en argent repoussé était soutenu par des tigres d'or ; l'or et les pierres précieuses scintillaient sur les étoffes de pourpre, cliquetaient dans les chaînes étincelantes, brillaient sur les défenses de la bête magnifique... Quels devaient être, [au temps de sa splendeur, le luxe et la cour de ce monarque *in partibus!*

La ville actuelle de Djodpour date de 1460. Pour se faire une idée suffisante de son éclat effacé, il faut visiter les bâtiments de pierre dont la construction remonte à cette époque, admirer les sculptures inouïes



## AUX INDES ET AU NÉPAL

de marbre bleu, les ciselures de bois précieux qui ornent encore quelques-uns de ces monuments. Mais il faut surtout se l'imaginer parcourue de ces guerriers, armés de pied en cap, et qui respiraient la guerre et la mort. Nulle part ailleurs l'art de forger les armes n'a plus fleuri que dans le Radjpoutana jusqu'en 1857, époque à laquelle cette industrie fut paralysée, puis condamnée à la ruine par l'« *arms act* » des Anglais qui restreignit, jusqu'à zéro ou presque, le droit de porter des armes.

On s'explique généralement par la paresse des Hindous, et les Anglais ont tout fait pour qu'on le crût, la décadence ininterrompue de l'industrie aux Indes. En vérité, la source qui l'alimentait s'est tarie avec l'annexion, et l'argent qui la faisait vivre est passé dans d'autres mains. La munificence des radjahs rendait à la circulation le produit des impôts qui faisaient leur richesse; le commerce et l'industrie trouvaient en eux d'insatiables et précieux clients. Depuis que l'annexion les a réduits à la portion congrue, l'or drainé sur les populations est affecté aux traitements fabuleux des fonctionnaires anglais et à l'entretien de l'armée des Indes. En outre, l'Angleterre a inondé les marchés indiens d'articles européens, et les usines d'Occident ont vite anéanti le travail des ouvriers en chambre, qui sont la majorité en Hindoustan.

Outre Djodpour, les radjpoutes possédaient des

villes qui, comme curiosités, le cèdent à peine à la capitale : Alwar, Adjmir, Oudeipour. Il en est une autre particulièrement intéressante, c'est Djeïpour. On ne peut guère voir de plus grande différence entre deux villes peuplées par la même race qu'entre Djodpour et Djeïpour. Là, les Indes anciennes; ici, les Indes modernes — ce qui ne veut pas dire les Indes anglicisées. Oui, Djeïpour est une ville bien indienne, mais elle a un caractère si personnel qu'on ne l'oublie pas. Tous les bâtiments sont badigeonnés d'un revêtement de crème framboise : la sculpture a fait place au moulage, le marbre à la chaux, l'architecture à la pâtisserie. C'est d'un style ultra moderne ! Les rues larges, claires, bien ouvertes au grand soleil qui vous aveugle, font regretter l'enchevêtrement pittoresque des ruelles et des passages dans les anciennes villes. La voie principale sur laquelle donnent les bâtiments importants, a une largeur de 35 mètres, celles qui la coupent sont larges de moitié, les autres du quart.

C'est certainement le palais du maharadjah qui produit le plus d'impression; ses sept étages et son luxe intérieur en font un somptueux hôtel. J'aime peut-être mieux toutefois l'observatoire qu'a fait construire ici, comme dans d'autres villes, Djeï-Singh, le fondateur de Djeïpour, et qu'il remplit d'instruments inventés par lui, disparus du reste sans laisser d'autre trace que de grands piliers de maçonnerie destinés à porter

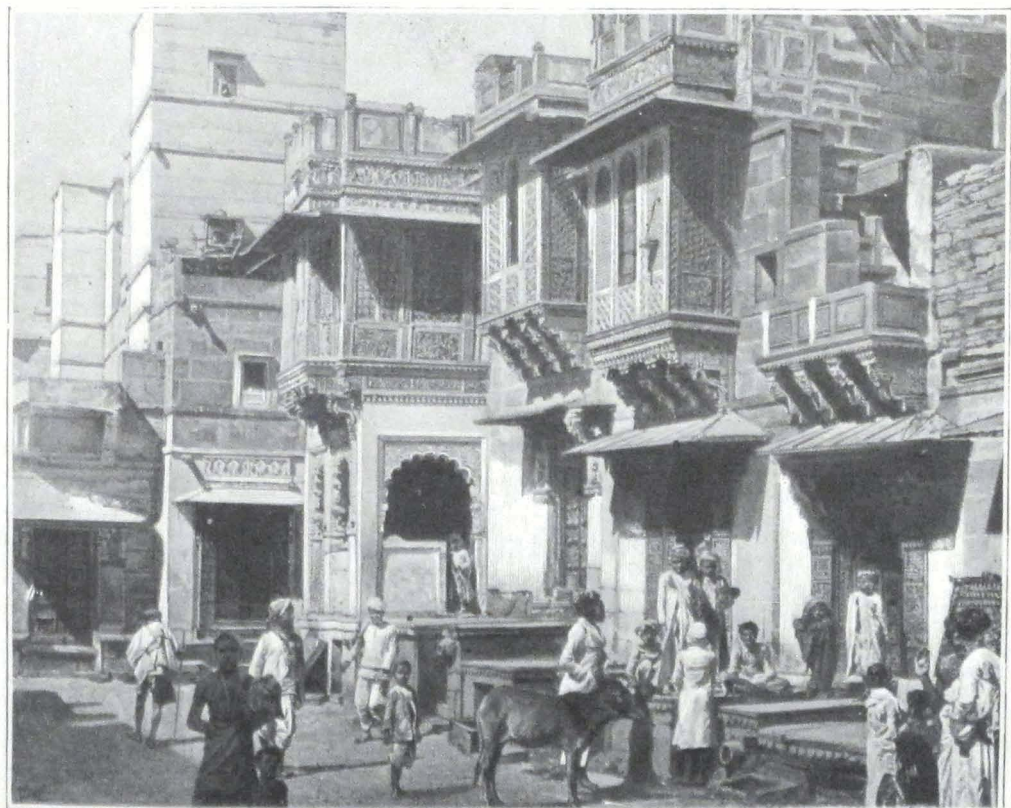
## AUX INDES ET AU NÉPAL

les longues-vues. Ce prince astronome ne trouvait pas, paraît-il, sur terre, de jouissance comparable à l'étude des immensités célestes. Il est une légende que répète chaque guide sans apparence de vérité : ce prince aurait, en 1728, quitté subitement sa capitale d'Amber pour fonder Djeïpour, parce qu'un devin lui aurait annoncé qu'il ne mourrait qu'à Amber. Il suffit de comparer la position respective d'Amber, enfouie dans un cirque de montagnes, et de Djeïpour, bâtie au croisement des grandes voies nouvelles, pour s'expliquer qu'un prince intelligent, secondé, dit-on, par un ministre de valeur, Dschama Vidyadur, ait quitté une résidence dont le développement était impossible, pour une capitale nouvelle et bien placée. La politique ne lui a pas permis de réaliser ses espérances ; il n'en subsiste pas moins une ville qui est le siège d'une civilisation néo-indienne, purement asiatique, n'ayant, avec la civilisation européenne, que des rapports purement extérieurs.

La ville d'Amber est aujourd'hui complètement abandonnée de sa population ; le voyageur s'y rend encore pour visiter le château, campé, comme celui de Djodpour, sur une éminence voisine. Le prince de Djeïpour a l'amabilité de prêter à tout Européen, qui lui en fait la demande, un éléphant de ses écuries pour cette excursion d'environ 8 kilomètres. J'en rapportai un impressionnant souvenir et un intéressant cliché :



DJODPOUR : LES PIGEONS DE LA PLACE DU MARCHÉ.



LA RUE PRINCIPALE DE DJODPOUR.



## LÉOPARDS ET LYNX APPRIVOISÉS

un château fort sur la colline ; sur la route, un éléphant ; une voiture à bœufs ; un chameau ; une bordure de figuiers ; c'est en raccourci tout le Radjpoutana.

Je ne voudrais pas quitter le Radjpoutana sans parler d'un spectacle qu'offrent continuellement les rues des villes, et qui a bien sa saveur : c'est le dressage en public des léopards et des lynx destinés à chasser l'antilope et le lièvre. Ces malheureuses bêtes sont attachées sur le lit de leur gardien, les yeux bandés, et sont ahuries toute la journée par les cris que les gamins et les femmes viennent, en s'amusant, pousser à leurs oreilles ; on les tourmente de mille manières, on les prive de nourriture jusqu'à ce qu'ils restent absolument insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux. Ils sont alors apprivoisés, suivent leur gardien, comme un chien, dans les bazars et dans les rues où personne ne fait attention à ces fauves, pourtant déchaînés. Le lynx court le lièvre, et le léopard sert de rabatteur aux princes du Radjoutana, qui adorent la chasse à l'antilope. Comme ils sont nourris presque exclusivement de sang, de foie et d'entrailles d'antilopes, ils acquièrent un flair tout spécial à l'endroit de leurs victimes. On les porte dans une caisse sur les terrains où s'embusquent les chasseurs ; on enlève leur bandeau ; ils s'élancent sur le troupeau signalé, se précipitent sur le mâle qu'ils

## AUX INDES ET AU NÉPAL

étreignent et poussent le reste sous le fusil des chasseurs.

Ah! ce n'est plus la grande guerre; mais c'est encore de la poudre et du sang.



## CHAPITRE X

### DANS LES VILLES MAHOMÉTANES

RÉSIDENCE DES MAHOMÉTANS AUX INDES. || AGRA. || LE TADJ-MAHAL. ||  
LA PERLE DES MOSQUÉES. || LE CHATEAU. || DELHI : LA VIE DES RUES. ||  
AHMEDABAD. || ADJMR. || GWALIOR.



**L**A conquête musulmane a greffé sur la civilisation indienne un curieux rameau : en pleine contrée brahmane ont surgi des villes et des monuments qui attestent hautement la puissance de l'Islam et la gloire d'Allah. Quel nouveau et intéressant contraste ! Et comme il est exaspérant pour un voyageur consciencieux d'entendre un touriste amateur parler en bloc des « temples indiens » et confondre sous la même appellation dagobas, gopouras et mosquées !

Sans entrer, sur le chapitre des constructions musulmanes, dans une description minutieuse et complète qui amènerait des répétitions, j'en vais choisir quelques types qui soient comme le symbole de groupes entiers. Rendons-nous d'abord à Agra, et



## AUX INDES ET AU NÉPAL

commençons, sans ménager notre effet, par une merveille du genre : le Tadj-Mahal. Certains... connaisseurs le dénomment « temple indien ». Il n'est pas plus indien qu'il n'est temple. La misérable boîte, baptisée voiture, qui m'y amena de l'hôtel, m'arrêta devant une porte merveilleuse, dont je n'ai pas la prétention de faire un portrait aussi expressif que la réalité. Je regrette toutefois que ma plume se refuse à rendre la délicatesse des dessins qui surmontent l'entrée et l'enlacement des caractères arabes qui l'entourent d'une guirlande délicieusement artistique.

Du soleil brûlant, nous passons dans un hall clair-obscur et frais; la porte du fond sert de cadre à un parc qui ferait la joie d'un maître jardinier. Il est impossible de tirer du marbre une œuvre plus sublime et en même temps plus gracieuse que cette porte, voûte immense, haute de 60 mètres, dont les masses blanches, animées de veines bleues, furent transportées avec effort, disposées avec art, ornées des lignes délicates dont dispose l'architecture mahométane et des pierres précieuses que fournit le pays des radjahs. Il est défendu à l'Islam d'emprunter des motifs d'ornement aux êtres vivants, encore plus au corps humain; et les mahométans ont l'ornementation indienne tellement en horreur, que le conquérant Aurungzeb, fit couper la tête de toutes les bêtes mythologiques décorant les temples hindous qu'il put approcher. Seules, les bran-

ches d'arbre, les guirlandes de fleurs reviennent partout, mais avec une inépuisable variété, dans les mosaïques et les marbres fameux des constructions d'Agra.

C'est du haut de la porte d'entrée qu'on embrasse le mieux l'ensemble du Tadj, ses quatre minarets qui s'élèvent aux angles, les groupes de cyprès qui l'ombragent, son image qui plonge dans le calme miroir d'un bassin de marbre. La légende raconte qu'un artiste de génie, Français à moins qu'Italien, chassé de sa patrie pour un crime inconnu, conçut le plan de ce joyau d'architecture, et que le puissant Châh Djihân, qui en avait commandé l'exécution, le fit assassiner, l'œuvre accomplie, pour qu'il ne pût recommencer ailleurs semblable merveille.

Le calme mystérieux de l'emplacement choisi augmente encore l'impression causée par cette création féerique, dont le but était de prouver l'amour et la magnanimité d'un prince : le Châh Djihân éleva le Tadj pour en faire un mausolée, voulant ainsi honorer la mémoire de la plus chérie de ses dix épouses, Ardjmand Banai Begum, à laquelle il donna le nom de Mumtaz Mahal, c'est-à-dire l'« élue du Palais ». Pour lui-même il souhaitait un monument analogue, construit en face, sur la rive opposée de la Djaoûn; dernier désir que son fils et successeur Aurungzeb s'empressa d'éluder, préférant empocher les 5 millions destinés à la tombe paternelle.

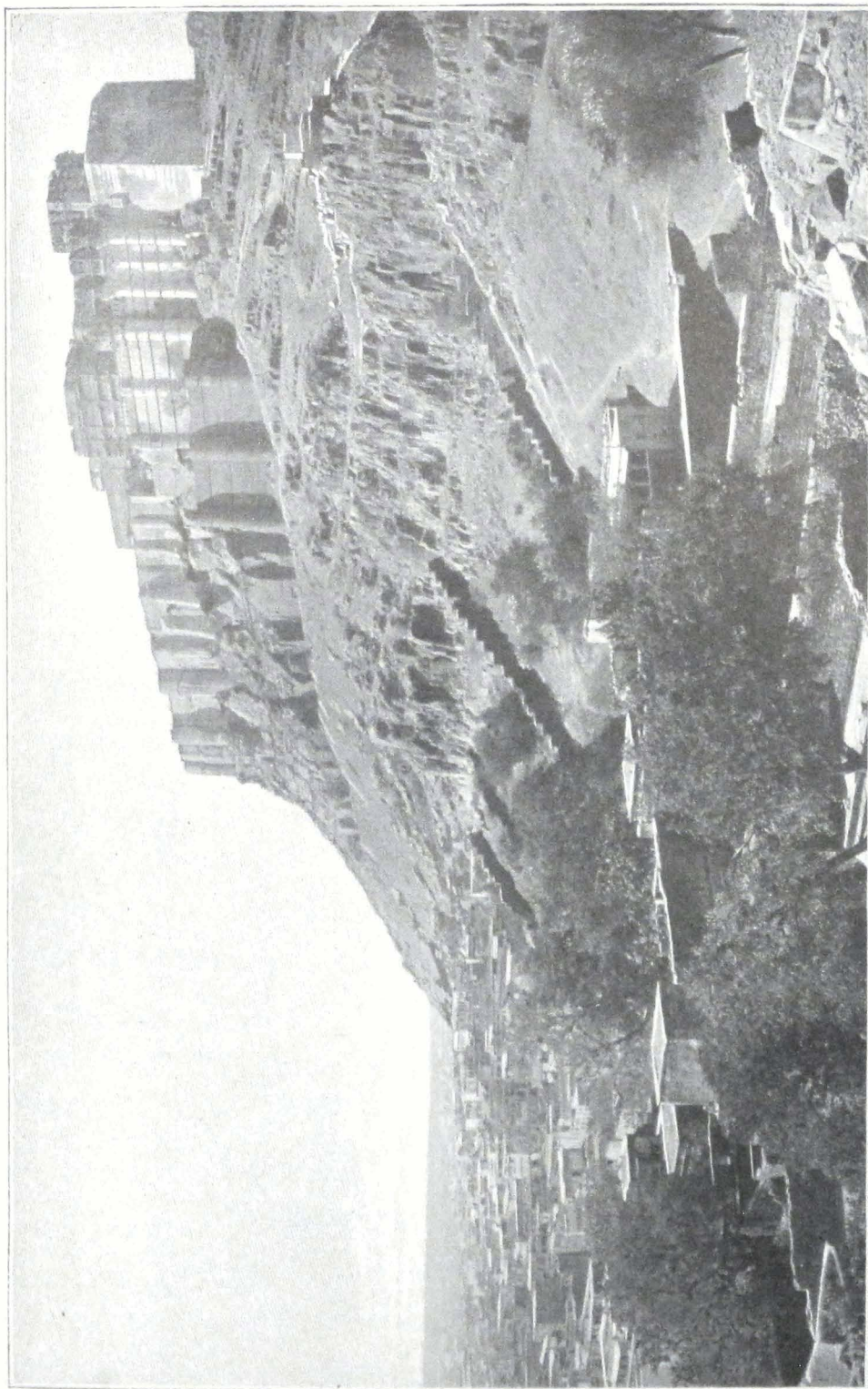
## AUX INDES ET AU NÉPAL

Pour voir un vrai temple musulman, traversons la rivière, et quelques tours de roues nous amèneront devant la « perle des mosquées » la Mouti-Masjid, un des types les plus purs du genre, construite en deçà des fortifications jadis inexpugnables d'Agra, au milieu de somptueux bâtiments.

Une sentinelle nous présente les armes, et souriant encore de cet excès d'honneur, nous entrons dans une cour intérieure où nous restons, quelques minutes, pénétrés d'une incomparable jouissance esthétique et aussi d'une rétrospective commisération : l'architecture de cette cour est une merveille de grandiose simplicité ; aucun motif d'ornementation ne vient rompre la pureté de la ligne droite, du demi-cercle et de la coupole qui sont les seuls éléments employés.

Mais si les dalles de marbre pouvaient parler, sur lesquelles, tous les soirs, les croyants se prosternent dans la direction de la Mecque, elles diraient les lamentations qui s'élevaient autrefois des caveaux qu'elles recouvrent, quand des Hindous brahmanes, emmurés par les ordres du grand Mogol, mouraient de faim plutôt que d'embrasser la religion de Mahomet !

Ces procédés énergiques amenèrent néanmoins des conversions nombreuses, et si, lorsque s'atténua la rigueur des persécutions, les descendants de brahmanes convertis revinrent en foule à leurs anciennes



RUINES DE LA CITADELLE DE DJODPOUR (p. 99).



croyances, on compte encore, aux Indes, plus de 50 millions de mahométans.

Pour concevoir l'idée la plus exacte de l'antique puissance musulmane, il faut visiter le château d'Agra, et dans ce château, la salle publique d'audience du grand Mogol, le Diwan-I-Am. Dans ce gigantesque hall de marbre, ouvert de tous côtés, le souverain maître, à certains jours de fêtes, recevait, au milieu de splendeurs inouïes, entouré des grands de son royaume, les réclamations et aussi les hommages de son peuple. A la place même où jadis les groupes pittoresques des mahométans saluaient leur seigneur avec des cris de joie, s'entassent aujourd'hui des pyramides de bombes et s'alignent des canons anglais, qui rappellent sans cesse à la population du lieu les procédés auxquels les conquérants actuels doivent leur pouvoir. A quelques pas plus loin, un pavillon de marbre, qui émerge des roses, était destiné à la réception des personnages princiers; c'est la salle particulière d'audience, le Diwan-I-Khas.

Dès qu'on parle de l'islamisme aux Indes, on accole au nom d'Agra celui de Delhi. Les richesses du marbre y offrent les mêmes merveilles; les voûtes spacieuses y attestent la même puissance; les roses y répandent le même parfum. Avouons que la rapacité des hommes s'y est satisfaite également : le Koh-I-Nor, la pierre la plus précieuse du monde, qui, jadis étincelait sur un

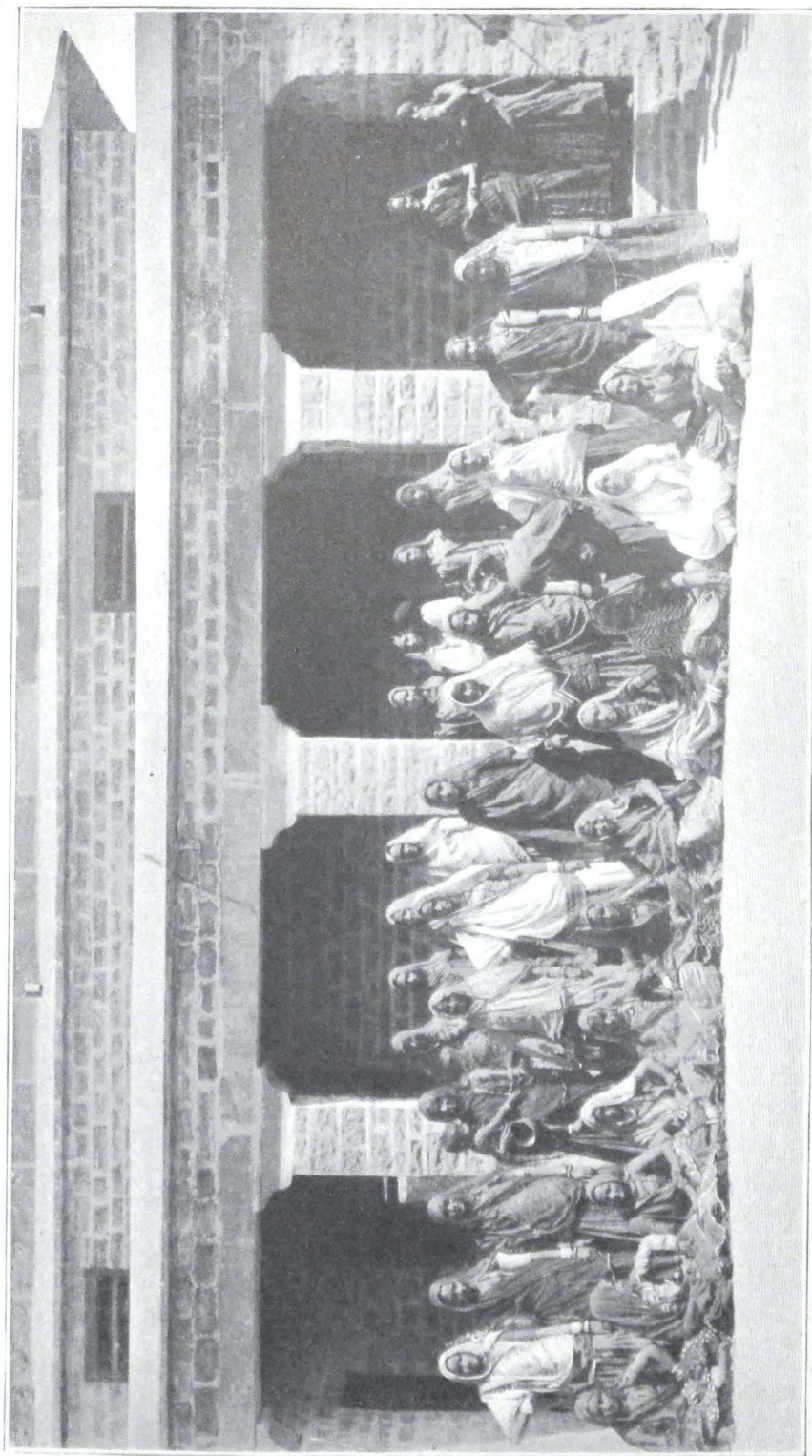
## AUX INDES ET AU NÉPAL

socle d'or dans le palais d'Agra, illumine aujourd'hui de ses feux la couronne royale d'Angleterre, et le trône d'or de Dehli, dont le dossier, rehaussé de pierres, figurait la queue éployée d'un paon, est maintenant, en Perse, la pièce la plus merveilleuse du trésor des Chahs.

Partout à Delhi, des vestiges d'un passé splendide et triomphant monte une mélancolie intense qui se répand sur la déchéance du présent. Le temps fait son œuvre, et les ruines s'accumulent. Seule reste intacte la Djemma-Masdjid, la superbe mosquée, attirant en son sein les élans d'une foi vive encore au milieu d'une puissance qui s'éteint. Là, tous les vendredis, les fils d'Allah viennent en rangs pressés entendre la bonne parole; aux fêtes de l'Id, ils descendent du nord des Indes et remplissent la cour où miroite l'étang des ablutions. Et quand, du haut des minarets, résonnent les paroles sacrées : « Allah o akbar ! » (Allah est grand !) les croyants qui se prosternent par deux fois jusqu'au sol, attestent l'hérédité toujours vivante d'une foi séculaire.

Cité douloureuse qui souffrit au moyen âge les horreurs de l'invasion et qui sert aujourd'hui de décor à l'orgueil des nouveaux maîtres ! C'est là, qu'en 1877, la reine Victoria fut couronnée impératrice des Indes ; là, qu'en 1903, dans un Durbar somptueux, les fils des monarques dépossédés apprirent solennellement





DJODPOUR : LE CORPS DES BAYADÈRES (p. 100).





## LE MINARET DE KOUTAB

qu'Édouard VII, roi d'Angleterre, daignait devenir leur empereur. Quelles devaient être les pensées de ces malheureux princes dont les pères avaient pu voir et leur dire les ignominies de la conquête; le mensonge du plus fort; le chah et ses deux jeunes fils assassinés sans vergogne au sortir du mausolée d'Houmayoun Bahadour après qu'on leur eut promis la vie sauve; les brèches faites à la porte de Kaschmir; l'assaut des Anglais et les massacres sans fin...

Pour avoir une vue d'ensemble de la vieille ville et de son interminable champ de ruines, le meilleur est encore de s'imposer l'ascension du minaret de Koutab dont les 378 marches paraissent destinées à subir l'assaut réglementaire de tous les « Cooks » de passage. C'est une étrange et gigantesque construction, un mélange bizarre de lignes courbes et d'angles aigus, sur l'origine de laquelle brahmanes et mahométans sont en désaccord. Les premiers prétendent qu'elle fut érigée par un prince de leur secte, pour permettre à sa fille de saluer le soleil avant les autres habitants de Delhi. Les mahométans en font un ancien minaret, à la base ornée des versets du Coran, qu'on aurait périodiquement exhaussé d'un étage supplémentaire et progressivement plus étroit. De son sommet, on aperçoit une autre tour dont l'origine est plus mystérieuse encore. C'est une colonne de fer, haute de 7 mètres, inattaquable, semble-t-il, à la rouille, et dont l'existence

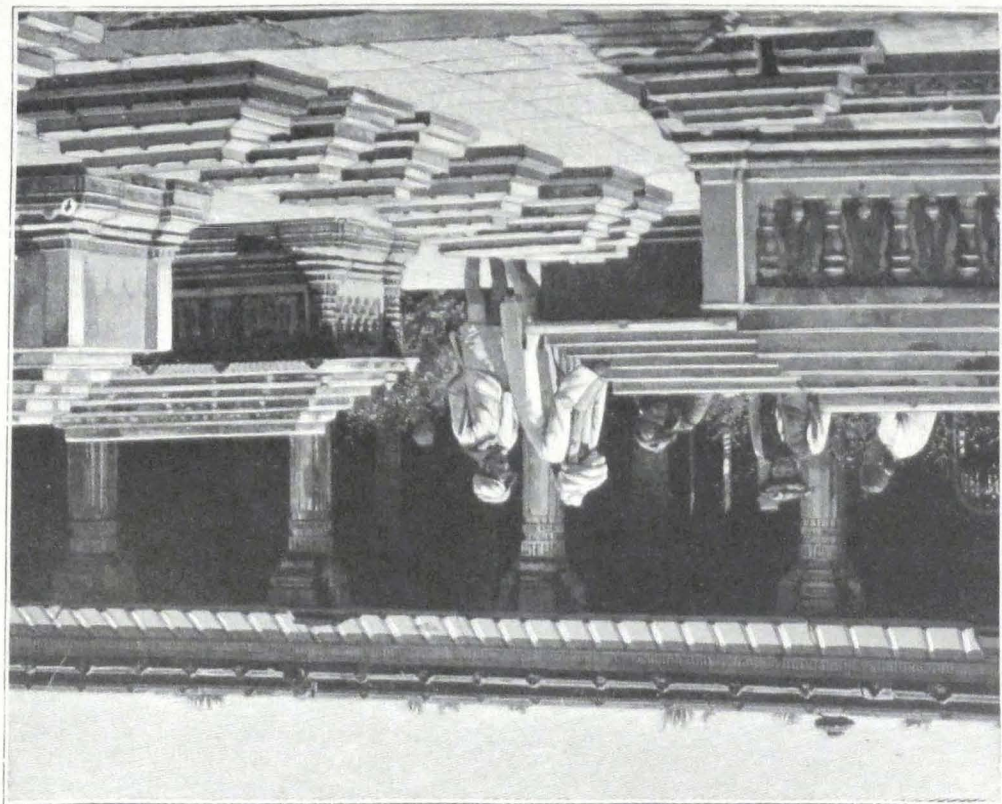
## AUX INDES ET AU NÉPAL

remonte à 1800 ans. La légende la fait pénétrer jusqu'au centre de la terre, où elle irait percer le cœur d'un dragon... Un prince brahmane, quelque peu sceptique, fit creuser jusqu'aux fondations et crut constater qu'elle s'enfonçait en terre, juste autant qu'elle en sortait.

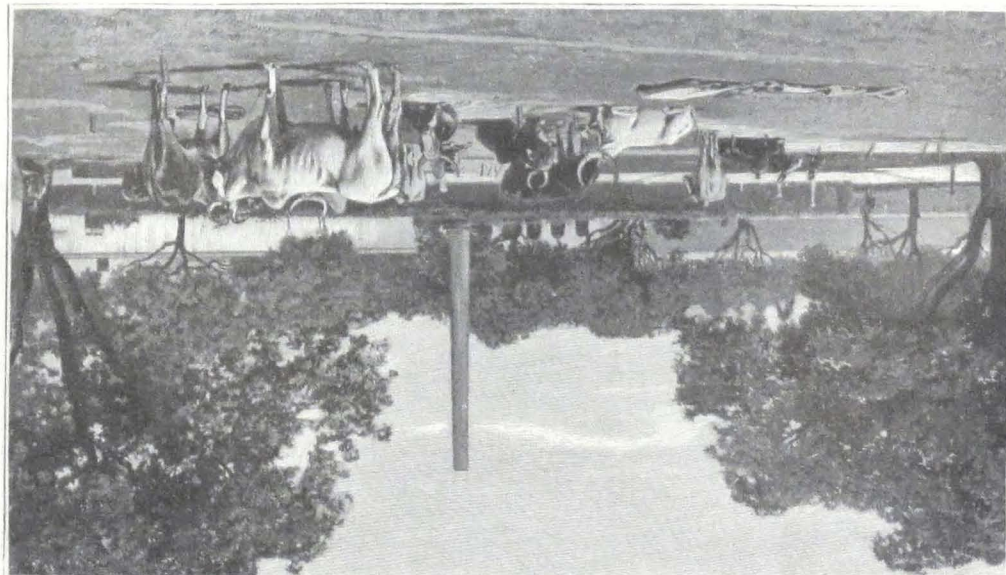
Mais, comme sa base était rouge, et évidemment rouge de sang, on attribua à ce sacrilège la mort prématurée du prince et la victoire consécutive des mahométans.

La vie des rues, dans Delhi comme dans Agra, est loin de présenter la même activité que dans les villes du Radjpoutana. Les boutiques des marchands, des joailliers et des orfèvres sont, pour la plupart, installées dans l'artère principale, la Tchandni-Tchôk, la rue d'Argent; elles n'ont pas de fermeture et laissent apercevoir la posture invraisemblable que prennent les comptables pour y faire leurs opérations. Les commerçants se plaignent tous des affaires : le peuple indien s'appauvrit progressivement, et les commandes se font rares, qui transformaient en bijoux, conservés religieusement par l'épouse, les économies du travailleur. La visite de ces boutiques et des ateliers de poteries reste néanmoins encore un curieux passe-temps pour le flâneur de Delhi; il y a pareillement quelques minutes amusantes à passer sur la place de la Djemma-Masdjid, où débouchent de toutes parts des omnibus à chameaux,

TOMBES DE MARBRE, ÉLEVÉS À LA MÉMOIRE DES FEMMES ET DES ENFANTS D'AHMED, DANS AHMEDABAD.



ASOKA. COLONNE QUI SERT DE CADRAN SOLAIRE.





recouverts d'une grande bâche, qui viennent y relayer.

Ahmedabad, la troisième des villes principales de l'Islam aux Indes, était, au XVII<sup>e</sup> siècle, fabuleusement riche et prospère. C'était le marché le plus important de la région. Elle ne gagne naturellement pas à être visitée postérieurement à Agra et Delhi, et le souvenir de la Djemma empêche d'admirer comme il sied, les innombrables piliers, décorés de dessins, qui soutiennent sa mosquée.

On ne saurait toutefois rester indifférent à l'aspect des tombeaux de marbre, simples et imposants, élevés à la mémoire des femmes et des enfants d'Ahmed. Un mince ruban de nacre les décore. Pas un nom. L'Islam, en face de la mort qui supprime les distinctions, dédaigne la vanité des inscriptions funéraires et se contente de mettre sur le tombeau des femmes, une tablette, sur le tombeau des hommes, un bâton à écrire, pour symboliser la passivité de la femme et l'activité masculine.

D'innombrables ruines attestent là aussi, en même temps que la splendeur passée, le vandalisme des vainqueurs qui se sont succédé : musulmans avides de conquête, Mahrattes assoiffés de vengeance ; à la mosquée de Sidi Seid, une seule fenêtre restée intacte, merveille de marbre et de sculpture, porte dans ses arabesques le souvenir mélancolique d'une gloire déchue.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Ahmedabad fait encore aujourd'hui commerce des spécialités en châles et tapis qui firent autrefois la gloire de tant de villes industrielles aux Indes. La tabletterie vend aussi quelques beaux articles, notamment des coffrets de santal, avec incrustations d'ivoire, d'argent, de corail, etc., tout ce qui peut constituer une mosaïque amusante. Toutefois ces diverses industries n'offrent qu'un pâle reflet des merveilles d'antan; l'invention est pauvre, l'exécution souvent défectueuse, et l'ouvrier cède à la tentation de faire vite et mal pour vendre bon marché...

Il m'est impossible de passer sous silence, malgré le peu d'intérêt qu'elle offre aujourd'hui, la ville d'Admir qui, pendant quatre siècles, du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup>, sut résister à l'invasion arabe et devint finalement le centre de l'Islam. C'est là, qu'en 1615, se déroula une petite scène, grosse de conséquences : Dschéhangir siégeant sur son trône, au milieu de ses vassaux, caressant de la main deux cerfs blancs, ses bêtes favorites, reçut les hommages et les cadeaux de lord Roe, qui venait, au nom de l'Angleterre demander au nabab, bien modestement, la permission de faire un peu de commerce aux Indes. Quel contraste avec l'époque où un agent anglais ne craignit pas d'enlever au temple d'Admir les plus belles de ses colonnes ciselées pour en faire un arc de triomphe sur le passage du vice-roi !

Avant de quitter la région musulmane, je veux dire

un mot des Mahrattes, qui opposèrent aux mahométans une résistance souvent victorieuse, et de Gwalior, leur capitale, située à 200 kilomètres environ au sud d'Agra. Les Anglais savent aussi ce qu'il leur en coûta pour venir à bout de ces guerriers qui, avec les radjpoutes et les sikhs, constituent la phalange des plus braves Hindous. C'est encore la ruse qui en triompha. Pendant la révolte des cipayes, le Maharadjah, qui régnait à Gwalior, crut garantir les restes de son indépendance et se ménager la reconnaissance de la Grande-Bretagne en réprimant la rébellion dans ses Etats. Les Anglais l'en remercièrent en occupant cinq forteresses imprenables, où ils se maintinrent par mégarde, jusqu'en 1885, et qu'ils ne restituèrent que contre la rançon de plusieurs millions de roupies. Or, pendant l'occupation anglaise, les forteresses avaient, par aventure, perdu toute valeur stratégique; une artillerie à longue portée s'était installée à Morar, dans le voisinage de Gwalior; des armes d'ancien modèle étaient seules concédées au Maharadjah, et l'invulnérabilité des forteresses devenait aussi problématique que l'indépendance du prince.

Lors de mon passage à Gwalior, se tint un Durbar qui me promettait une ample moisson de photographies. Un accident de voiture ne me permit pas d'arriver avant la sortie des personnages qui y avaient pris part. Mais j'assistai là à un défilé de véhicules les plus hétéroclites



## AUX INDES ET AU NÉPAL

qu'on puisse imaginer : chariots, chaises à porteurs, hamacs, palanquins, qui paraissaient lutter d'incommodité entre eux.

Le maharadjah, Madodschi Rao Scindia, me fit visiter son palais et s'étonna de mon peu d'enthousiasme pour les gobelins, les lustres de cristal, les pendules et les boîtes à musique qui, dans les appartements, faisaient triompher l'Occident. Je prisai davantage une ascension à la citadelle démantelée et aux temples écroulés qui couronnent un plateau voisin. Splendeur des ruines ! Le vandalisme des mahométans n'est pas parvenu à enlever la noblesse des lignes et la grâce des ornements aux antiques constructions des Djaïnn, cette secte qui s'honore d'avoir eu dans son sein le précepteur de Çakya Mouni, le futur Bouddha ; secte vénérable, qui tient à honneur de conserver, dans une intégrité farouche, les enseignements du Maître ; qui respecte toute vie, jusqu'à porter sur la bouche un linge fin, pour ménager l'existence d'un moucheron que la respiration pourrait absorber ; qui ne s'assied jamais sans avoir balayé d'une plume de paon la place où l'on pourrait écraser un insecte !



## CHAPITRE XI

### DE KAHNPOUR A ALLAHABAD

AU FOYER DE LA RÉVOLTE DES INDES. || UN BAIN INVOLONTAIRE DANS LE GANGE. || KANHPOUR, VILLE AGRÉABLE DE GARNISON. || L'ARCHITECTURE DE CLAUDE MARTIN. || LAKNÔ. || ALLAHABAD. || LA FUTURE CAPITALE DES INDES ANGLAISES.

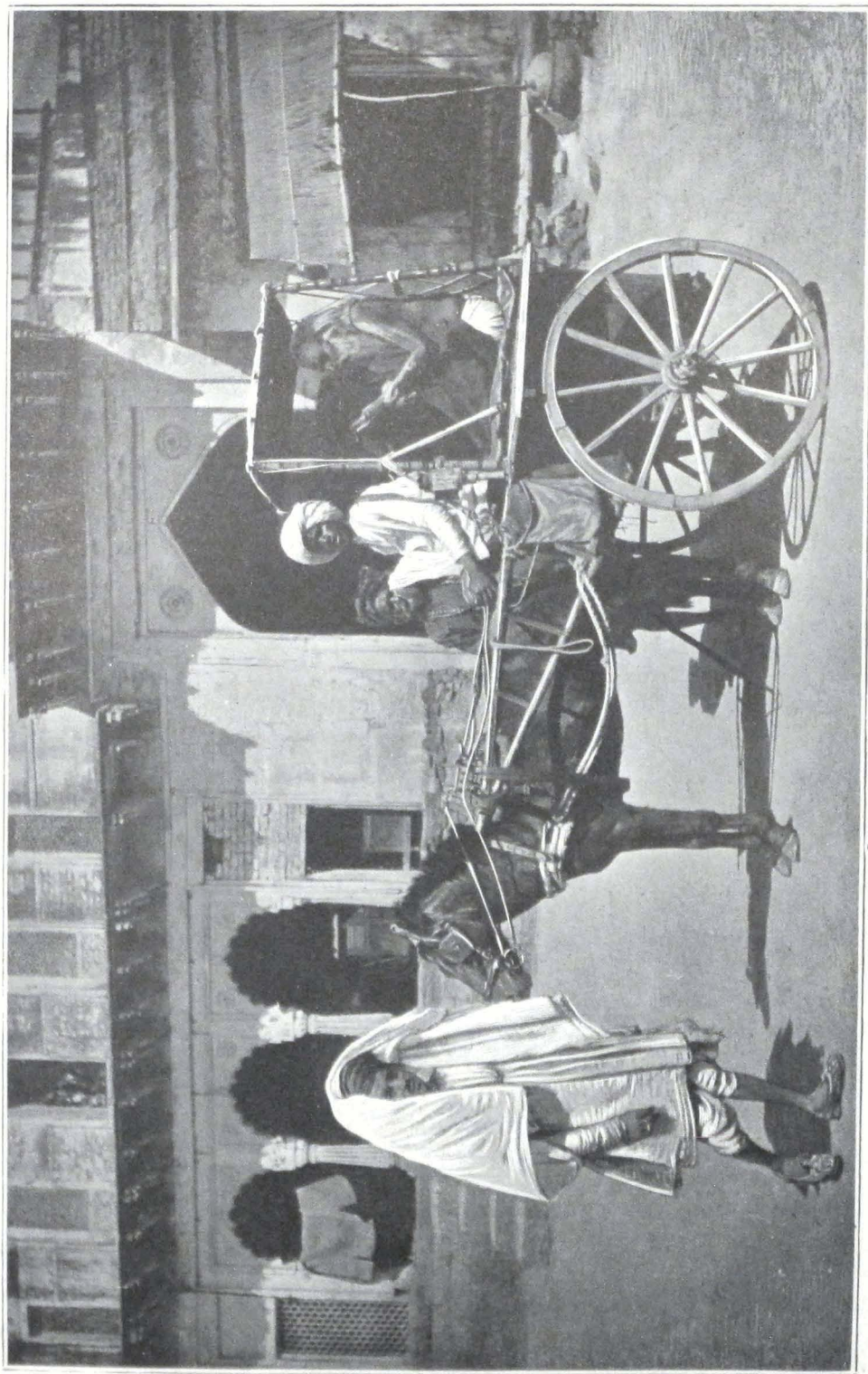


**J**E pris à Kanhpour, dans le Gange, un mémorable bain, capable si tant est que les eaux du fleuve sacré aient efficacité sur un profane, de me laver de toutes mes iniquités. Sur la rive s'allonge, encadrée d'arbres magnifiques, une allée fameuse dans l'histoire, la Sutti Tchaura Ghat, jadis théâtre d'une tuerie sauvage, aujourd'hui quai pacifique où s'amarrent les bateaux. Dans l'intention de la photographier, je m'étais installé sur un petit promontoire qui, en me permettant d'avancer dans le fleuve, me présentait la berge sous un angle favorable. L'heure du bain était passée. Quelques rares pénitents barbottaient encore dans l'eau ou s'attardaient sur la rive, qui fourmille de brahmanes au moment des ablutions. Les gigantes-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

ques ombrelles, qu'ils plantent dans le sol pour s'abriter durant les entr'actes de leurs opérations purificatoires avaient disparu, et j'étais à peu près seul en face de la Sutti.

Et de cette merveilleuse voûte de verdure montaient des souvenirs de massacre : le 27 juin 1857, après avoir pendant vingt-trois jours héroïquement résisté aux cipayes de Nana Sahib, derrière les murailles d'un hôpital en ruines, la garnison anglaise de Kanhpour, emmenant femmes et enfants, était réunie sur la Sutti, prête à s'embarquer pour Allahabad. La clémence du vainqueur leur avait permis la retraite et assuré la vie sauve. Mais Nana Sahib avait dissimulé dans les buissons voisins des tireurs indiens et quelques pièces de canon qui firent, dans cette masse désarmée, un épouvantable carnage. Un puits se voit encore, surmonté d'un ange de marbre portant les insignes du martyr, dans lequel furent jetés, vivants ou morts, les femmes et les enfants des victimes. Par miracle, il s'en échappa quatre, qui allèrent porter à Allahabad la nouvelle du massacre et inspirer aux Anglais le désir, ultérieurement satisfait, de sanglantes représailles. Et dire que ce massacre de Kanhpour n'est qu'un épisode cent fois renouvelé de la guerre des cipayes ! On dit, et l'on imprime, que brahmanes et mahométans se sont révoltés parce qu'ils répugnaient à déchirer de la dent des cartouches qu'avait graissées la graisse de bœuf ou de porc.



SPÉCIMEN DE CARRIOLE EN USAGE A GWALIOR ; LE COCHER S'INSTALLE SUR UN BRANCARD POUR FAIRE CONTRE POIDS AUX VOYAGEURS (p. 115).



Quel enfantillage ! Comment ne pas voir dans ce soulèvement, où fraternisèrent des populations réciproquement hostiles, une explosion formidable du patriotisme indien ? Le viol du territoire, l'exil des chefs, l'annexion brutale, la main-mise pleine et entière du vainqueur, n'expliquent-ils pas plus raisonnablement cette lutte épique et sans merci ?

Comme c'est dangereux de philosopher sur un promontoire ! Abîmé dans ma réflexion, je m'aperçus trop tard qu'attirée par la curiosité, une véritable foule d'Hindous avait envahi mon poste d'observation. Les premiers rangs étaient déjà sur moi, et derrière il en arrivait d'autres incessamment. Mes cris et mes menaces n'arrêtèrent pas d'un centimètre une poussée lente, dont n'étaient d'ailleurs pas responsables les hommes du premier rang. De trois côtés, à 2 mètres au-dessous, le Gange roulait ses eaux jaunâtres, et pour éviter la chute, je n'avais d'autre ressource que de me frayer un passage dans une masse humaine qui m'enserrait lentement. Furieux et impuissant, je ramassai en hâte mon attirail de photographe et sautai dans le fleuve que je savais peu profond en cet endroit. La destinée voulut qu'un vieil Hindou se livrât à ses ablutions, précisément dans ma trajectoire, et enlevât à ma chute le peu d'élégance qu'elle comportait. Sans lâcher mon équipement, une jambe endolorie, et riant malgré moi de ma mésaventure, je m'ébrouai en arrivant sur la berge,

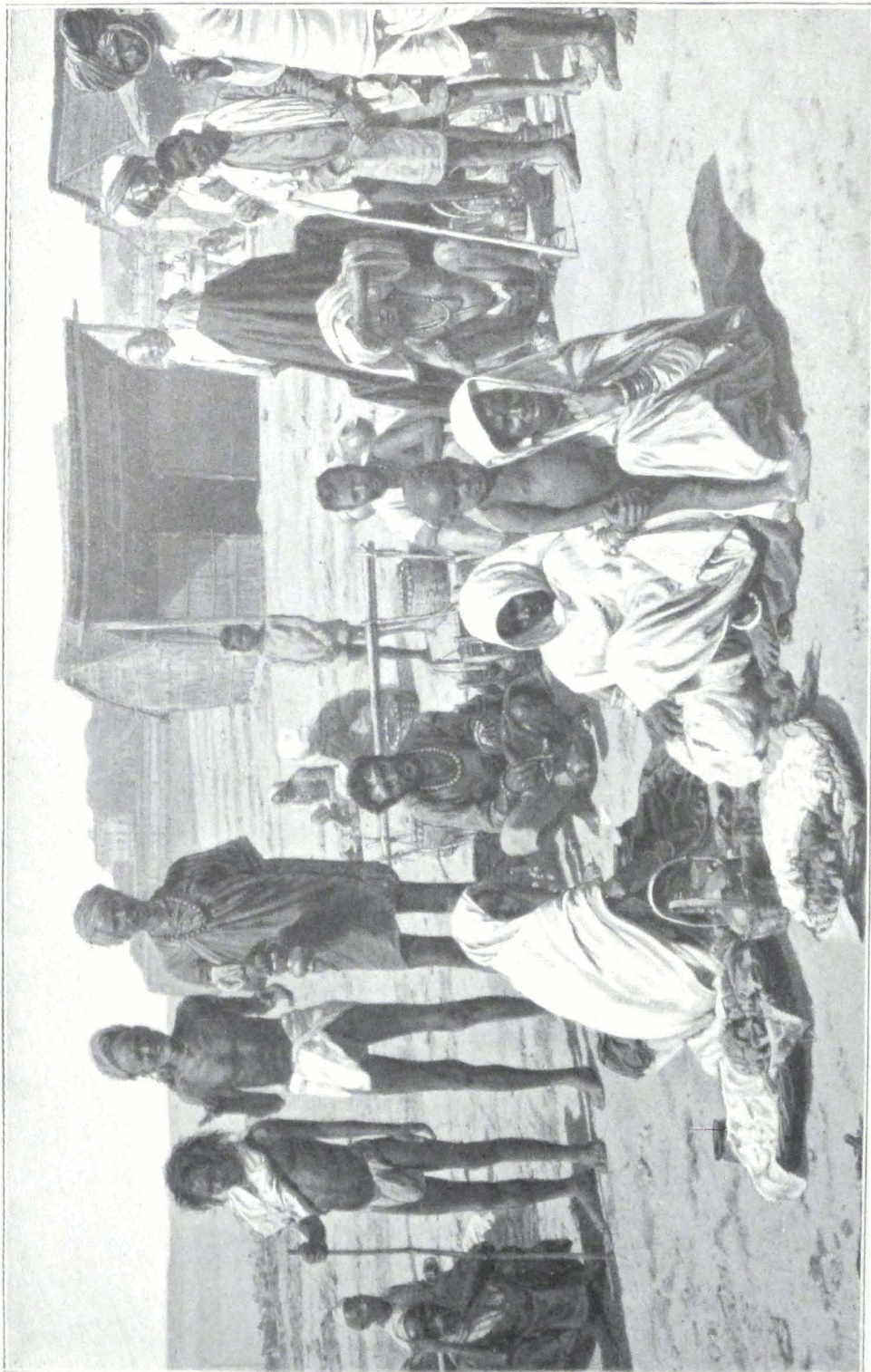
## AUX INDES ET AU NÉPAL

d'où ma voiture m'emmena chez un médecin militaire anglais. Il constata que je m'étais fait une entorse, dont auraient raison quelques jours de repos.

Kanhpour est une agréable ville de garnison; les sports, les bals, les pique-niques, y tiennent une place d'honneur. Son parc, planté à la mémoire des victimes de 1857, interdit d'ailleurs aux indigènes, est merveilleux. Mais Laknô est plus intéressant, Laknô, capitale du royaume d'Audh, dont le gouverneur, lord Lawrence, évita aux dix-sept cents Anglais et à leurs cinq cents domestiques indiens le sort des habitants de Kanhpour, en entassant dans la place des provisions qui permirent de soutenir un siège de cinq mois. De nombreux monuments, des inscriptions commémoratives, en évoquent, à chaque pas, le souvenir et les horreurs; les ruines de la résidence, toutes mitraillées encore des balles de l'insurrection, sont conservées avec intention, — symbole d'une rancune, hélas! non moins compréhensible que la haine des Indiens; car l'annexion brutale du royaume d'Audh, fut une criante application de la loi du plus fort.

De cette terre sanglante ja surgit la floraison des modernes palais. Un éblouissement d'abord, puis une désillusion : les matières précieuses, le grès rouge, le marbre et les pierreries, qui font la gloire de Delhi et d'Agra, sont ici remplacés par le stuc et la chaux. A la simplicité de la ligne, succède la prétention des





TYPES HINDOUS DU NORD-OUEST. AU PREMIER PLAN, FEMMES DE LA CAMPAGNE ;  
DERRIÈRE, MENDIANTS ET PÉNITENTS ; AU FOND, LA CITADELLE D'ALLAHABAD.





ornements. Tout un quartier, dont l'éclosion remonte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, donne le ton à la ville : c'est le Kaiser-Bagh, entassement de châteaux et de villas, de mosquées et de minarets, de jardins et de fontaines, de portiques et de colonnades, qui donnent l'impression d'une exposition de décors de théâtre. Dans un style bizarre et composite y fraternisent les motifs moresques et indiens, italiens et chinois. L'architecte de cette gigantesque plaisanterie est un Français, Claude Martin, venu comme soldat à Pondichéry, et qui abandonna ses galons de caporal pour devenir, après une série d'aventures, chef de l'armée et conseiller du roi d'Audh. Il a laissé son nom à un étrange bâtiment, la Martinière, établissement d'instruction qui peut abriter des élèves par milliers, et un échantillon de son goût, dans sa résidence de Constantia.

Les lauriers de Claude Martin empêchèrent de dormir un prince de Laknô : Asuf-ud-Daulah proposa un prix à l'architecte qui, par une insigne construction, ferait passer son nom à la postérité. Et Laknô vit s'élever, il y a cent vingt ans environ, la mosquée d'Imambara, à laquelle on accède par le splendide portique de Roumi Dourwaga, en traversant une cour immense, parfois étroite pour la foule des croyants. L'ensemble en est grandiose, les détails délicats. Aux jours de fête seulement, des myriades de petites lampes multicolores, qui grimpent au long des minarets, contour-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

nent les arcades et escaladent les portiques, éclairent une procession où sont portées les reproductions en miniature de toutes les mosquées indiennes, illuminées elles-mêmes par de petites bougies...

Avec Kanhpour et Laknô, Allahabad, résidence du Gouvernement des provinces du nord-ouest, fut, en 1857, un des théâtres de la rébellion. Les Européens se réfugièrent, en hâte et sans provisions, dans une citadelle très ancienne, que le roi Akbar avait renforcée de bastions en grès. Par bonheur pour les assiégés, le général Neil, arrivé à marches forcées, malgré une épidémie de choléra qui lui enleva 40 pour 100 de son effectif, réussit à chasser les assaillants. C'est d'Allahabad qu'il marcha sur Kanhpour, où malheureusement il arriva trop tard.

La situation d'Allahabad, au confluent du Gange et de la Djamna, en fait une ville sacrée. A l'époque des pluies, la réunion des deux fleuves forme un lac, qu'alimente encore, dit la légende, une source invisible et d'origine céleste, la Saraswati. Des inondations périodiques font des environs d'Allahabad un jardin fertile et verdoyant, et la reconnaissance des fidèles y voit le témoignage d'un secours divin. Aussi à la fête de Magh Mela, en janvier, les rives se peuplent-elles de pèlerins, de prêtres, de mendiants, de pénitents qui viennent demander au fleuve la rémission de leurs péchés. Comme des champignons après l'orage, surgissent de

terre des parasols sous lesquels s'abritent les baigneurs. Des brahmanes accroupis coupent les cheveux des croyants et les jettent dans l'eau, — chaque cheveu représentant un péché; d'autres, après le bain, dessinent des tilaks sur le front des pèlerins; ils enseignent aux néophytes la variété des ablutions, gargarismes et submersions; ils prononcent les passages des Védas défendus aux membres des castes inférieures. Il se fait là aussi un commerce actif de fétiches et de statuettes peints de diverses couleurs les uns en argile, les plus petits en bronze. On sait qu'actuellement des fabriques anglaises en introduisent par milliers remplaçant par leurs sculptures de pacotille les petites merveilles des artistes indigènes qui faisaient la joie des amateurs.

Malgré ses pèlerinages périodiques et son caractère sacré, Allahabad n'est plus une ville indienne. L'Europe y a mis sa griffe, imposé son cachet. Souvent s'est agitée la question d'y transférer de Calcutta le siège du Gouvernement. La ville est saine, son climat excellent, sa position centrale. Le pont immense du chemin de fer, en plantant dans les eaux du Gange ses énormes piliers, a tué l'âme hindoue. C'est une ville anglaise qui attend le vice-roi.





## CHAPITRE XII

### A CALCUTTA

GLOIRES ANGLAISES. || QUARTIER EUROPÉEN ET QUARTIER HINDOU. || LE  
TEMPLE DES DJAÏN. || LE PORT. || UN PEU DE CHIFFRES. || LA DÉCADENCE  
DES INDES. || LONGANIMITÉ DE LA POPULATION.



QUAND on accède aux Indes par l'embouchure du Gange, l'impression produite frise la désillusion. Le bateau s'avance avec précaution entre les rives horriblement plates et monotones de l'estuaire, et le voyageur n'a pour se distraire que les histoires peu rassurantes qui courent sur la navigation du Heugli. Des sables mouvants et dangereux encombrant ce bras, le moins mauvais du fleuve. Quand un bâtiment touche, c'est fait de lui. Quelques heures suffisent à l'enliser. L'entrée de Calcutta apparaît comme une délivrance, avec le va-et-vient de ses mille vaisseaux et le mouvement de ses ports réservés, l'un aux vapeurs, l'autre aux voiliers. La resplendissante statue de marbre, élevée à la mémoire de l'amiral Peel, est le premier

## AUX INDES ET AU NÉPAL

aperçu d'une série de monuments que l'Angleterre a consacrés à la gloire de ses fils triomphants. Un nombre respectable de généraux énergiques et de gouverneurs fameux contemplent, du haut de leur socle, les timides Hindous et leur rappellent la vanité des tentatives faites pour conserver ou reconquérir l'indépendance du pays. Une promenade, à travers le quartier des Européens, notamment dans le Tchaouringhi, l'élégante artère des somptueuses villas, ou le long de l'Hippodrome, fait faire la connaissance des lords sans scrupules à qui l'Angleterre doit sa riche colonie : Lawrence, le défenseur de Laknô, Outram, son sauveur, Ochterlony, le vainqueur des sikhs et des mahrattes, Bentick, Canning, Harding, Mayo, Northbrook. On ne se douterait guère, en face de ces noms exclusivement anglais, qu'une autre nation, dont le courage égalait la générosité, faillit au XVIII<sup>e</sup> siècle, devenir la maîtresse des Indes. Mais les généraux français ne trouvèrent pas, auprès de Louis XV, l'appui que les Anglais reçurent sans compter de leur Gouvernement. Peut-être n'avaient-ils pas en eux l'âme d'un Clive ou ou d'un Warren Hastings, dont les dignes descendants montrèrent, dans une guerre récente, comment on mène une campagne de conquête et d'extermination.

Une incursion dans l'élégant quartier des villas et dans les rues principales où les Européens ont leurs maisons de commerce, par exemple dans la « Old

## LE QUARTIER HINDOU

Courthouse Street », nous offrira d'imposants tableaux d'architecture de grand style ; mais le palais du vice-roi, l'hôtel de la poste, d'autres bâtiments de l'administration anglaise, nous transporteraient positivement en Europe, si la population qui circule dans les rues ne se composait en grande partie d'indigènes. Par bonheur, en pénétrant dans les quartiers exclusivement habités par les Hindous, on est agréablement surpris du peu de souci qu'ont eu les Anglais de les rendre dignes de la splendeur d'une résidence gouvernementale. Je dirai plus : avec une indifférence vraiment incompréhensible, ils ont laissé se mêler, à la belle ordonnance des édifices somptueux, les huttes les plus misérables. C'est, il est vrai, d'une saveur qui n'est pas sans charmes, mais en contradiction flagrante avec tous les principes qu'on a l'habitude de voir respectés dans la construction des grandes villes.

L'odeur qui, surtout le soir, se dégage de la porte ouverte de ces galetas hindous dépourvus de cheminées, ce mélange hétéroclite de la fumée des lampes à huile de coco, des relents d'oignons, d'ail, d'huile de moutarde, de tabac, étouffent rapidement chez l'Européen l'envie d'entrer dans l'intimité des indigènes.

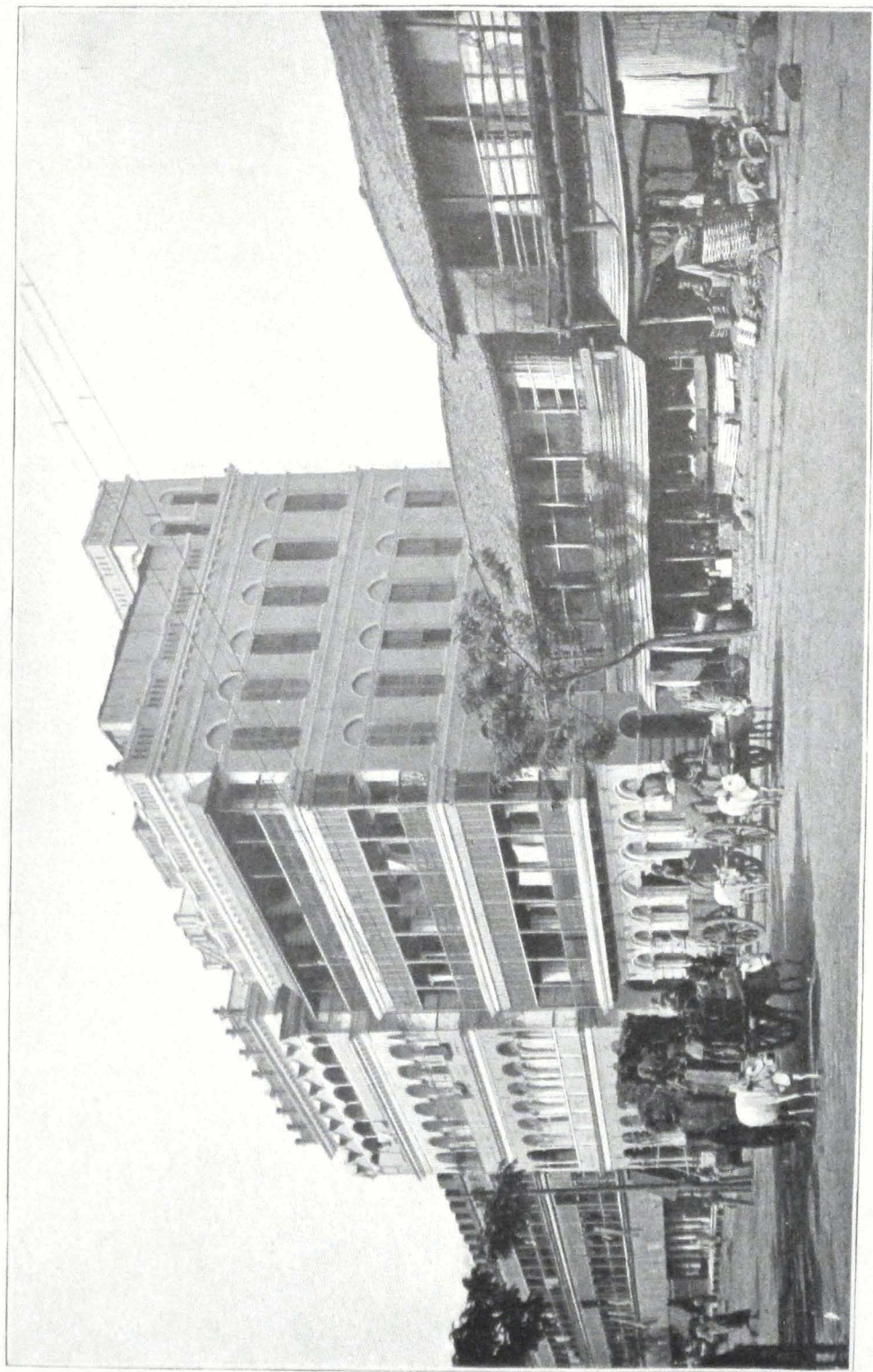
Comme la valeur du terrain augmente tous les jours, la classe pauvre est de plus en plus repoussée dans les faubourgs ; là, les brillants magasins font place à de petites boutiques, à fenêtre unique, enfoncées



## AUX INDES ET AU NÉPAL

dans une encoignure où le marchand, doublé souvent de sa femme, est accroupi et vend des feuilles de bétel, des bouteilles de soda ou un bric-à-brac sans valeur. Ces boutiques indiennes sont amusantes : plus elles sont petites, plus les vendeurs sont petits ; dans de minuscules échoppes, des gamins à peine sevrés sont chargés de vendre des feuilles de bétel ou tout autre article sans grande valeur, mais d'un prix déterminé. Si une flânerie dans les rues indigènes est « shoking » aux yeux des Anglais, elle révèle une série de tableaux curieux, sinon toujours appétissants : ici un marchand d'oiseaux mahométan promène des cages, et les bouddhistes compatissants achètent ses petits pensionnaires pour leur donner la liberté, ce qui est considéré comme une œuvre pie ; près de la boutique d'un confiseur, un estropié, tout nu, guidé par un enfant, rampe dans la poussière pour y recueillir quelque menue monnaie jetée par un passant charitable ; ailleurs, un coolie fatigué dort, couché contre un mur ; un peu plus loin, j'en vois un autre qui se nettoie énergiquement les dents ; quelques pas encore, et j'aperçois un Hindou qui masse un camarade ; en jetant un regard dans les mesures mal défendues par les rideaux, l'œil tombe sur des femmes qui se coiffent réciproquement...

Tout d'un coup, apparaît, au milieu de la misère des habitations sordides, un élégant palais : c'est un



CALCUTTA : LES ANGLAIS ONT LAISSÉ SUBSISTER DE MISÉRABLES CABANES A CÔTÉ DES PLUS CONFORTABLES CONSTRUCTIONS.



## LE TEMPLE DES DJAINN

temple de la secte des Djaïnn qui, nous l'avons vu, visent à reproduire, par la pureté de leur architecture, celle de leur doctrine. Entre les rosiers et les palmiers du jardin brillent les murailles claires. Silencieuse et recueillie en temps ordinaire, la demeure divine, aux jours de fête, ouvrira ses portes aux fidèles vêtus de leurs plus beaux habits; cent bannières l'égayeront de leurs vives couleurs; l'étang s'illuminera des feux de Bengale, et les braves Hindous se croiront, pour un temps, revenus à l'époque heureuse où leur indépendance n'avait à compter qu'avec leurs rois.

Cependant Calcutta est moins une ville indienne que le siège de la puissance anglaise. Depuis 1770, l'Angleterre a travaillé sans relâche à s'y donner une apparence qui remplisse les indigènes de peur et de respect. Nulle part, aux Indes, je n'ai senti sa grandeur matérielle mieux qu'en montant sur la tour de l'hôtel des Télégraphes d'où s'étalent, en panorama splendide, la « Old Courthouse Street », le « Dalhousie-Square », et son bassin, autour duquel sont groupés quelques-uns des plus importants monuments de Calcutta : ministère des Travaux publics, Cour de cassation, hôtel de la Poste, banque du Bengale. D'un autre côté, verdoie l'immense parc qui entoure le palais du vice-roi; plus loin, se dessine la masse du Great Eastern Hotel.

Quelque intérêt que présentent le parc de l'Éden,

## AUX INDES ET AU NÉPAL

le fameux jardin botanique et le musée de Calcutta, ils sont éclipsés par le port, dont l'importance considérable émerveille quiconque n'est pas blasé sur pareil sujet par la connaissance approfondie des grandes villes maritimes de l'Europe. Sa principale importation, dont les six dixièmes viennent d'Angleterre, consiste en fers, machines, tissus de coton ; l'exportation est représentée par le coton brut, le thé, l'opium, l'indigo, le blé, le riz, les peaux et surtout le jute. Tous ces produits subissent à la Bourse de Calcutta des variations de valeur qui peuvent devenir considérables. Ainsi la concurrence de l'indigo artificiel a déterminé une baisse de 20 pour 100 sur l'indigo naturel. Le renchérissement de la houille européenne a fait monter l'exportation des mines, qui jadis n'étaient pas exploitées aux Indes, de 1 250 000 tonnes en 1898, à 1 737 000 tonnes, en 1900. Elle aurait été encore plus considérable si les chemins de fer avaient été en mesure de transporter la production qui fut de 5 000 000 de tonnes cette année-là. Par contre, les famines récentes ont influencé défavorablement la consommation des matières ouvrées, et des montagnes de marchandises s'amoncelèrent dans les docks, tandis que l'exportation du riz et du blé tombait à zéro.

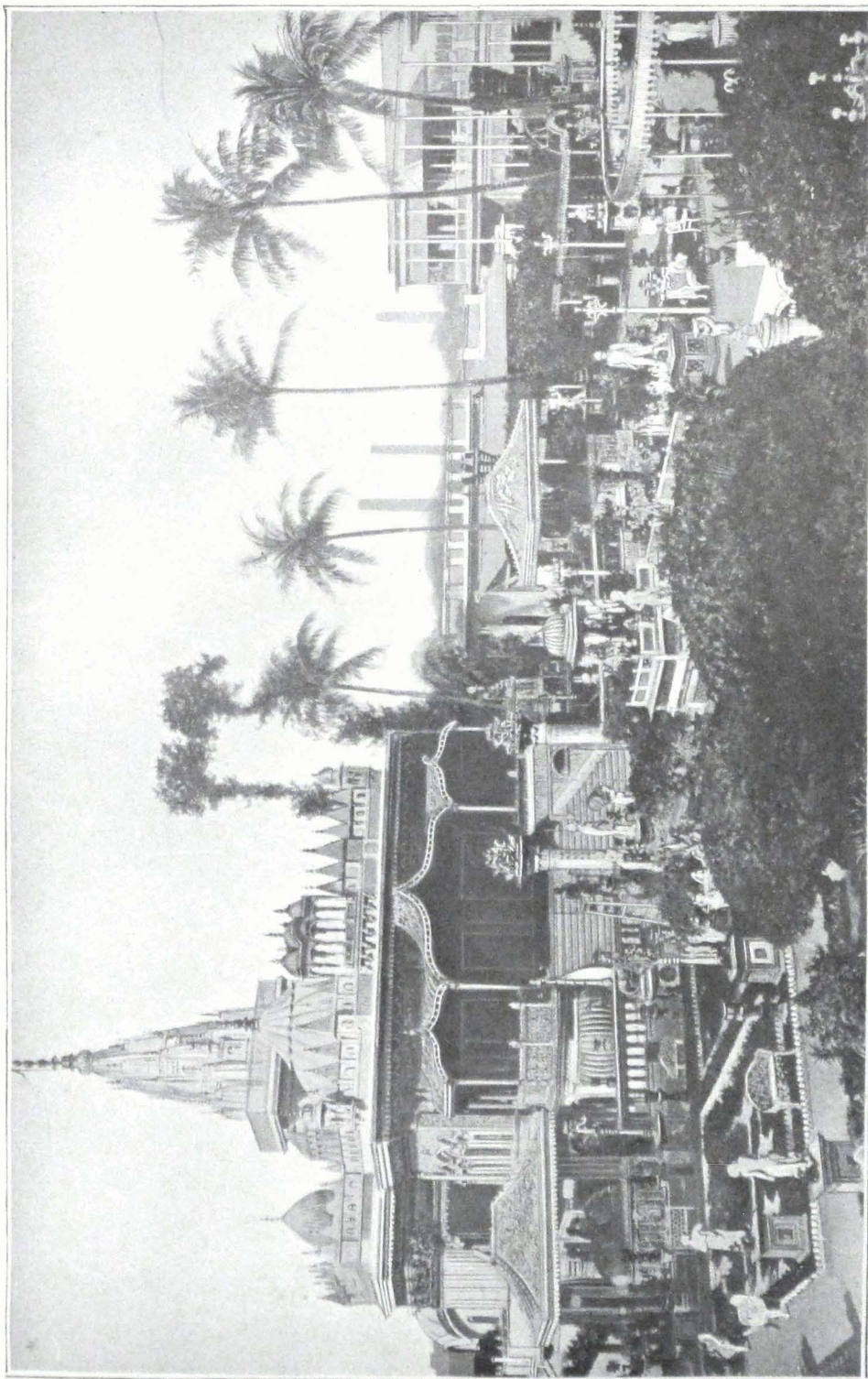
Les congrès nationaux des Indes, qui se réunissent tous les ans à Calcutta, paraissent au gouvernement anglo-indien une concession d'autant plus

## AUX INDES ET AU NEPAL

le fameux jardin botanique et le musée de Calcutta, ils sont éclipsés par le port, dont l'importance considérable émerveille quiconque n'est pas blasé sur pareil sujet par la connaissance approfondie des grandes villes maritimes de l'Europe. Sa principale importation, dont les six dixièmes viennent d'Angleterre, consiste en fers, machines, tissus de coton; l'exportation est représentée par le coton brut, le thé, l'opium, l'indigo, le blé, le riz, les peaux et surtout le jute. Tous ces produits subissent à la Bourse de Calcutta des variations de valeur qui peuvent devenir considérables. Ainsi la concurrence de l'indigo artificiel a déterminé une baisse de 20 pour 100 sur l'indigo naturel. Le renchérissement de la houille européenne a fait monter l'exportation des mines, qui jadis n'étaient pas exploitées aux Indes, de 1 250 000 tonnes en 1898, à 1 737 000 tonnes, en 1900. Elle aurait été encore plus considérable si les chemins de fer avaient été en mesure de transporter la production qui fut de 5 000 000 de tonnes cette année-là. Par contre, les famines récentes ont influencé défavorablement la consommation des matières ouvrées, et des montagnes de marchandises s'amoncelèrent dans les docks, tandis que l'exportation du riz et du blé tombait à zéro.

Les congrès nationaux des Indes, qui se réunissent tous les ans à Calcutta, paraissent au gouvernement anglo-indien une concession d'autant plus





CALCUTTA : TEMPLE DE LA SECTE DES DJAINN. SILENCIEUSE EN TEMPS ORDINAIRE, LA DEMEURE DIVINE, AUX JOURS DE FÊTE, OUVRE SES PORTES  
A DES MILLIERS DE BRUYANTS FIDÈLES.

## LA DÉCADENCE DES INDES

pénible qu'il lui est bien difficile de les supprimer. Avec franchise et impartialité, sans colère ni haine, le congrès présente au Gouvernement le registre de ses fautes et ne craint pas de se prononcer hardiment contre des entreprises qui lui paraissent illégales. Ainsi le congrès soumit à une critique sévère la conduite de l'Angleterre à l'égard de la Birmanie, et obtint l'élargissement des frères Natu, retenus en prison comme suspects, pendant deux ans et demi, sans jugement. Il ne cesse de s'étendre sur les causes de l'appauvrissement des Indes, qu'il voit très exactement, et condamne infatigablement le transfert de la fortune nationale en Anglererre, sans compensation ; les impôts lourds et injustement perçus ; l'armée anglo-indienne payée sur la nation. La réponse de l'Angleterre à l'un des derniers congrès est bien typique : « La pauvreté des Indes, dit-elle en substance, les pertes qu'elles subissent en payant des traitements, des sinécures et des pensions aux Anglais, c'est là depuis longtemps le thème favori des revendications des congrès ; il n'est donc pas nécessaire de le discuter à nouveau. »

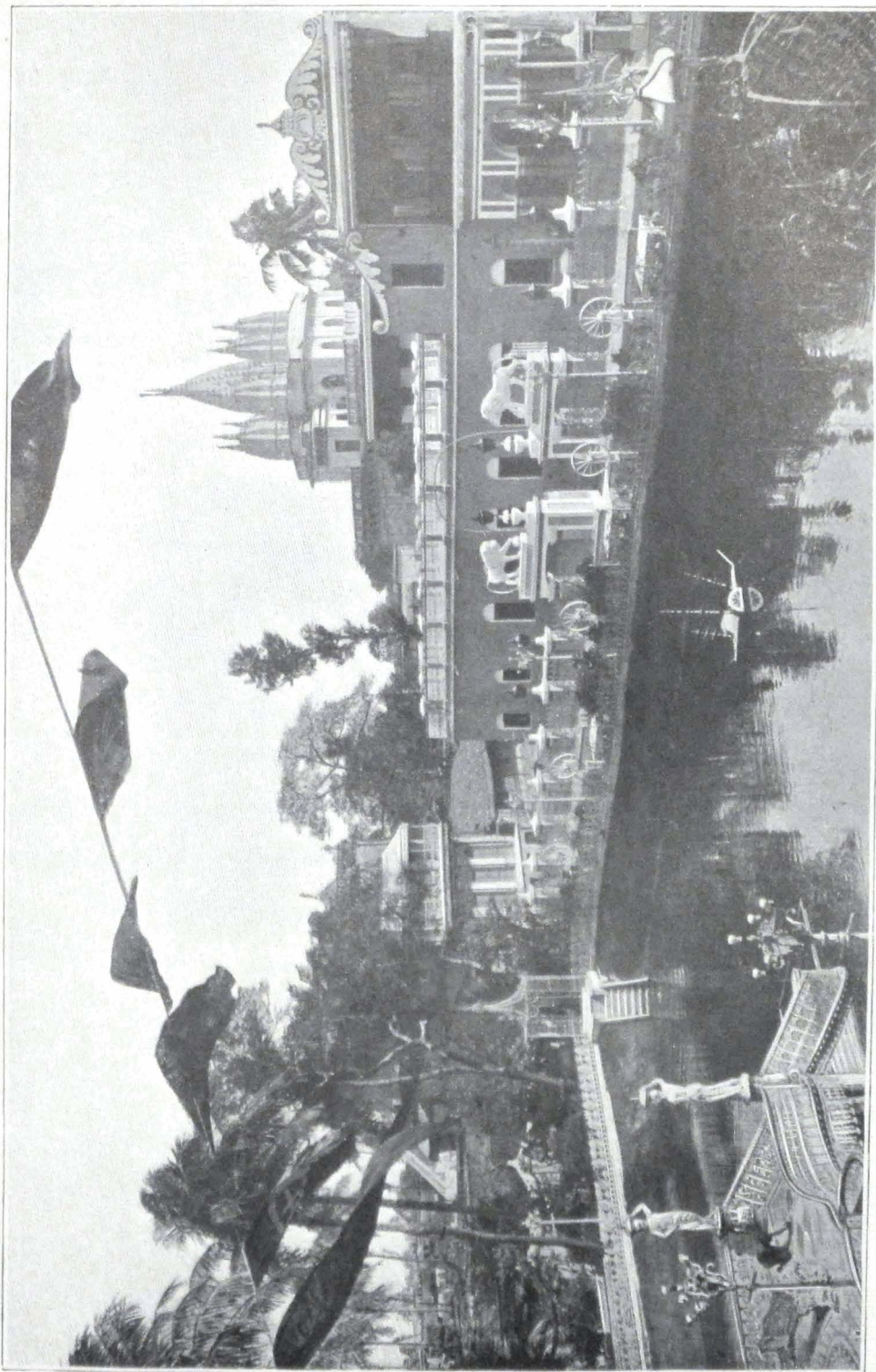
Tout le monde sait qu'il existe encore d'autres causes pour expliquer dans les Indes cet appauvrissement continu. La principale est l'obligation où se trouvent les petits propriétaires, qui constituent les deux cinquièmes de la population, de payer en numé-



## AUX INDES ET AU NÉPAL

raire au gouvernement anglais les impôts qu'ils payaient jadis en produits du sol. L'absence de banques agraires fait tomber les malheureux contribuables sous la coupe d'usuriers sans pudeur. Aucune considération n'arrête une perception impitoyable. Résultat : de 1890 à 1900, dans la seule résidence de Madras, 84 013 familles se sont vues réduites à la mendicité par la vente forcée de leurs biens, et 1 million d'hectares de terre tomba en jachère. De fréquentes épidémies enlèvent d'ailleurs, au laboureur indien ce que le fisc lui a laissé. Le gouvernement anglais se trouvera bientôt dans la nécessité de soulager la population taillable s'il veut éviter la faillite. Le remède qui s'impose est simple, du moins en théorie. Il s'agit de diminuer les frais fantastiques de l'administration et d'enlever aux Indes l'entretien de l'armée d'occupation, dont le budget devrait être rattaché à celui de la métropole.

Quand le vice-roi, assis dans la salle des fêtes de son palais, sur le trône d'or qui servait jadis au sultan Tippu, préside un durbar; quand il donne un bal; quand il fait un voyage d'inspection, on n'aperçoit guère, malheureusement peut-être, les ombres que la misère de la population projette sur la splendeur de son maître. J'étais précisément à Calcutta quand fit son entrée, dans le « Government-House », lord Curzon, qui fut peut-être le plus expérimenté et le plus



CALCUTTA : JARDINS ET BASSIN DU TEMPLE DE LA SECTE DES JAÏNN.



## LONGANIMITÉ DE LA POPULATION

intelligent des hommes qui se sont succédé dans les fonctions de vice-roi. Les fenêtres et les toits de toutes les maisons étaient tendus de fourrures et de tapis splendides; la chaussée était couverte d'une foule compacte, au travers de laquelle les beaux lanciers indiens frayaient un passage à la voiture du lord qui s'avavançait au pas. A côté de son Excellence était assise sa belle épouse américaine qui se montrait d'une parfaite amabilité. Depuis la gare de Howrah jusqu'au palais vice-royal, ce fut une promenade triomphale au milieu d'une population respectueuse, venue de tous les points de l'Hindoustan apporter son tribut d'hommages au puissant seigneur dont elle attendait soulagement et protection. Pas une note discordante, pas un soupir de protestation ! Et cette masse humaine, meurtrie par la souffrance, oublieuse des injures et pardonnant à ses maîtres orgueilleux, impressionnait, plus que je ne puis dire, mon âme de chrétien.





## CHAPITRE XIII

### LES FEMMES ET LE MARIAGE HINDOUS

POLYGAMIE ET « SENANA ». || MARIAGES D'ENFANTS. || LA CONDITION DES VEUVES. || LES SACRIFICES VOLONTAIRES. || LES FORMALITÉS D'UN MARIAGE.



LES Européens qui passent aux Indes pour leurs affaires ou y viennent en touristes pour les visiter, ne connaissent rien des femmes hindoues. Je dirai même que, sauf exception, le négociant, installé dans le pays, a rarement le désir ou la curiosité de pénétrer dans le domaine féminin de la population. D'autres préoccupations, l'organisation de la vie, une certaine paresse d'esprit, l'en détournent généralement. Lors de mon premier voyage aux Indes, j'avais très superficiellement étudié les femmes de condition modeste; quant aux femmes de caste supérieure, elles m'avaient totalement échappé. Il faut de la patience et du temps pour connaître cette face de la civilisation.

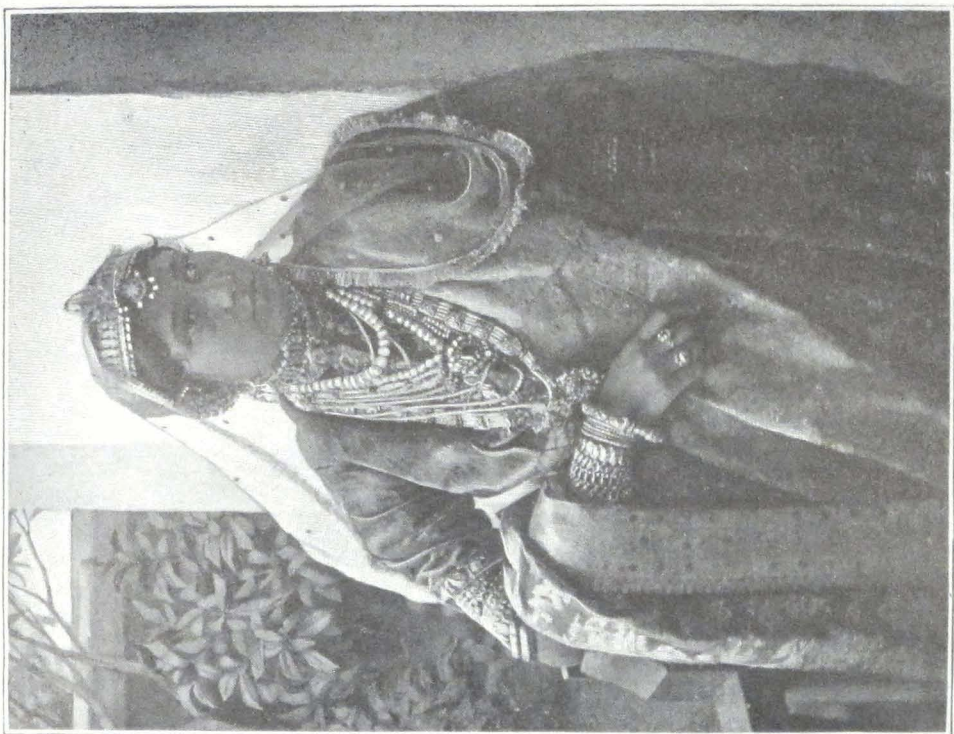
Bon nombre de missionnaires anglais des deux sexes, animés des meilleures intentions, n'ont pas

## AUX INDES ET AU NÉPAL

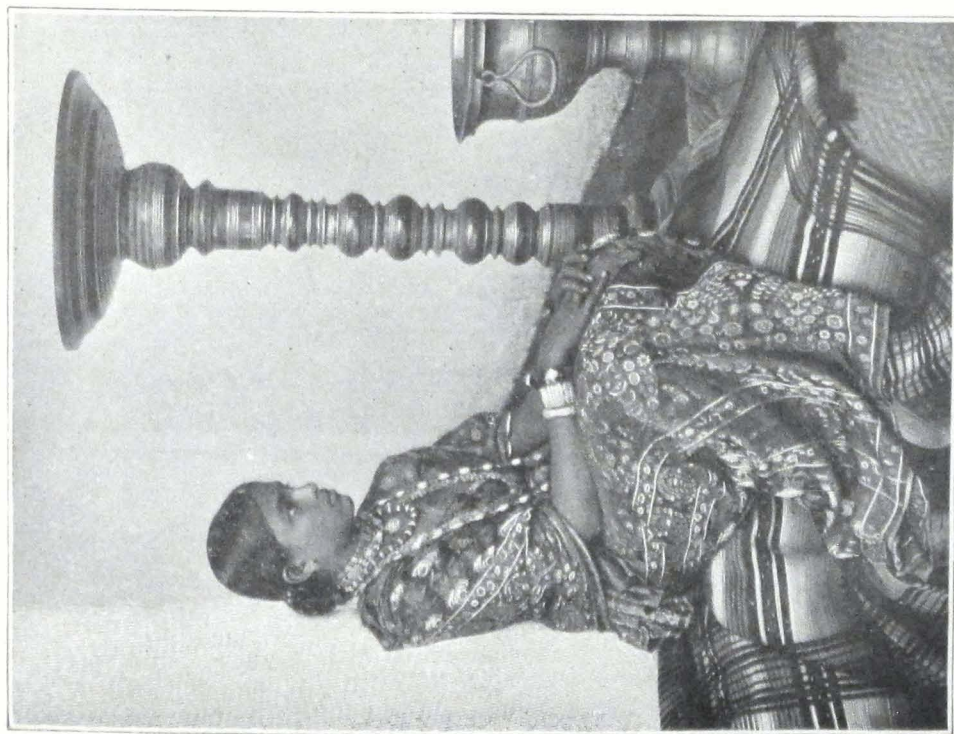
d'autre objet que de transformer les Hindous en chrétiens, doublés d'Européens. Ils n'ont ni la psychologie suffisante, ni la bonne volonté nécessaire pour peindre avec vérité des mœurs qu'ils veulent détruire. C'est aux ethnologues de cette catégorie qu'il faut attribuer la diffusion des idées fausses, ou du moins très exagérées, qui circulent sur le sort pitoyable de la femme indienne, sur la brutalité des mariages d'enfants, sur les holocaustes de veuves, etc.

Toutefois les Anglais ont l'incontestable mérite d'avoir développé, à l'aide de missions, l'instruction des femmes et amélioré leur état de santé par la formation de médecins du sexe féminin. On leur doit, en outre, inappréciable bienfait, la suppression des sacrifices de veuves. Mais ces réformes paraîtront sans grande valeur tant que subsisteront ou la polygamie ou la relégation de l'épouse dans la « senana ». La polygamie, qui tend d'ailleurs à disparaître et n'est plus qu'une exception assez rare chez les Hindous brahmanes, et la retraite du gynécée, qui, elle, est encore à l'ordre du jour, sont deux legs de l'invasion des musulmans. Il n'en est pas question dans la civilisation aryenne qui précéda la conquête : la littérature sanscrite nous montre les Hindous accordant à la femme, en même temps qu'une confiance illimitée, la place respectée qui lui est due. Le brahmanisme est une religion trop idéaliste pour aboutir de soi-même à la





JEUNE FEMME EN COSTUME DE MARIAGE



JEUNE FILLE CYNHALAISE.





## LES FEMMES HINDOUES

polygamie et à la réclusion des femmes. L'imitation du vainqueur amena seule la multiplicité des épouses ; et la peur des accidents, issue de la présence d'un maître sensuel, poussa les Hindous au régime de la séquestration.

Comme ménagère, la femme hindoue est au-dessus de tout éloge. Son affection, son dévouement, son abnégation sont infinis. Mais son raisonnement est généralement borné et ses connaissances réduites à zéro. C'est le résultat d'une indéracinable superstition : le brahmane est convaincu qu'une femme instruite et intelligente devient veuve de bonne heure. L'explication est simple et charmante : tout le temps consacré à l'étude est prélevé sur les soins dus au ménage ; l'époux en pâtit et sa mort est avancée d'autant.

La subordination absolue, à laquelle se prête la douceur angélique de la femme hindoue, incapable d'entreprendre sur la passivité débonnaire de son époux, explique seule la forme patriarcale de la vie de famille, et nous fait comprendre comment peuvent vivre et s'entendre, sous un même toit, la centaine de parents qui s'entassent parfois dans une touchante et malsaine promiscuité.

La femme des classes inférieures, celle que le voyageur de passage connaît presque exclusivement, est rarement jolie ; elle est vieille avant l'âge et d'allure toujours fatiguée ; gracieuse cependant et d'une dou-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

ceur alanguie. Au contraire, la femme qui ne connaît pas les corvées domestiques, qui dispose de nombreux serviteurs, qui peut soigner sa beauté, n'est pas éloignée de la perfection. Une ancienne légende, qui raconte la création du monde, représente la jeune Hindoue sous les traits de la déesse Tilotta et célèbre ses qualités, avec un lyrisme infiniment pittoresque. Lorsque Brahma, y est-il dit, voulut créer la femme, il s'aperçut qu'il avait épuisé toute sa matière. Sa consternation fut grande, et il réfléchit pour trouver autre chose. Il prit la gracieuse courbure de la lune, l'ondulation du serpent, la sinuosité des lianes, le tremblement de la feuille, la souplesse du saule, le velouté de la fleur, la légèreté de la plume, le regard du pigeon, le rayon du soleil, les larmes du nuage, l'inconstance du vent, la timidité du lièvre, la vanité du paon, la dureté du diamant, la douceur du miel, la cruauté du tigre, l'ardeur du feu, la fraîcheur de la neige, le babil du perroquet, le susurrement de la source et la fausseté du chat. Et de tout cela il fit la femme.

Les troubadours radjpouts, la princesse Damajanti, maints poètes de l'Inde ancienne, nous montrent en quelle estime les Hindous ont tenu la femme avant l'invasion de l'Islam. A cette époque, la cour des radjahs était un centre de plaisirs chevaleresques et littéraires. Les femmes y jouaient sans contrainte le

## LES FEMMES HINDOUES

rôle qu'y pouvait leur assurer la nature de ces réunions. Un prince, Dousmantha, confia à sa mère la régence de son royaume. Sakountala, la fille splendide des brahmanes, accueillait, en l'absence de son père, les visiteurs qu'elle émerveillait. Dans le Livre des lois de Marcus, il est prêché aux Hindous le plus grand respect des femmes, toutes réserves faites pour les articles où se trouve spécifiée la supériorité de l'homme.

A l'heure présente, où l'apathie du peuple hindou en fait une masse indifférente et morte aux transformations politiques et sociales, la condition de la femme est évidemment plus précaire. Néanmoins, contre des réformes hâtives ou maladroites, que le zèle des missionnaires veut lui imposer, des voix sincères de personnages autorisés se sont fait entendre, qui dénoncent le péril d'enlever aux femmes hindoues le bénéfice d'une médiocrité dont elles se montrent elles-mêmes satisfaites.

Aussi longtemps que j'ai pu observer la vie des femmes aux Indes, je n'ai pas ressenti l'impression qu'elles se trouvassent malheureuses dans le cercle étroit où elles vivaient confinées. Je me suis glissé, maintes fois, dans l'ombre de la nuit, à travers villages ou faubourgs, et dans l'encadrement des huttes ouvertes, j'ai souvent vu le bonheur assis au foyer, sous les traits d'une femme qui n'avait guère l'aspect d'une esclave tourmentée.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

J'ai déjà dit un mot des femmes médecins. Leur création constitue un progrès sans pareil dans un pays où l'hygiène est très insuffisante, en même temps que l'abord des femmes est interdit aux médecins du sexe fort. Lorsqu'à l'occasion d'une récente épidémie de peste, les médecins européens ont forcé la porte des « senana », des troubles sérieux ont éclaté dans la population. Les médecins indigènes sont au-dessous de tout, notamment en matière de chirurgie, et leur incapacité n'est pas pour faire revenir l'Hindou sur la conviction que la médecine ne peut rien où la simple nature a refusé la guérison. Des femmes médecins d'Europe et d'Amérique se sont occupées de leurs sœurs indiennes avec un admirable dévouement; quelques-unes, comme Mary Feelze, ont été victimes de leur fraternité. Lady Dufferin, et avant elle, en 1866, Miss Carpenter, ont réuni des sommes considérables, pour fonder des cliniques et des hôpitaux. Il y a là un admirable et fécond élan d'humanité.

Au point de vue purement social, la question féministe réside dans l'émancipation, et l'émancipation se confond avec la question du mariage. Ecartons d'abord un élément d'erreur : les lois ont mis bon ordre à la consécration effective des mariages prématurés, et la limite inférieure de l'âge nubile a été portée, pour les garçons et les filles, d'abord à dix-huit et quatorze ans, puis dernièrement, à vingt et seize ans.



JEUNE MÉNAGE DU RADJPOUTANA EN COSTUME DE NOCES.  
A LEURS PIEDS LA FAMILLE.



## MARIAGES D'ENFANTS

La santé n'est donc pas ou n'est plus en jeu. Il ne s'agit que de ces fiançailles, concertées entre parents pour les enfants en bas-âge, en dehors naturellement de la volonté des intéressés; qui créent des unions quasi indissolubles (car le divorce n'existe guère que dans la loi) et surtout fait avant le mariage un nombre incalculable de veuves, dont la condition ultérieure est digne de toutes les pitiés.

Si les conséquences des fiançailles sont condamnables pour l'application ridicule qui en est faite aux veuves, le principe de la coutume ne mérite pas toute réprobation. L'Hindou considère que tout homme valide doit faire un époux, et qu'incombe aux parents le soin de lui choisir une femme, avec toute la sagesse et le discernement que peut seule donner l'expérience.

Ce louable souci n'expliquerait pas que la chose se fît pour les enfants au sortir du berceau. Mais voici qui l'autorise : dès le jour des fiançailles, le jeune Indien connaît la personne dont l'image désormais remplira sa tête et son cœur; l'embarras et les dangers du choix lui sont épargnés; sa virilité naissante, canalisée par le soin de ses parents, ne risquera pas de s'égarer en des désordres que sa qualité de fiancé lui interdit de concevoir.

D'autre part, la fillette, qui appartient à la même classe sociale que son futur époux et dont instinctivement déjà elle partage les idées et les habitudes, entre



## AUX INDES ET AU NÉPAL

immédiatement dans sa nouvelle famille, pour y faire son éducation. Les deux jeunes gens sont élevés l'un pour l'autre et l'un avec l'autre, et doivent vraisemblablement se préparer un mutuel bonheur. Il n'y a pas de raison évidente pour qu'une pareille méthode crée plus de mauvais ménages que les procédés du mariage européen. Mais la condition des jeunes veuves est intolérable. Ces malheureuses petites victimes, qui ont à peine partagé les jeux de leur époux, ne comprendront jamais pourquoi elles sont méprisées et maltraitées par tout le monde, comme des êtres maudits ; pourquoi elles ne peuvent plus porter leurs belles robes et leurs bijoux, pourquoi elles doivent habiter et manger à part. J'ose à peine en donner la ridicule explication : la mort du mari est considérée comme un témoignage irrécusable que sa veuve a mené une conduite blâmable dans sa précédente incarnation !

C'est donc au sort des veuves, plus encore qu'aux fiançailles prématurées, qu'il faut aviser tout d'abord. Des princes indiens, qui ont entrepris d'empêcher par des peines afflictives les mariages entre enfants ou les mariages entre hommes âgés et jeunes filles, afin dans les deux cas de diminuer le nombre des veuves, ont fait œuvre moins utile que la création d'asiles comme celui de Narasim Iynegor à Meisor. Ces maisons d'assistance recueillent les jeunes veuves brahmanes pour en faire des maîtresses d'école, sous une direc-

## CONDITION DES VEUVES

tion hindoue. Les malheureuses préfèrent encore la mort et la rigueur de leur situation à l'entrée dans des établissements d'instruction dirigés par les missionnaires. C'est donc dans les asiles indigènes qu'il faut chercher un remède et pousser les victimes auxquelles la peste enlève si fréquemment leurs maris.

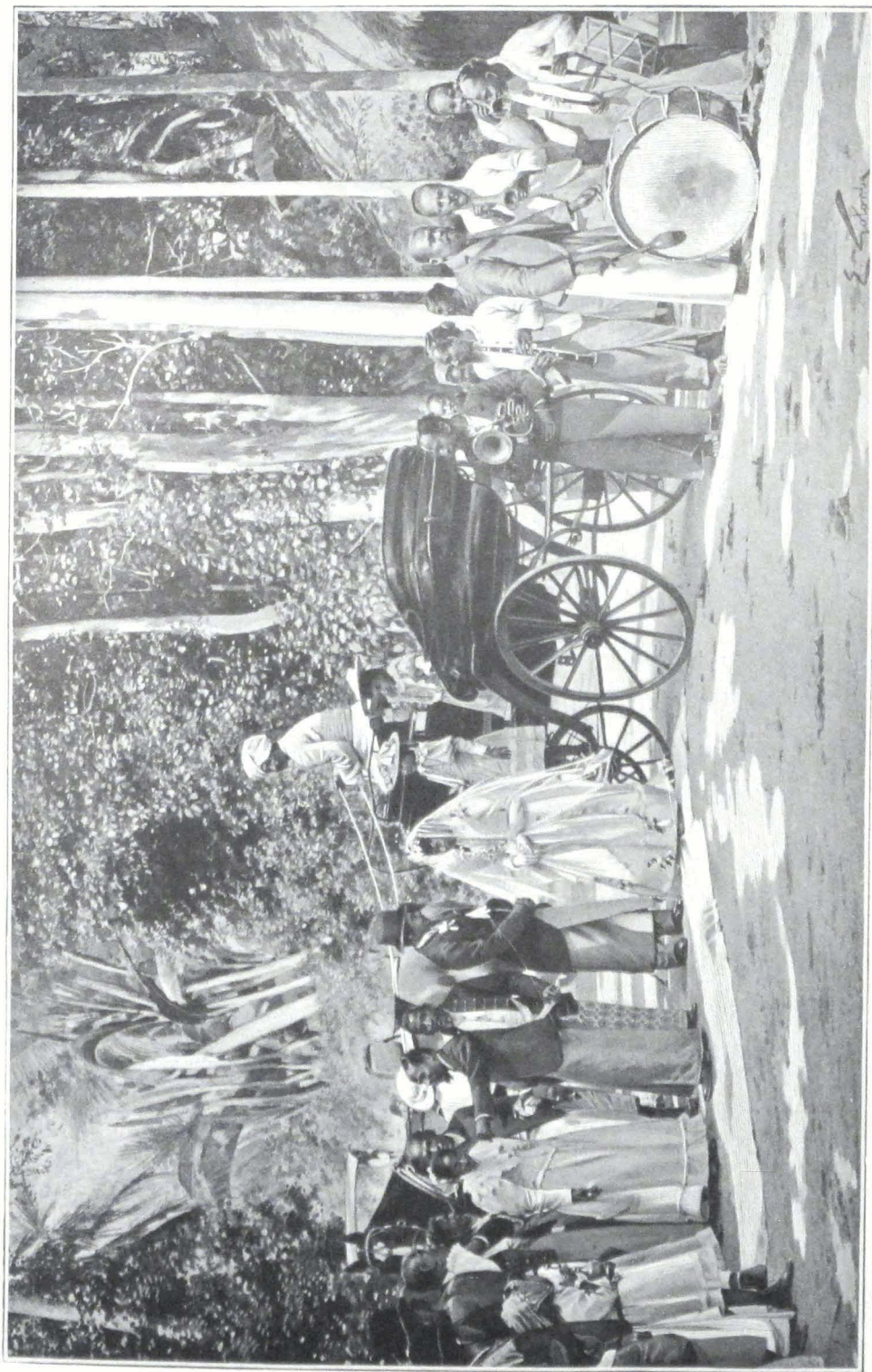
S'il est bon de remettre au point la question des mariages d'enfants, il n'est pas moins utile d'écarter des sacrifices de veuves les exagérations dont l'imagination européenne s'est plu à les entourer. Les sacrifices volontaires n'ont jamais été bien nombreux en regard de l'immense population des Indes ; ils furent un peu plus fréquents, lorsque les Anglais, en 1815, essayèrent, par des ordonnances de police, d'en entraver l'exécution ; l'esprit d'opposition en fit monter la moyenne annuelle de 300 à 800. Mais lorsque, en 1828, lord Bentinck, gouverneur général, en décida la radicale et complète suppression, la population accepta très bénévolement une mesure dont on redoutait les conséquences pour la tranquillité du pays.

L'explication de ces sacrifices volontaires a été souvent discutée. Je crois y voir les suites d'une coutume indo-aryenne, qui poussait les femmes, après la défaite de leurs maris tués dans la bataille, à embraser le camp et à se précipiter dans les flammes pour ne pas tomber vivantes aux mains des vainqueurs. Peut-être l'exemple de la déesse Kali, qu'une légende montre accomplis-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

sant ce sacrifice volontaire, l'admiration qu'un tel dévouement ne manque pas d'inspirer, ont-ils encore contribué à accréditer la tradition. Enfin la force purificatrice que la « Purana » attribue à une Sati affectueuse et courageuse, peut avoir aussi poussé les veuves à ce genre de suicide : le livre sacré affirme qu'une Sati, par son sacrifice, délivre de toute punition posthume l'âme de son époux. Même le meurtre d'un brahmane se trouve expié par ce moyen ! Quant aux sacrifices obligatoires, en rendre responsables les brahmanes qui auraient faussement interprété un verset des Védas, c'est méconnaître leur délicatesse native, leur attribuer une brutalité et un fanatisme dont ils sont absolument incapables. Il est bien plus raisonnable d'attribuer les cas de violence, signalés par des voyageurs dignes de foi, à la sauvagerie de despotes mahométans. Disons enfin, qu'on a pu récemment constater dans les journaux indiens que les mariages de veuves deviennent plus fréquents, ce qui révèle un changement manifeste dans les idées hindoues. Détail caractéristique : la nouvelle épouse remet à ses anciens beaux-parents les cadeaux qu'elle tient de son premier mariage et aussi les enfants qui en sont issus.

En résumé : émancipation des couples remplaçant la promiscuité des ménages en commun ; libération de la femme dans ses rapports avec la vie publique ; affranchissement de la veuve ou suppression des



A CEYLAN : UN MARIAGE BIEN EUROPÉEN.



fiançailles prématurées, telles sont les réformes à introduire en premier lieu, et qui amèneront d'elles-mêmes toute une série d'améliorations.

Une coutume hindoue, régulièrement observée, exige que les cérémonies qui accompagnent et suivent un enterrement soient accomplies par un fils du défunt. Un enfant du sexe faible ne vaut pas pour délivrer des tourments de l'enfer l'âme des parents morts.

Remarquons, en passant, que cette croyance est partagée par les Hébreux dans le Kadosch, comme aussi d'autres similitudes rapprochent les brahmanes des rabbins. L'arrivée d'un enfant mâle est donc tout naturellement le premier désir d'un couple hindou; en revanche, la naissance d'une fille passe rarement pour un bonheur; elle prend la proportion d'une calamité si les parents sont à la fois de fortune modeste et de caste supérieure. Le trousseau établi par des considérations de caste et non de fortune; les cadeaux faits aux brahmanes; les frais inimaginables de cérémonies que des lois somptuaires ont vainement essayé de refréner, ruinent tout simplement une famille dont les revenus ne sont pas à la hauteur de son rang.

Ces exigences expliquent l'effrayante mortalité des filles nouveau-nées. L'habitude de les supprimer à la naissance, fréquente chez les radjpouts, s'est subrepticement répandue un peu partout. Actuellement encore

## AUX INDES ET AU NÉPAL

le défaut d'alimentation accomplit son œuvre en évitant les lois. Une piqûre d'opium joue très bien le rôle d'une morsure de serpent ; et comme aux Indes la mort par ladite morsure n'est pas contrôlée par les soins d'un médecin inspecteur, les serpents endossent annuellement la responsabilité d'un nombre fabuleux de décès parmi les nouveau-nés.

L'accueil que les meilleures familles réservent à la fillette venant au monde n'est pas fait pour rehausser, dans leur propre estime, les membres féminins de la communauté. Il est exagéré de dire que, durant toute son enfance, on lui reproche son sexe comme une tare. Mais combien diffère sa réception ! Lorsque le fils paraît, toute la famille s'empresse de faire connaître à la ronde la naissance tant souhaitée ; amis et voisins sont assourdis par un vacarme significatif. Les conques résonnent ; les ustensiles tapageurs font rage, et Dieu sait s'il en est dans les familles hindoues, dont la vaisselle est de bronze ! Quand on entre dans un village à pareil moment, c'est à le croire frappé d'une soudaine folie. La naissance d'une fille est, au contraire, entourée de silence et semble s'accomplir dans la honte : attitude conforme au rôle modeste et effacé que la femme jouera dans la vie.

Je me trouvais précisément à Djodpour, pendant la semaine où tous les mariages de l'année furent célébrés ; et la ville radjpoutienne, déjà si curieuse en

temps ordinaire, tirait des préparatifs de la fête et de la joie qui rayonnait un intérêt inaccoutumé.

Les formalités innombrables, qui accompagnent les mariages, sembleraient fastidieuses et péniblement longues, à un Européen; l'Hindou s'y enfonce délicieusement, consciencieusement, et trouve parfaitement ridicule la hâte que nous mettons à exécuter l'acte le plus important de la vie.

Plusieurs jours avant la fête nuptiale, la maison qui doit en être le théâtre voit le sol de ses appartements revêtu d'une nouvelle couche d'argile et saupoudré de bouse en cendres. Au milieu de la cour intérieure s'allume un bûcher qui brûlera durant toute la fête. Des visites incessantes, des repas monstrueux, l'échange des cadeaux, la distribution des dons aux brahmanes et aux domestiques absorbent pas mal de temps et beaucoup d'argent.

Le mariage est précédé de la rédaction du contrat, et aussi d'un petit examen que les parents font subir aux jeunes fiancés pour se rendre compte de leurs connaissances et de la tournure de leurs idées.

Tout particulièrement, au Bengale, on fait grand cas de l'instruction du futur époux. Le père d'un jeune homme qui a conquis des grades devant une faculté, peut avoir pour son fils des prétentions toutes spéciales, quant aux qualités et à la dot de sa belle-fille.

Réciproquement, les parents d'une jeune fille riche-



## AUX INDES ET AU NÉPAL

ment dotée veillent, avec un soin jaloux à lui donner un mari non seulement sérieux et distingué, mais encore pourvu des qualités physiques, qui assureront le bonheur du ménage et la valeur de sa postérité.

A Calcutta, j'ai entendu citer maints exemples de jeunes hommes évincés, malgré leur situation ou leur fortune personnelle, pour n'avoir pas les qualités physiques exigibles d'un bon époux.

En un jour, qui a nom Gatra Harida, les fiancés, préalablement frottés d'huile de coco par leur famille respective, paraissent sur la place de la fête, précédés de leurs mères, qui marchent la main dans la main autour du bûcher nuptial. Avec solennité, un brahmane de la famille dessine sur le front du fiancé le tilak distinctif de sa secte, pendant que ses beaux-parents lui versent sur la tête quelques gouttes d'huile; puis il est baigné avec des soins particuliers, revêtu d'une robe rouge et installé sur une pierre circulaire, autour de laquelle se promènent, par cinq fois, cinq femmes dont les maris sont encore vivants, et dont une doit être la femme d'un brahmane. Elles l'enduisent, au passage, d'un onguent parfumé, l'aspergent d'eau du Gange, le touchent au front avec des feuilles de bétel, et vingt bibelots d'or ou d'argent, fétiches du bonheur.

Comme dans toutes les manifestations de la vie hindoue, les symboles, souvent incompréhensibles de ceux-là qui en font usage, jouent dans les mariages un

rôle important. C'est ainsi que dans les cadeaux ordinairement offerts au jeune couple, étoffes, monnaies d'or, cannes à sucre, ustensiles de ménage, figurent, s'il est de famille aisée, de petites maisons en bois, des chevaux et des voitures grandes comme des jouets. Ce sont là souhaits symboliques de richesse et de prospérité. La noix de coco entourée d'une corde, que le marié porte au cortège nuptial, est l'expression du bonheur matériel.

Depuis le jour dit Gatra Harida, jusqu'au jour du mariage, le fiancé doit porter constamment sur lui un casse-noix destiné à fendre la noix de bétel, tandis que la fiancée ne doit pas quitter une petite boîte remplie de noir à peindre les cils. L'oubli de ces objets est d'un mauvais présage.

Quand, sur avis des astrologues, le jour suprême est arrivé, on l'inaugure par des sacrifices en l'honneur des ancêtres; puis, suit entre parents une collation de lait naturel et de lait caillé ou de gâteaux et de fruits.

Exception est faite pour la mère du fiancé qui, ce jour-là, mange ostensiblement sept fois, en souvenir d'une légende suivant laquelle Karti Keja, dieu de la guerre, serait allé chercher femme en compagnie de sa mère, dont l'appétit formidable se rassasiait, à de nombreuses reprises, dans la même journée.

Ensuite le fiancé, monté sur un éléphant ou un cheval richement harnaché, entouré d'amis montés

## AUX INDES ET AU NÉPAL

également, de musiciens, de chanteurs, de porteurs de torches, se rend à la maison de ses beaux-parents pour en ramener sa fiancée. Sur le seuil de sa demeure, sa mère lui a demandé : « Où vas-tu ? » Et il a répondu : « Je vais chercher ta Dasi, ta servante. » Puis son père lui jette par-dessus la tête une coupe pleine de riz, une boîte de minium à tilaks, la monnaie d'une roupie, symbole de prospérité, et le cortège s'en va.

Arrivé dans la maison de sa future femme, le fiancé reçoit des mains de son beau-père, ou à défaut, d'un autre parent de la jeune fille, une noix de bétel qu'elle a conservée toute la journée dans la bouche. Il l'ouvre avec le casse-noix qu'on lui a donné, en un précédent jour de fête, et, avant de manger l'amande, doit manifester une certaine hésitation (?). Il est ensuite installé sur des coussins de soie rouge, où il subit l'examen qui fera connaître à ses beaux-parents son savoir et ses idées. Quand son interrogatoire est terminé, il est paré d'un vêtement de soie rouge et introduit dans la chapelle de la maison, où l'on fait également pénétrer la fiancée, voilée, habillée de rouge aussi et surchargée de bijoux d'or. C'est dans la chapelle que les cadeaux de noce sont amoncelés.

Le brahmane de la famille divise alors, en deux parties, quatorze brins de l'herbe dite « kusa » et les met dans les mains du fiancé qui, entre temps, a coiffé une sorte de bonnet pailleté d'or et d'argent. Le

brahmane les arrose d'eau du Gange et les bénit, tandis que le beau-père récite des versets du Mantra, ayant trait au mariage. Le brahmane met la main de la fiancée dans celle du fiancé, les enchaîne d'une délicate guirlande de fleurs, et pendant ce temps, le père de la fiancée, invoquant les ancêtres du couple à marier, donne sa fille au jeune homme qui déclare : « Je l'ai reçue. » A ces mots, le père dénoue la chaîne de fleurs, asperge les jeunes gens d'eau du Gange, et attache à leur vêtement un ruban de soie, où sont cousues des noix de bétel. Puis les femmes présentes enveloppent les époux d'une étoffe légère, invitent la jeune femme à se dévoiler et à regarder son mari en plein dans les yeux. La belle-mère de l'époux lui touche les lèvres d'un cadenas d'abord, puis de figurines de sucre pour lui demander d'épargner à sa femme les paroles méchantes et ne lui faire entendre que des paroles d'affection.

Quand, après un copieux festin, les invités sont partis, les femmes de la famille conduisent le jeune couple dans le basarghar ou « chambre du couple heureux », et l'engagent à se reposer. Mille plaisanteries d'un goût douteux se chargent d'ailleurs de l'en empêcher. Le lendemain, le jeune époux se livre au jeu symbolique qui consiste à entasser, sans les faire tomber, le plus grand nombre possible de coquilles dites « kauri ». L'adresse du jeune homme est un gage

## AUX INDES ET AU NÉPAL

qu'il ne laissera pas tomber sa femme dans la misère.

Arrive le moment où la jeune femme prononce, pour la première fois, le nom de son mari, tout en couvrant quelques vases de ménage remplis de riz et de petits pois. Le premier repas est pris en commun; il consiste en fruits, gâteaux, sucreries. Le mari fait manger sa femme, et les parents présents implorent la divinité pour que le mari nourrisse ainsi sa femme jusqu'à la fin de ses jours.

Cependant, dès le second repas, plus substantiel, riz et poisson, la jeune femme ne mange plus avec son mari : comme il en sera dans la suite, elle prend sa nourriture après son mari et dans une pièce différente.

Avant que le mari n'emmène définitivement sa femme dans la maison paternelle, un perpétuel va-et-vient de visites s'établit entre les deux maisons. C'est le moment où les pères distribuent leurs cadeaux aux frères et sœurs, aux brahmanes, aux poètes de circonstance, à tous les complimenteurs.

Puis on peint un point rouge sur le front de la jeune femme, signe sacré que peuvent seules porter les femmes en puissance de mari, et on lui passe dans les cheveux une tresse de kusa, de paille de riz et d'étoffe dite « alta ». Quand la mariée quitte, pour habiter chez son époux, la maison paternelle, son père lui lance par-dessus la tête une assiette de cuivre, que la mère, debout derrière elle, reçoit dans sa robe éten-

due. La jeune femme, enveloppée de voiles épais, monte dans une chaise à porteurs entourée de rideaux, tandis que sa famille pousse des lamentations. Elle est enfin amenée dans la maison de son mari, mais sans l'accompagnement d'un cortège.

Comme souhait de bienvenue, on jette sous sa chaise une cruche d'eau ; la jeune femme descend et pénètre dans sa nouvelle demeure ; au même moment, on met sur le feu une petite casserole remplie de lait. Quand le liquide déborde, la jeune femme est dévoilée et s'écrie par trois fois : « Que le bonheur de mon beau-père déborde comme ce lait ! » Pendant qu'elle prononce ces paroles, sa belle-mère lui passe autour du poignet un mince bracelet de fer qu'elle apprécie bien plus que les plus beaux bijoux, car elle ne peut le porter que du vivant de son mari.

Le lendemain, survient une nouvelle avalanche de cadeaux : étoffes, tapis, ustensiles de ménage, fleurs, symboles de bonheur, d'aisance, de santé. A cette occasion, les époux, exceptionnellement, prennent un nouveau repas en commun. Le soir de ce jour nommé *fulsargia* ou « lit de fleurs », la couche des époux est couverte de fleurs et arrosée d'essence de roses. Les époux seront enfin seuls s'ils sont d'âge à consommer le mariage. Sinon les plaisanteries traditionnelles retarderont encore leur union. Aussi longtemps que le mariage de fait ne sera pas accompli, la jeune femme

## AUX INDES ET AU NÉPAL

reste dans sa famille et revient à intervalles passer une nuit d'attente dans la famille de son mari.

Si le mariage définitif a été différé, il n'est pas rare qu'au moment où il s'accomplit, recommencent toutes les cérémonies qui ont accompagné le mariage fictif.

Tous ces rites d'hyménée sont trop nombreux pour ne pas subir parfois des modifications. Mais le mariage ainsi décrit peut être considéré comme le type accompli du mariage indien. Est-il besoin d'ajouter que c'est là un mariage de la classe aisée et même riche, et que peu de familles ont les moyens de faire face à tous les frais énormes d'un mariage de grand style?

Dans beaucoup de familles hindoues de Bombay et de Calcutta, il est de bon ton d'inviter au mariage des amis européens. Leur apparition dans le cortège y met une note distinguée. Mais c'est un élément dangereux pour la tradition. Leur présence entraîne la suppression de maints usages où ils seraient gênants et gênés. Et les salons pour noces des grands hôtels de Bombay et de Calcutta tueront la poésie compliquée des rites nationaux.



## CHAPITRE XIV

### A BÉNARÈS

BÉNARÈS. || CE QUE VOIENT LES TOURISTES. || LES SANYASSIS. || LE  
« BURNING GHAT ». || LES INCINÉRATIONS. || VISITE AUX PRISONS. ||  
UN PEU D'AIR!



VIVRE, ou tout au moins séjourner à Bénarès; laver dans les eaux du Gange l'iniquité des péchés; être incinéré après la mort sur la rive du fleuve sacré : c'est le vœu le plus cher au cœur d'un Hindou. Si ce bonheur vous paraît problématique, je vous répondrai que l'Hindou ne comprend pas davantage les fins d'une existence européenne et notre âpreté à poursuivre les jouissances de la fortune.

L'histoire de Bénarès est aussi vieille que les Indes mêmes. C'est là, ou plus exactement à Sarnath, dans le voisinage, que Çakya Mouni, fils d'un prince indien, vint comme pèlerin, quelque six cents ans avant Jésus-Christ; qu'il s'installa pour affranchir les hommes de la tyrannie des brahmanes et prêcher la



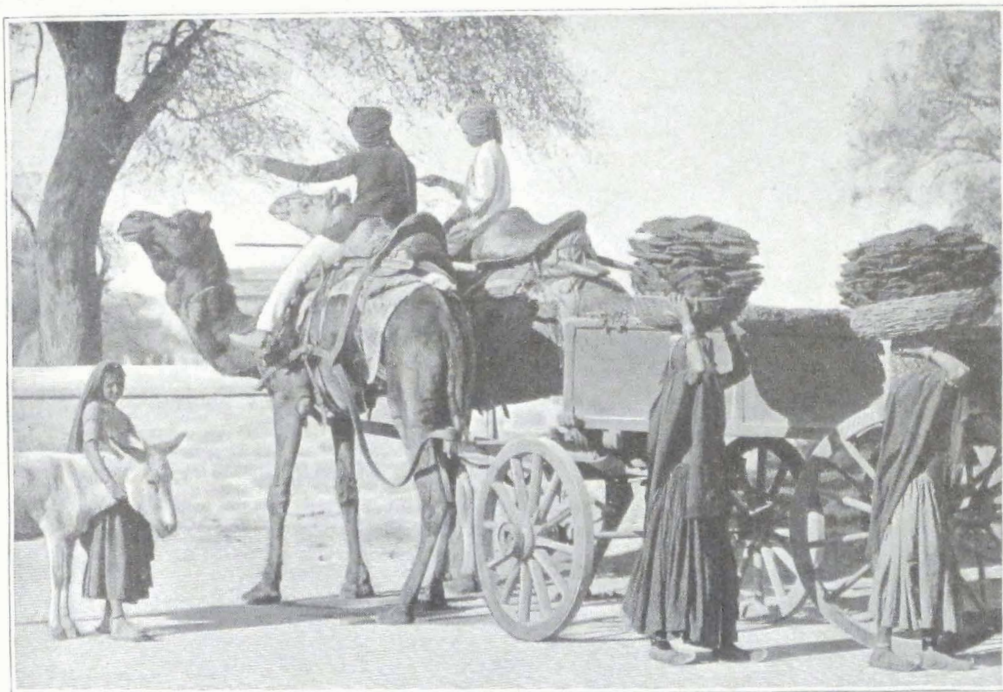
## AUX INDES ET AU NÉPAL

doctrine qui se répandit victorieusement à travers les Indes et une bonne partie de l'Asie.

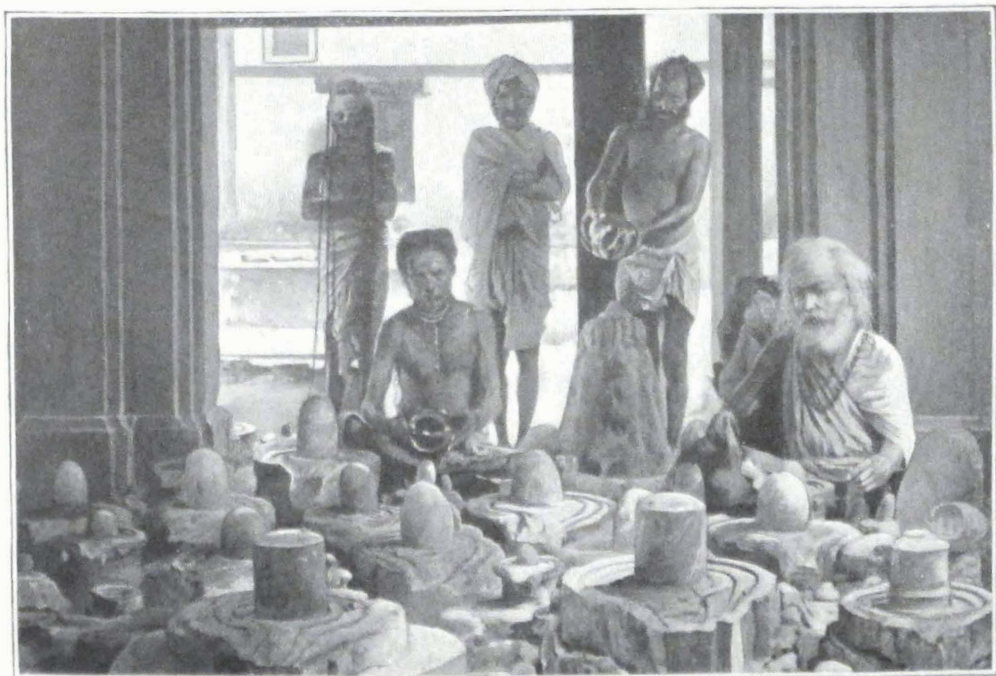
Bénarès, considéré pendant un millier d'années comme le rempart du bouddhisme, fut reconquis ainsi que les Indes par la ténacité des brahmanes, et devint le siège le plus respecté de leur antique religion. Et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer du triomphe bouddhique sur la puissance des brahmanes ou de la revanche inattendue des brahmanes sur les doctrines victorieuses du Bouddha.

Le brahmanisme, d'ailleurs, ne réussit à briser cette puissance qu'en l'englobant, et fit de Çakya Mouni une incarnation nouvelle de la divinité brahmane. Le bouddhisme absorbé vit ses temples abandonnés, et des ruines nombreuses autour de Bénarès sont seules aujourd'hui à en évoquer le souvenir. Bénarès étant issu de Shiwa, comme la fleur naît du lotus, c'est à ce dieu que les temples de la ville sont consacrés; l'unique palais élevé à la gloire de Vichnou s'est abîmé sous les injures de l'indifférence et du temps, et sur ses fondations, le grand Mogol Aurungzeb, vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, a fait surgir les minarets d'une mosquée.

Ces jours de lutte sont passés, et maintenant au-dessus du brahmanisme, du bouddhisme et de l'islam, plane une puissance, la dernière venue, assez intelligente pour laisser les Hindous chercher à leur guise le salut de leur âme, respecter les manifestations de



FEMMES HINDOUES PORTANT DANS DES CORBEILLES LA BOUSE DE VACHE SÉCHÉE DESTINÉE  
AU FEU DE JOIE DES FIANÇAILLES.



BÉNARÈS : INTÉRIEUR D'UN NONN (COUVENT). PÉNITENTS AU MILIEU DE LINGAMS.



## CE QUE VOIENT LES TOURISTES

leur culte, et veiller seulement à ce que les impôts s'écoulent régulièrement des Indes en Angleterre.

Ma première visite à Bénarès fut une désillusion. Mais après quatre séjours différents, j'ai remporté de cette ville le plus grand désir d'y retourner. Il faut la bien connaître pour l'apprécier à sa juste et grande valeur; il est indispensable de pénétrer dans l'intimité des brahmanes sérieux, qui fuient, comme la peste, la cohue turbulente et nombreuse des « Cooks », pour y voir autre chose que les spectacles banals et catalogués, laissés en maigre pâture aux touristes pressés.

Une horde de guides, à la langue déliée, brahmanes de contrebande, conduit inévitablement les voyageurs à l'étable empestée des vaches sacrées, dans le Temple d'or, puis à l'habitation, aussi mal odorante, des singes; fait descendre les marches luisantes qui s'abaissent jusqu'au Gange, visiter, à la galopade, quelques temples les plus proches et les moins intéressants; et le tour est joué.

Veut-on faire une promenade sur le fleuve, le long des bords, les rameurs manquent, à moins que ce ne soient les embarcations. Que si la promenade se peut faire, c'est à l'heure la plus défavorable, au moment où se baignent seuls quelques pauvres diables, apparemment payés par le syndicat des guides; et le touriste désappointé devra faire appel à son imagination, s'il veut, au retour, étonner ses auditeurs.

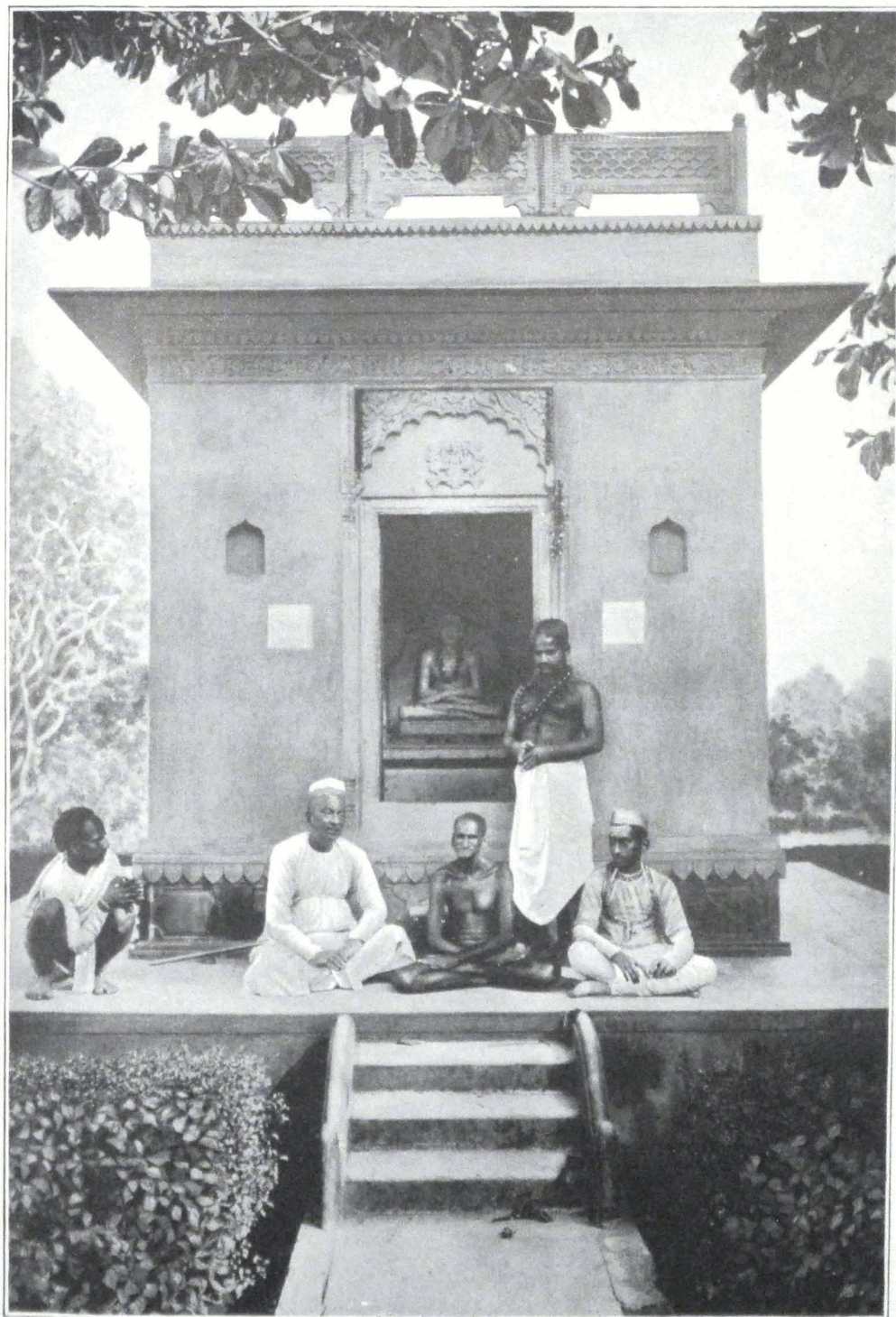
## AUX INDES ET AU NÉPAL

Car l'Hindou, dans sa haine foncière de l'Européen, s'évertue à lui dissimuler les plus jolies fleurs de sa civilisation : il le laisse dormir à l'heure matinale où le soleil se lève, l'heure véritable du bain pour les brahmanes de distinction, l'heure où leurs femmes d'une si élégante dignité, leurs filles d'une grâce si délicate, descendent, enveloppées de mousseline claire, dans les eaux du fleuve, et, sans souci des regards masculins, soigneusement évités dans Bénarès, élèvent, d'un beau mouvement au-dessus de leur tête, leur lota, gobelet d'or ou d'argent, pour déverser sur leurs corps, selon le rite, les ablutions purificatrices.

La visite des temples n'est pas plus instructive : certes, le touriste en voit beaucoup ; et la cohue dégoûtante des mendiants, le va-et-vient de la basse domesticité, peuvent lui donner à croire qu'il en connaît l'ordinaire population. En réalité, jamais pour le passant ne s'ouvrent les portes des Nonns et des Tirthas, asiles mystérieux des pénitents de caste supérieure, jalousement fermés aux yeux de l'Européen.

Ces couvents servent de retraite temporaire aux membres âgés de certaines sectes hindoues. Les pénitents y passent douze jours dans l'adoration du Lingam et l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Quand ils en sortent, ils ont rang de Sanyassis, apôtres du renoncement qui abandonnent tout ce qui n'est pas





SWAMI SARASWATI, CÉLÈBRE PÉNITENT DE BÉNARÈS QUI RENONÇA A UNE FORTUNE CONSIDÉRABLE  
POUR SE VOUER A L'UNIVERSEL RENONCEMENT.



absolument indispensable à la vie quotidienne pour finir, à l'ombre d'un banian ou dans l'isolement d'une caverne, une existence vouée désormais à la contemplation de l'Être suprême.

Drapés dans une étoffe de coton qui, sur le bûcher, leur servira de linceul; parfois, à peu près nus, et n'ayant au cou qu'un chapelet de noyaux, pour compter à mi-voix les strophes de la Purana; sur l'épaule, une peau d'antilope ou de léopard, qui leur servira de litière; à la main, une lota de mendiant; un bâton, toléré seulement quand ils ont passé la soixantaine, ces ascètes marchent dans leur rêve, sans souci du lendemain, vivant d'aumônes, de rien.

Fameux dans la région, un de ces personnages s'est installé à Bénarès, près du Temple des Singes. C'est un vieillard nommé Swani Bhaskarananda Saraswati. A dix-sept ans, il était considéré comme une des lumières du couvent et jouissait d'une grosse fortune. Il a renoncé à la science, comme à ses biens, et se contente de prêcher, à tout venant, la fragilité des choses de ce monde. Pour conformer sa vie à son enseignement, il a réduit ses vêtements au minimum et sa nourriture... à moins encore. Des passants frivoles le regardent irrévérencieusement comme un vieux fou; il leur sourit doucement, en tournant la tête, et leur chuchote : « Tout ce qui nous entoure n'est pas réel; ce n'est qu'un rêve... » Mais sa sainteté, rehaussée de



## AUX INDES ET AU NÉPAL

quelques guérisons miraculeuses, lui attire les visites ininterrompues d'admirateurs hindous.

L'un d'eux, non des moindres, l'honora d'une curieuse façon : le pieux ascète, qui incarne à la fois la doctrine indienne et les théories de Salomon, sur la vanité humaine ; qui au plus fort des chaleurs ou des pluies, reste tranquillement assis, en face d'un petit pavillon de grès, dans le « Jardin du Bonheur », a sa statue de marbre, qui le représente dans son attitude favorite et fatigante de pénitent !

A toutes les époques d'épidémie, en fait tous les ans, Bénarès est envahi par une foule de malades qui, par chemin de fer, par bateau, dans des palanquins, dans des chariots à bœufs, à dos d'éléphant ou de chameau, viennent dans la ville sainte pour y mourir. La mort n'inspire plus de terreur à l'Hindou, assuré qu'après le bûcher, ses cendres recueillies, aux bords du Gange, seront confiées à Gaya, mère éternelle.

La visite du Manikurmko Ghat, ou Burning Ghat, comme disent les Anglais, ne demande des nerfs extraordinairement solides qu'aux périodes spéciales où des milliers de cadavres s'entassent, en attendant l'incinération. Notre barque passe lentement devant les degrés, qui descendent des palais vermoulus des princes indiens jusqu'aux eaux du fleuve sacré. Nous longeons le ghat du radjah Pottia, le ghat du radjah d'Indor. Tous ces escaliers, où grouillent, matin et



SUR LES BORDS DU GANGE : LA CRÉMATION DES CADAVRES. A GAUCHE, UN PARENT DU MORT SE FAIT RASER LA TÊTE.



soir, les fidèles en prière, sont, à cette heure d'après-midi, à peu près déserts. Seuls, quelques baigneurs fanatiques, abrutis de superstition, sont encore accroupis sous leurs gigantesques parasols.

Près du brillant palais du radjah de Nagpour, le mouvement s'accroît; nous approchons de l'endroit où l'on incinère les cadavres. Des nuages de fumée s'élèvent qui nous transmettent la terrible odeur des chairs et des cheveux brûlés. Dès l'abord, s'évanouit l'idée mystérieuse et poétique que des récits pittoresques ont fait naître en nous sur les bûchers indiens. La somptuosité de la cérémonie, le sacrifice volontaire de la veuve, s'abîment au spectacle d'opérateurs et d'un charnier. Sur les bords argileux du fleuve, se dressent, en rangs pressés, des bûchers hauts de deux pieds, bûchers de mango pour le commun des morts, bûchers de santal, pour les cadavres de première classe. Les corps y sont disposés, le turban dépassant l'alignement du bois, et dès que le plus proche parent du défunt a, en détournant les yeux, approché la torche fatale, quelques dhounes, parias de la caste la plus basse, bourrent de paille le bûcher, et l'arrosent de beurre fondu. Le bûcher flambe; et le proche parent, que fait-il? Tranquillement accroupi, à quelques pas de son mort, il se fait, suivant la coutume, raser la tête, jusqu'à ce qu'elle devienne lisse comme un miroir.

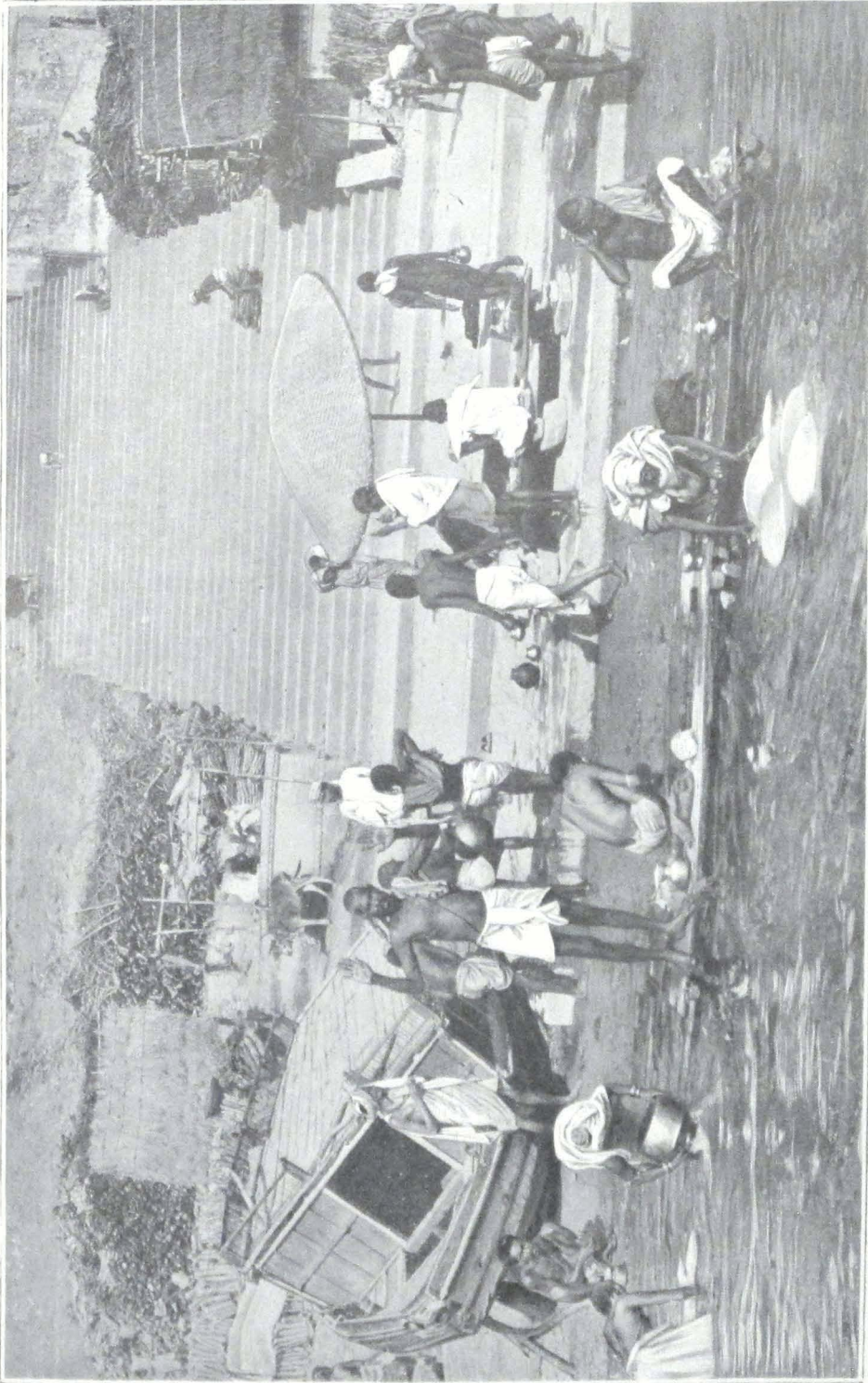
## AUX INDES ET AU NÉPAL

Puis ayant ainsi manifesté la sincérité de son chagrin, il rejoint un peu plus loin le reste de la famille et tout ce monde-là attend, en fumant une pipe, agrémentée pour la circonstance d'un peu d'opium, que le bûcher soit consumé. Enfin ces dignes parents recueillent, dans une cruche de terre glaise, les cendres et les ossements à demi-calcinés, les mouillent de lait et de beurre fondu et laissent tomber la cruche dans les eaux du Gange.

De nombreuses dalles de pierre et des obélisques rappellent, çà et là, le souvenir des Satis, les veuves qui, jusqu'en 1830, étaient brûlées vives avec leurs époux décédés. Mais ces inscriptions ne nous disent pas si les malheureuses marchaient librement à la mort ou si des cordes solides mataient leur résistance, tandis que les conques et les tambours étouffaient leurs cris et leurs gémissements.

En quittant le Burning Ghat, nous rencontrâmes des porteurs qui, au pas de course, et criant sans cesse : « Sah hei, sah hei ! », pour qu'on leur fit place, y amenaient, sur des brancards, des morts enveloppés d'un drap blanc ou jaune, tacheté de pois rouges. En arrivant, ils découvrent le cadavre, l'exposent, une dernière fois, aux rayons du soleil et aux flots du fleuve sacré, sans souci de la contamination, et après avoir mis sur les lèvres pâlies, une poignée de limon, le livrent à la funèbre opération.





BÉNARÉS : SCÈNES DE PURIFICATION SUR LES BORDS DU GANGE. A GAUCHE, UN BRAHMANE INVOQUE LE SOLEIL LEVANT.



## VISITE AUX PRISONS

Notre voiture doit maintenant nous transporter aux prisons. Elle roule avec fracas dans les rues étroites des bazars. Les boutiques offrent à l'acheteur occasionnel des « souvenirs de Bénarès » : plateaux et vases de cuivre repoussé, directement importés d'Allemagne ou d'Angleterre, piteuse imitation des bronzes du pays. Mais de modestes bahuts recèlent, dans leurs flancs, des merveilles de soieries dignes de vêtir la grâce éthérée des Elfes, des tissus de brocart, des broderies comme on en voit dans les contes de fées.

Deux prisons immenses, le « Central Gaol et le District Gaol », renferment tous les condamnés hindous, et inspirent aux tentatives d'insubordination le respect salutaire des lois anglaises. Les halls de ces prisons s'élèvent dans des cours rondes, traversées de murs en rocaille. Les portes sont gardées militairement et disposées de telle sorte, qu'en cas de mutinerie, un tour de clef isole immédiatement les différentes catégories de prisonniers. La direction supérieure des deux établissements pénitenciers est confiée à des Européens ; la surveillance intérieure à des condamnés d'une conduite irréprochable.

Les prisonniers, séparés d'après leur caste et aussi leur « Djati », ou corporation, sont employés comme potiers ou comme cuisiniers, comme teinturiers ou comme forgerons. Dans le hall le plus long, travaillent des tisserands qui, des mains et des pieds, façonnent



## AUX INDES ET AU NÉPAL

des tapis. Ils n'ont jamais de dessin devant les yeux ; on leur indique uniquement le nombre des mailles à faire, la couleur des fils à employer.

L'administration sauvegarde charitablement le préjugé des castes : les condamnés brahmanes, vivent, mangent, travaillent entre eux.

Nous pénétrons dans les bâtiments affectés aux femmes. Le grincement, le roulement, le rugissement des meules, nous assourdissent dans le moulin à blé. Des détenues couplées tournent les manivelles. D'autres apportent le blé et l'introduisent dans l'orifice qui s'ouvre sur la lourde pierre. Toutes elles ont au cou, suspendue à un cercle d'acier, une tablette où est inscrite la nature de leur crime et la durée de leur emprisonnement. La Maison centrale de Bénarès n'est, pour ces malheureuses, qu'une courte étape de leur destinée. Elles sont d'ordinaire déportées aux îles Andaman, où elles succombent rapidement aux atteintes des fièvres paludéennes. C'est également une mesure adoptée pour se débarrasser des personnalités encombrantes, qu'il serait difficile d'exécuter, comme par exemple les chefs birmans pris en défendant leur indépendance.

Dans la filature attenante au moulin, une femme vêtue d'orange, la couleur des grandes criminelles, attire notre attention. Elle fera partie du prochain convoi d'Andaman pour avoir assassiné ses deux



BÉNARÈS : PÉNITENTS QUI ONT RANG DE « SANYASSIS », OU APÔTRES DU RENONCEMENT, APRÈS DOUZE JOURS PASSÉS DANS UN COUVENT  
A ADORER L'IDOLE LINGAM.



petites filles. Ce n'est pas une dépravation consciente, mais des superstitions de caste qui l'ont poussée à son forfait. La tradition lui imposait des dépenses ruineuses pour le mariage de ses fillettes. Elle les plongeait dans un chaudron rempli de lait bouillant, devant la statue de Ganesch, le dieu à tête d'éléphant, pour que ses enfants revinssent au monde, sous la forme de garçons. Autrefois, dans le Radjpoutana principalement, les brahmanes recouraient à ce genre de sacrifice pour établir, au bénéfice des enfants mâles, la supériorité du nombre.

Quittons ces cachots du vice et de la misère, et rafraîchissons en plein air, dans la verdure des plantations, nos yeux aveuglés par les murailles jaunies, surchauffées du soleil. Dans les champs immenses de pavots qui s'étendent entre Bénarès et Ghasipour, des femmes, sous la surveillance sévère d'un gardien, cueillent les têtes de la fleur. D'un couteau à quatre lames, elles font une incision, et recueillent dans leur coupelle de fer, sous la forme d'une perle d'opium, le suc qui donne aux Orientaux le bonheur et l'oubli.





## CHAPITRE XV

### PREMIÈRES ÉTAPES AU NÉPAL

MON ENTRÉE DANS LE PAYS FERMÉ DU NÉPAL. || ARRIVÉE A SÉGAULI. || EN PALANQUIN. || A TRAVERS LA FORÊT MARÉCAGEUSE DE TÉRAÏ. || LES ARVALIAS. || LE VILLAGE D'HETAURA. || ARRIVÉE A BIMPEDI. || PRÉPARATIFS DE LA CHASSE DU RADJAH. || DANS LE FORT DE SIRSAGARHI. || RENCONTRE D'UNE « LADY DOCTOR ». || MARKOU : LE RECRUTEMENT DES GHOURKAS. || UN HAREM EN DÉPLACEMENT. || TSCHITLONG, LE RENDEZ-VOUS DE CHASSE.



DANS une de mes précédentes explorations au *Pays de la Neige*, comme on appelle d'ordinaire en allemand la région de l'Himalaya, j'avais entendu mon sirdar thibétain me dire, un jour, du haut du glacier du Kanchinjinga : « Là-bas, vers l'ouest, c'est le voyage à la mort : c'est le Népal. » Une autre fois, sur le sommet de la Nanda Devi, un de mes coolies m'avait dit en étendant le bras vers l'horizon : « A l'est, voici le Népal ; mais, en tant qu'Européen, tu n'as pas, j'imagine, la prétention d'y pénétrer. »

Je n'étonnerai personne en déclarant que, bon gré mal gré, je voulais m'introduire dans le pays défendu.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

A chacun de mes voyages aux Indes, j'avais très respectueusement frappé à la porte de ce merveilleux royaume, sans qu'elle daignât s'ouvrir pour moi. Le Népal s'est avec prudence fermé à toute pénétration européenne, et, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les missionnaires eux-mêmes, entêtés capucins, s'en sont vu expulser. Exception faite pour l'ambassadeur d'Angleterre, peu de voyageurs, particulièrement favorisés, ont forcé la consigne. Le plus illustre d'entre eux fut le prince Waldemar de Prusse qui trouva, dans les fatigues surhumaines de ses expéditions aux Indes, le germe d'une mort prématurée. Il est même peu d'Asiatiques qui aient visité la partie occidentale de cette contrée. Les esquisses de cartes que l'état-major anglo-indien en possède lui ont été fournies par des espions indiens du Pandit.

Lorsque, à la fin du siècle dernier, la découverte du lieu où naquit probablement Bouddha attira des regards curieux sur le territoire du Népal, je sentis se réveiller en moi ma passion, si longtemps contrariée. J'étais résolu à m'y introduire clandestinement, pour compléter sous un déguisement ma connaissance de l'Hindoustan, quand les efforts du consul général allemand, M. de Waldhausen, réussirent à arracher pour moi au gouvernement népalien la permission de visiter la contrée, sous certaines réserves imposées d'ailleurs au résident anglais de Katmandou, capitale du royaume.

## DÉPART POUR SÉGAULI

A l'encontre des autres principautés indiennes, prétendues indépendantes, où le moindre désir du résident anglais équivalait à un ordre, le Népal a su conserver son autonomie, même après les guerres funestes de 1815 et 1816. L'Angleterre se contente d'y recruter l'élite de ses effectifs indiens, les ghourkas, et, en considérant le pays comme un raisin trop vert dans sa superbe vigne, elle dissimule son dépit de voir son ambassadeur installé à Katmandou dans une « cage d'or » d'où, sous aucun prétexte, il ne peut s'évader vers les territoires interdits de l'ouest.

Je fus officiellement averti à Calcutta que mon logement à Katmandou me serait préparé pour décembre; je recevrais mon passeport au poste frontière du pays.

On sait qu'au Népal les montagnes de l'Himalaya se pressent en un monstrueux massif et forment au Gaourisankar-Everest les sommets peut-être les plus élevés de notre globe. Mais sur la cote exacte de cette altitude, sur les noms que donnent à ces montagnes les indigènes, sur d'autres questions encore règne une telle obscurité, que j'avais l'intention de profiter de mon séjour au Népal pour tenter l'ascension et l'exploration de ces monts gigantesques.

Mes préparatifs devaient donc être extrêmement complets et comporter non seulement le nécessaire pour un voyage aux tropiques, mais encore l'équipe-



## AUX INDES ET AU NÉPAL

ment d'un explorateur des glaciers. Par bonheur, je possédais l'essentiel; je pus quitter Calcutta relativement vite et me jeter dans un wagon du chemin de fer bengalais, qui me conduirait à la frontière du Népal.

Je ne décrirai pas les gracieux tableaux qui s'encadraient dans la fenêtre de mon compartiment. Je restais insensible à la belle prestance de ces sobres campagnards qui mènent encore la vie des patriarches. Les arbres des tropiques, les buffles foulant les prairies inondées ou s'ébattant dans les marigots, tandis que, campés sur leur dos, étourneaux et corbeaux cherchent pâture dans leur toison pouilleuse; les bergers nus, accroupis çà et là; tout avait pour moi perdu son charme... Je n'avais qu'une pensée : Vite! En avant! que les Népalais n'aient pas le temps de changer d'avis et de refermer la porte entr'ouverte! Les perroquets verts m'agaçaient ainsi que les martins-pêcheurs perchés en brochettes interminables sur les fils du télégraphe, et les vautours pansus, plantés sur les poteaux. Sur l'autre rive du Gange, fumaient les cendres des bûchers où les oiseaux voraces venaient arracher quelque lambeau de cadavre brûlé... Les arrêts du train me semblaient terriblement longs, tandis qu'autrefois ils ne me suffisaient jamais pour examiner le curieux fourmillement des êtres chatoyants et colorés qui se pressent aux alentours d'une gare indienne.

En arrivant enfin à Ségauli, je guettais anxieuse-

## ARRIVÉE A SÉGAULI

ment l'apparition du *naïk*, sorte de maire, à qui j'avais demandé télégraphiquement d'engager des porteurs et de me les amener à la gare. Derrière le bâtiment de briques, qui en tenait lieu, tous les habitants du village semblaient avoir été convoqués pour ma réception. Après une courte salutation, le *naïk*, me présenta cent diables nus qui devaient me servir de gardes du corps pour mon entrée au Népal. « Pourquoi tout ce monde ? demandai-je. — Mais, monsieur, vous voulez sans doute vous faire porter ? voici votre palanquin, celui de votre domestique et ce petit-là pour votre cuisinier. On ne peut avoir ni chevaux ni voiture, et vous ne prétendez pas aller à pied ? — Mais, les porteurs, comment iront-ils ? — A pied ! — Eh bien, moi aussi ! Katmandou n'est qu'à cent milles d'ici, et je suis très heureux, après ces longs voyages en bateau et en chemin de fer, d'entreprendre quelques marches sérieuses. Donnez-moi quinze coolies sur lesquels je puisse compter ; il ne m'en faut pas plus, — Comment, *saïb*, et votre domestique ? Et votre cuisinier ? Qu'allez-vous faire de tout ce monde-là ? »

Domestique ! cuisinier ! Quels grands mots le brave homme avait lâchés ! A Calcutta, s'étaient présentés, pour entrer à mon service, quelques douzaines d'Hindous rusés, munis d'un monceau de certificats malpropres et achetés au bazar voisin... Quelle engeance ! La nécessité de recruter aux Indes mon

## AUX INDES ET AU NÉPAL

petit personnel allait-elle m'amener à oublier mes griefs passés : chapeau brossé à l'envers ; vêtement foncé raccommodé avec une pièce claire ; chaussettes cousues comme un sac ; assiettes essuyées avec le torchon destiné aux lampes ; côtelettes roulées dans le sable?... Quand, à l'*Oriental hôtel*, je fus assiégé par ces candidats domestiques et que je leur eus désigné le Népal comme but du voyage, leurs figures s'allongèrent et changèrent de couleur. Un vieillard, qui se disait bon cuisinier, se souvint tout à coup que son grand-père venait de mourir ; son collègue (18 ans au plus) se rappela subitement que sa femme avait la petite vérole et réclamait ses soins. Très peu avaient le courage d'exprimer la triste opinion qu'ils avaient du Népal. Tous s'éclipsaient, non sans avoir au-dessus de ma porte tracé à la craie un signe cabalistique qui devait s'interpréter : « Rien à faire avec cet être-là ! »

A courir l'univers on se durcit l'épiderme. Je n'avais pas la moindre envie d'attendre qu'un de ces bandits, faute d'un service plus conforme à ses goûts, condescendît à s'attacher à ma personne. Je voulus croire qu'au Népal même je trouverais domestiques à mon gré, et j'avais carrément tourné le dos à cette canaille qui s'entendait pour me boycotter.

Je répondis donc à mon naïk qu'il pouvait faire des économies de palanquins pour un domestique et un cuisinier, puisque je n'en étais pas pourvu. Comme je

ne me souciais pas d'ailleurs de marcher dans la nuit qui tomberait bientôt, je m'enquis de la possibilité de camper dans la salle d'attente, et fus informé que le résident anglais, qui venait de quitter le Népal, m'avait fait dresser une tente à la lisière d'un bois voisin, pour en faire usage dans le cas fort probable où je voudrais attendre le jour avant de me mettre en route. J'appris, chemin faisant, que le nouveau résident ne gagnerait son poste de Katmandou que dans quelques mois, et si fier que je fusse d'être le seul Européen dans un pays aussi grand que la moitié de la Prusse, j'en conclus philosophiquement que je ne devais dorénavant compter que sur moi seul.

Je fis transporter mes bagages dans la tente et m'installai près de l'entrée, dans un bon fauteuil, pour jouir d'un de ces couchers de soleil comme on n'en voit qu'aux Indes.

L'horizon n'était plus qu'une mer de flammes dans laquelle se balançait le feuillage délicat des bambous; et quand, après un bref crépuscule, s'éteignit soudain ce flamboyant incendie, les diamants de la nuit tropicale scintillèrent aussitôt dans un ciel de velours noir.

Je sortis mon samovar, un pâté de lièvre, et ordonnai à mes coolies, accroupis près du campement, d'aller me chercher un peu d'eau. Ils se mirent à huit pour m'apporter une baignoire !... Quelques instants

## AUX INDES ET AU NÉPAL

après je m'assoupis, frémissant d'aise à la pensée des mystères que j'allais pénétrer; autour de moi, les coolies dormaient enveloppés dans de légères couvertures; les lézards et les scarabés bruissaient dans le silence de la nuit, tandis qu'au loin hurlaient parfois les chacals.

Dès l'aurore, les porteurs se tenaient devant ma tente avec leur palanquin. En dépit de ma répugnance, j'y grimpai. Trois *kahars* devant, trois *kahars* derrière soulevèrent les brancards sur leurs épaules et, au pas accéléré, m'emportèrent dans la brume du matin, dans un inconnu plein de promesses.

La nature m'a doué d'une taille supérieure à la moyenne; aussi étais-je horriblement mal dans ma boîte. Cruels palanquins! C'était leur revanche; je m'étais si souvent moqué d'eux!

La route était pleine de chaleur et de poussière, et si j'avais eu quelques centimètres de moins, je me serais félicité de voyager comme une riche épouse hindoue. Mais chaleur et poussière étaient intolérables; je fermai hermétiquement ma boîte et restai le corps et l'âme en boule dans l'obscurité. Comme j'ai peu de goût pour voyager en caisse et dans l'ombre, je me préparais à allumer quelque lanterne, quand un léger clapotement me fit dresser l'oreille; j'ouvris la porte de mon cachot et vis mes *kahars* qui se disposaient à me faire traverser une rivière, tandis que les coolies

déjà dans l'eau transportaient mes bagages enfilés dans une longue perche.

En traversant la rivière de Ruksaul, je pénétrais dans le royaume du Népal. Il n'y avait pas le moindre poste à la frontière, mais personne non plus qui pût me délivrer le fameux passeport. Sur la rive septentrionale continuait la route poussiéreuse ; deux ou trois groupes de maisons ressemblaient fort aux habitations des paysans du Bengale. Des petits garçons battaient le blé avec des maillets ; plus loin, c'étaient des bœufs qui le piétinaient sur l'aire.

Mes kahars, marchant comme des fous, arrivèrent à midi au village de Ruksaul ; ils avaient fait une étape de 23 kilomètres, et je ne pouvais pas plus longtemps endurer le supplice du palanquin. Je les renvoyai chez eux avec leur boîte. Mal m'en prit, d'ailleurs ; mes coolies devinrent insupportables, et concluant de ma décision que je n'avais pas besoin de me dépêcher, mesurèrent à leur guise les étapes et leur service.

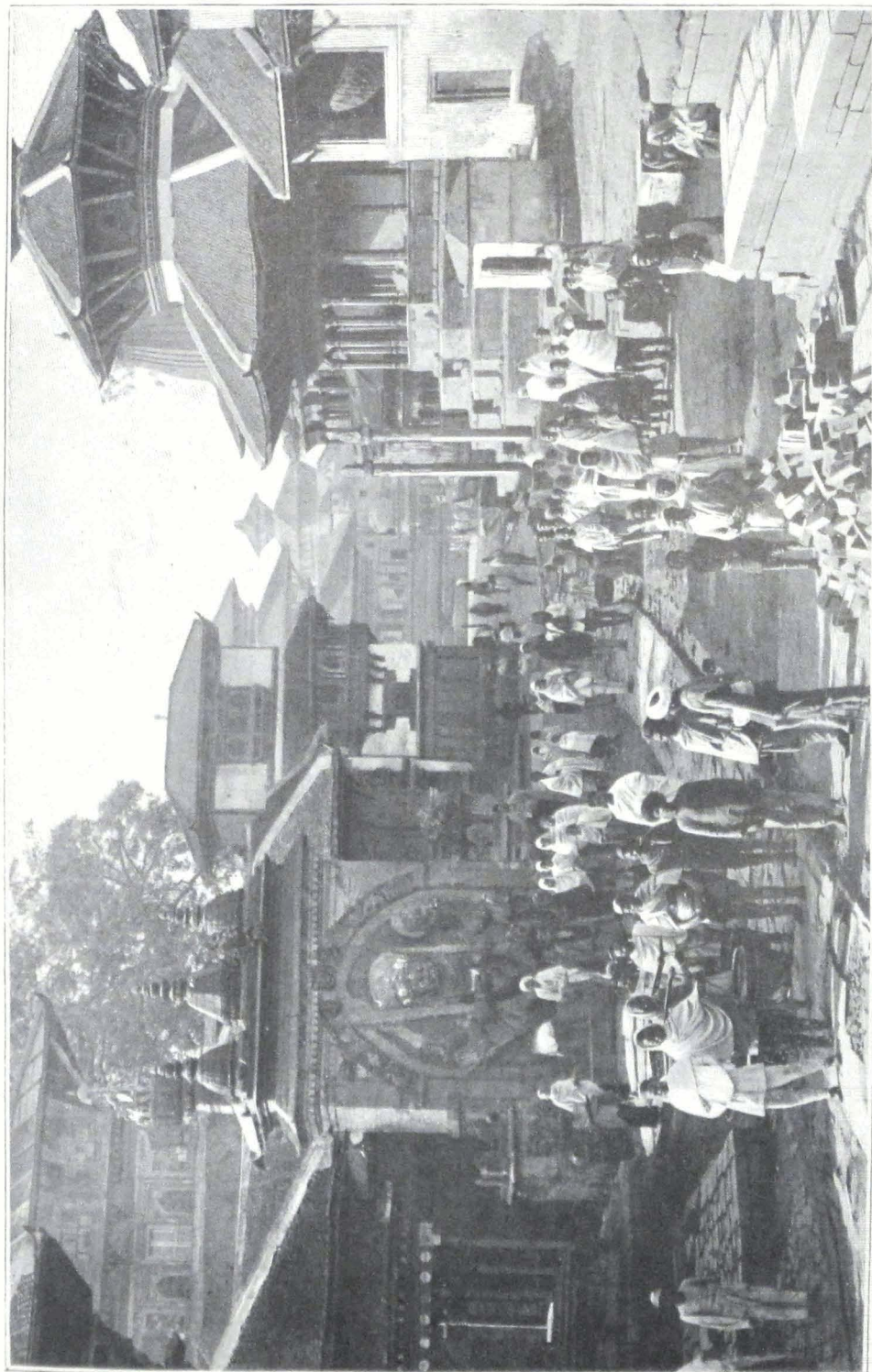
Entre kahars et coolies, la distinction n'est pas factice. Dans ce pays où la séparation des castes est si marquée qu'un pêcheur qui travaille en mer, ne donnerait pas sa fille à un pêcheur qui travaille aux étangs, le kahar se croit bien supérieur au coolie ; jamais il ne consentirait à manger au même plat de riz. Quand un négociant, faute de coolies, doit faire appel aux kahars pour le transport d'un fardeau, il recourt à un subter-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

fuge : il enferme nuitamment ses marchandises dans un palanquin et persuade aux porteurs qu'ils ont sur leurs épaules un être animé.

Donc, après le départ de leurs supérieurs, mes coolies devinrent insolents. Ils portèrent mes bagages à l'hôpital de Ruksaul, jetèrent ma couchette sur un lit inoccupé et déclarèrent que, venant des Indes, je devais avoir la peste et subir une quarantaine de dix jours. Je me rendis chez le fonctionnaire compétent et lui exhibai des papiers prouvant que j'étais venu par Columbo et Calcutta, non par Bombay, la ville éternellement contaminée. Quand je vis qu'il ne comprenait pas un traître mot d'anglais, je lui glissai quelques roupies dans la main, et soudain ma santé devint officiellement parfaite.

Mes scélérats de coolies, qui escomptaient déjà quelques journées de far niente, s'étaient installés dans un hangar, avaient allumé un grand feu et y faisaient cuire leur gâteau de *skoupatti*. En me voyant arriver, ils me proposèrent de m'installer près d'eux. Quand je voulus les contraindre de dresser ma tente aux abords du village, loin de ce lieu de fumée et de puanteur, ils me rirent au nez, me déclarèrent que je n'étais plus dans l'Inde, mais dans le Népal, et qu'ils n'avaient plus d'ordres à recevoir; alors j'employai les grands moyens; je fis le serment épouvantable qu'ils ne recevraient pas un sou de pourboire s'ils ne me suivaient



LE FOND DE LA PLACE ET LA GRANDE RUE DE KATMANDOU; A GAUCHE, L'IMAGE DE KALI; DERRIÈRE LE BAS-RELIEF, LE PALAIS ROYAL (p. 196).





## ÉLÉPHANTS CHARPENTIERS

immédiatement avec mes bagages, et je m'en allai dignement camper ailleurs.

Dans le village régnait un brouhaha général : sur des plats, sur des cruches, sur tous les objets imaginables de bronze, les naturels tapaient à tour de bras pour célébrer la naissance d'un petit paysan et témoigner à la famille l'universelle sympathie. Je le traversai rapidement et trouvai sous un groupe de figuiers, près d'un petit temple indien, ce que mon cœur désirait : de l'air, du calme, une prairie et, dans un chantier de construction voisin, un puits.

Je m'assis sur une poutre et observai curieusement des femmes occupées à la construction d'un bâtiment. C'était un plaisir de les voir monter et descendre sur les grillages de bambou qui tiennent lieu d'échelles, un panier plein d'argile sur la tête. Les éléphants, transformés en charpentiers, m'intéressaient encore davantage. Ils soulevaient et manœuvraient d'énormes poutres avec une habileté surprenante. Ils obéissaient aux ordres de leur gardien avec une précision qui me fit comprendre pourquoi les Hindous personnifient l'intelligence sous la forme de ce sage animal.

Peu à peu s'amassait autour de moi une foule d'individus, avides de savoir enfin ce que voulait faire dans leur pays le mystérieux homme blanc. Pour moi, j'étais inquiet de l'absence prolongée de mes coolies indociles, et sentant toute l'importance qu'aurait l'issue

## AUX INDES ET AU NÉPAL

de cette première lutte, je me préparais à rentrer au village pour les tancer d'importance, quand, d'un tourbillon de poussière, je vis surgir au loin six énormes dogues tenus en laisse par des chasseurs habillés à la mode fantastique des Schickars.

Les paysans et les enfants qui m'entouraient se prosternèrent dans la poussière et firent place à un brillant cavalier qui s'avavançait au galop, la tête ceinte d'un turban, le corps bien pris dans un vêtement de chasse de coupe anglaise. Il était suivi d'un imposant cortège de serviteurs.

Ma position était critique. A tout hasard je saluai le seigneur arrêté devant moi, lui déclarant que je voyageais avec la permission du durbar de Katmandou; et, sentant ce qu'avait d'insolite l'absence de mes coolies, je lui demandai ingénument s'il ne les avait pas vus quelque part. Par bonheur, ce brillant chasseur, fils de maharadjah, comprenait l'anglais; il était au courant de mon expédition. Il me fit quelques questions, me demanda notamment si je savais dessiner et parut enchanté de ma réponse négative. Il ordonna à quelques serviteurs d'amener mes coolies. Puis il me dit poliment : « May I go? — Certainly, sir. » — Et il disparut dans un nouveau tourbillon de poussière...

La journée suivante mit à l'épreuve mes qualités de marcheur. Un sable épais, une poussière aveuglante, un soleil rutilant, d'interminables champs de colza

auraient rendu l'étape fastidieuse, si je n'avais été distrait par l'étonnement mêlé de peur que je causais aux naturels du pays. Comme je précédais de beaucoup mes coolies afin d'éviter la poussière qu'ils soulevaient à plaisir, j'apparaissais seul à ces paysans ahuris, qui me regardaient en bête curieuse et se détournaient aussitôt. Il m'était douloureux de constater que les Hindous s'écartent du chemin de l'homme blanc, quand une peur servile ne les agenouille pas devant lui.

Vers midi, le paysage changea d'aspect : après la route poudreuse s'avancant sous le grand soleil à travers les campagnes uniformes, commença la forêt. La vallée de Katmandou, déjà protégée par une double chaîne de montagnes élevées, oppose encore à l'envahisseur une zone de forêts vierges longues de 900 kilomètres, larges de 50, dont le sol n'est qu'un vaste marécage. C'est la forêt de Téraï.

Le passage à travers cette région, qui suinte la fièvre, est dangereux pendant et immédiatement après la saison des pluies; un séjour prolongé y est fatal à l'Européen. Et ce souffle de mort s'exhale d'une forêt dont la beauté est impressionnante; ainsi partout aux Indes une vipère se cache sous chaque fleur. Mon rude tempérament, rebelle à la malaria, me permettait d'affronter la pestilence du Téraï, et je me félicitais d'en pouvoir admirer les magnificences, au cours d'une

## AUX INDES ET AU NÉPAL

marche libre d'entraves, au lieu de le traverser comme un colis aveugle dans un palanquin fermé.

A l'entrée de la forêt, j'observai curieusement les tristes habitants de cette exubérante et pernicieuse contrée, les Arvalias, qui n'ont pas conservé grand chose d'humain. Ces malheureux se sont accommodés à cet épouvantable climat, mais au prix de quelle déchéance ! Dans la jungle épaisse, riche en gibier, ils guettent le cadavre des animaux en décomposition pour subvenir à leurs repas et vivent en outre de la vente de quelques poteries et de quelques légumes aux caravanes qui passent.

Dans le Téraï pullulent des animaux de toute espèce, qui passent leur temps à s'entre-dévorer. Vers les contreforts de l'Himalaya, la carabine du sportsman fait des vides immenses dans le gibier ; mais dans le Téraï même, les animaux se reproduisent à cœur joie et s'entre-tuent sans souci des balles européennes. Une fois par an seulement, le maharadjah organise une chasse de haut style, où des centaines d'éléphants sont tués, sans compter les chats sauvages, dont on recherche la peau splendide.

En promettant à mes coolies de tripler leurs gages, je les décidai à me suivre de Ruksaul par Semrabassa jusqu'à Bitschako, soit une étape de 50 kilomètres. Précédant toujours mes paresseux acolytes, je pus admirer tranquillement la puissante végétation de la

forêt marécageuse, les troncs majestueux ou fantastiques, noués entre eux de lianes ou d'orchidées, et qui naissaient de ce sol en putréfaction, puisant une vie généreuse et une sève abondante dans la pourriture et dans la mort.

A Bitschako, il y avait une auberge; mais elle était, comme la plupart de toutes ces *pauas* d'une si répugnante saleté, que c'eût été martyre d'y passer la nuit. Je fis dresser ma tente sur une colline et, quelle que fût ma fatigue, j'allai rôder dans une clairière voisine, où s'allumaient dans la nuit des feux de campements formés par des rouliers; je voulais trouver des remplaçants à deux de mes coolies pris par la fièvre, mais je dus me contenter d'un malheureux poney qui, le lendemain se montra incapable du moindre service.

En quittant Bitschako le jour suivant, je dus convenir que le naïk de Ségauli avait raison d'insister pour que je me fisse porter en palanquin. C'est le lit caillouteux d'une rivière qui a la prétention de représenter la route. Le piéton le plus solidement chaussé se heurte ou glisse à chaque pas; un cheval s'y briserait les jambes; seuls les kahars peuvent, avec leurs pieds nus, s'accrocher aux aspérités ou passer sur les galets.

Mais si le sol est horrible, l'aspect de la route est bien curieux. Elle est bordée de parois boisées tombant à pic, qui deviennent progressivement plus hautes et plus sauvages et donnent l'impression de murailles

## AUX INDES ET AU NÉPAL

déchirées par les boulets. Après quelques heures, la route quitte le lit de la rivière et conduit par un chemin creux à une forêt splendide de peupliers. Comme je précédais toujours mes coolies j'arrivai seul à Hétaura. Mes vivres et ma cuisine étaient avec eux dans le ravin, et je mourais de faim. Je pénétrai dans de misérables masures pour y trouver quelque chose de mangeable, mais je ne réussis qu'à faire hurler les femmes qui me fermaient la porte au nez.

Des Afghans, marchands de fourrures, campaient dans le voisinage; je leur achetai, pour 20 roupies, la peau d'un léopard et un paillason, puis m'installai sous un hangar afin d'y attendre philosophiquement l'arrivée de mes coolies. Si doucement qu'ils marchassent, ils furent bien obligés de me rejoindre. Ils se débattirent désespérément quand je leur proposai de faire les 20 kilomètres qui nous séparaient encore de Bimpedi; il me fallut leur octroyer un repos de trois heures et leur acheter quelques bœufs solides pour leur faciliter le transport de mes bagages.

Après Hétaura, l'aspect de la route change subitement : à travers la forêt et les montagnes l'armée népalienne a frayé jusqu'à Bimpedi une voie splendide, large et bien entretenue, qui fait un singulier contraste avec l'impraticabilité voulue de la forêt antérieure. Les Népalais conviennent très volontiers qu'ils laissent le Téraï à ses marécages, pour ne pas diminuer les dangers

## ARRIVÉE A BIMPEDI

de malaria qui protègent efficacement leur pays contre une invasion.

Je résistais à la tentation de prendre quelques photographies, car la défense était formelle, et je voyais, de temps en temps, dissimulé derrière un arbre, quelque soldat chargé de m'observer et de me rappeler, peut-être brutalement, à la fidélité de mes engagements. Tandis que mes coolies se prélassaient, comme toujours, à 1 kilomètre derrière moi, je vis sortir d'un buisson un homme qui paraissait m'attendre au passage ; il était à demi-nu et portait un sac de cuir au bout d'une lance ; à son côté marchait un archer encore moins vêtu. Le porte-lance se prosterna jusqu'à terre et sortit en grimaçant une lettre de son sac. Il y était dit qu'à Bimpedi on m'avait fait préparer une chaise à porteurs, sans laquelle je ne pourrais jamais traverser les défilés qui mènent au cœur du Népal.

Il faisait nuit noire quand j'arrivai à Bimpedi. J'observai, sans être vu, l'intérieur des habitations ; c'était un peu partout le même spectacle : à la lueur du feu, une brune maman entonnait du riz dans la bouche d'un baby, tandis que le papa se faisait masser et oindre d'huile par une de ses filles.

Tout au bout du village, un spectacle plus curieux clôtura dignement ma journée : nous étions au commencement de décembre, et c'est l'époque où le maharadjah organise sa chasse annuelle aux tigres.



## AUX INDES ET AU NÉPAL

Disons en passant que le maharadjah ne doit pas être confondu avec le roi du Népal. Le roi règne et le maharadjah gouverne; c'est lui qui concentre tous les pouvoirs en sa main, tandis que Sa Majesté se tient à l'écart du durbar, s'adonne aux jouissances du monde, et se contente de rares apparitions dans des solennités officielles et pompeuses.

Donc le maharadjah allait donner sa chasse, à laquelle prenaient part le roi et un nombre considérable de hauts personnages, sans compter des soldats, des paysans qui servent de rabatteurs, des coolies et des esclaves pour les services inférieurs.

Tout ce personnel avait installé son campement à l'extrémité de Bimpedi, dans un endroit où la vallée finissante forme une sorte de cuvette, où s'épanouit un coin de forêt. Disposés en amphithéâtre, partout où un bouquet d'arbres formait un abri et où une pierre lisse permettait d'installer un chaudron sur un feu, les groupes s'étaient pittoresquement installés pour bavarder, manger, rire et fumer. La vallée retentissait des clameurs et des chants; les mains tapaient, les tambours battaient, les fifres sifflaient; les noix de coco pleines d'eau-de-vie de riz circulaient entre les buveurs. C'était, éclairé par les feux du bivouac, un vrai camp de bohémiens rehaussé par la richesse bariolée des Hindous.

Bimpedi est au pied de la montagne, et sa superbe

## DANS LE FORT DE SIRSAGARHI

route aboutit à un sentier ; là se tenait, offrant ses services pour la montée, tout un monde de porteurs, renforcé d'un grand nombre de rabatteurs ou d'esclaves attirés par la chasse. J'y trouvai le palanquin promis, et, malgré la nuit noire, désireux de coucher un peu plus confortablement que les jours passés, assoiffé d'air pur, je donnai l'ordre à mes kahars de partir immédiatement pour le fort de Sirsagarhi, qui domine la montagne. Vingt-quatre bras vigoureux m'enlevèrent pour l'ascension, et je vis, petit à petit, s'atténuer les feux du bivouac ; les chants et les cris m'arrivèrent plus confusément ; la lumière des étoiles devint plus claire, l'air plus éthéré. Les robustes et agiles kahars grimpaient avec une précision mécanique et, après cinq petits quarts d'heure, nous étions à 2 000 pieds au-dessus de Bimpedi, aux portes de la forteresse redoutable qui garde une des entrées du Népal.

J'étais toujours un peu inquiet de n'avoir pas mon passeport, car je pensais bien qu'on me le demanderait ici. Je vis bientôt venir à moi, entouré de soldats portant des torches, un officier en uniforme de kakhi, avec un turban noir et une grande cocarde d'or. Il me demanda mon nom et, à ma grande satisfaction, me remit sur papier de fibre le document désiré. Il me fit accompagner par son escorte jusqu'à la porte d'une petite auberge où un logement m'était préparé, et, quelques minutes après, mon samovar me mur-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

murait une chanson de bienvenue dans le pays fermé.

Au lever du soleil, ma troupe reprit sa marche à travers le défilé. J'avais mis des bottes de montagne et précédais à pied ma chaise et ses bruyants porteurs. Je vis, chemin faisant, relever la sentinelle du fort, et si, la veille, l'appareil militaire des Népalais m'avait avantageusement impressionné, j'aperçus là de quoi faire sourire le dernier des caporaux. L'homme de relève s'avança tout bonnement, sans armes, s'approcha de la sentinelle et, tout en bavardant, riant avec elle, la débarrassa de son ceinturon, de sa cartouchière, s'en ceignit les reins et lui prit son fusil, qui changea de propriétaire.

Une ascension de deux heures dans l'air frais du matin aiguïsa mon appétit, et je pestais contre mes coolies, qui détenaient les provisions et restaient naturellement en arrière. Parfois, au détour du chemin qui serpentait dans la montagne, je les apercevais au-dessous de moi, installés tranquillement à fumer leur pipe. Je pouvais crier à mon aise; peut-être d'abord ne m'entendaient-ils pas; et puis il est parfaitement inutile de demander quelque chose à un Népalien qui tient aux lèvres sa *houka* bien-aimée. La pipe est, au Népal, une passion nationale; il faut la respecter.

Convaincu que mes appels se perdraient dans les airs, je me préparais à revenir sur mes pas, quand des

bruits de voix frappèrent mon oreille. J'aperçus quelques hommes, à l'aspect de coolies, qui ramassaient du bois; puis, un peu plus loin, deux dames indiennes qui s'étaient installées pour déjeuner, sur un tapis moelleux, en face d'un panorama splendide : au loin, les montagnes de Katmandou, qui se profilent sur la masse brillante de l'Himalaya; au fond de la vallée, le fracas d'un torrent; au-dessus des têtes, un ciel de saphir; tout autour, des rhododendrons. Devais-je, en me montrant, rompre le charme de ce gracieux tableau? Mon appétit féroce, excité par un vent nord-ouest qui m'apportait l'arome de leur festin champêtre, trancha la question; et lorsqu'un « good morning » que je m'efforçai de rendre séducteur eut reçu une réponse pleine d'affabilité, je me félicitai d'une hardiesse qui aboutit à l'invitation de partager une vue magnifique, une société délicate et des mets succulents.

Tandis qu'avec satisfaction je jouissais de mon aubaine, une de mes protectrices, au teint bronzé, me raconta que mon apparition n'était pas pour la surprendre. Elle venait de Katmandou, où elle avait appris l'arrivée d'un voyageur allemand. C'était une *lady doctor* de Calcutta, qui avait été appelée dans la capitale du Népal pour y tâter le pouls des favorites du roi et du maharadjah, qu'aucun homme ne doit approcher. Elle y avait séjourné trois mois, et s'en retournait à Calcutta, chargée de roupies et de cadeaux. Je reçus

## AUX INDES ET AU NÉPAL

d'elle maints conseils précieux pour mon séjour au Népal, et des oranges exquisés que j'installai dans ma chaise, dont les porteurs m'avaient enfin rattrapé.

Je me sentais d'une humeur charmante en descendant la vallée. Les collines entre lesquelles la rivière de Markou déroule son long ruban, sont cultivées par terrasses et rappellent les bords de la Moselle avec ses vignes étagées. Mais là ne pousse que le riz, le riz qui fournit aux paysans du cru, non seulement le pain quotidien, mais encore une boisson rafraîchissante, le *radochi*, que toute famille népalienne conserve dans des cruches de bois.

Cette vallée du Markou, qu'est obligé de suivre tout voyageur accédant au Népal, présente une curieuse succession de zones sauvages et de cultures soignées : on se trouve tantôt dans un ravin rempli de cailloux, tantôt dans un paysage riant, fertile, orné de maisons aimables, couleur d'ocre et couvertes de paille de riz, à l'intérieur desquelles poules et cochons partagent familièrement l'existence des paysans népalais. Audessus de la rivière, sont jetés des ponts de bois fort élevés, en prévision des crues annuelles. Lors de mon passage, maisons et ponts étaient, en raison de la chasse princière, ornés de fleurs, sans compter les bouquets attachés à des cordes tendues d'une rive à l'autre.

J'avais quitté, depuis cinq heures, la passe de

Sirsaghari, quand j'arrivai à Markou, le plus grand village de la vallée. Il y règne toujours un mouvement assez important. C'est là, en effet, que se recrutent les jeunes Ghourkas qui ont l'ambition de servir dans l'armée anglo-indienne. Ces jeunes gens, après avoir fini leur service reviennent au Népal pour y être instructeurs de l'armée nationale. Ils ne reçoivent en échange aucune solde, mais jouissent de certains privilèges, notamment pour la location de leurs champs.

Ce procédé procurerait au budget de la guerre de sérieuses économies, si les grades élevés n'étaient fabuleusement payés. Les appointements ne sont pas fixes; ils dépendent de la faveur du premier ministre, et aussi de l'état de sa caisse. Le service militaire est obligatoire, et les Népalais sont des soldats passionnés; le royaume peut mettre sur pied 70 000 hommes aguerris. Les Anglais le savent bien, comme ils connaissent aussi les difficultés naturelles qui font du Népal une forteresse inexpugnable.

Après Markou, la route s'élève d'environ 300 mètres, en tournant vers le nord, dans un ravin du massif qui sépare le petit Népal de la vallée de Katmandou. Le chemin est rude; la nature infertile. C'est sur cette route que j'eus la chance de rencontrer un cortège, qui me donna une des plus rares sensations que j'aie pu remporter.

J'avais dû, pour cause de réparations, laisser ma

## AUX INDES ET AU NÉPAL

chaise à Markou, et naturellement je marchais bien loin de mes coolies, quand j'aperçus, venant à ma rencontre, un groupe nombreux de serviteurs escortant plusieurs palanquins. Ces hommes étaient des gardiens de harem, et les palanquins transportaient, au rendez-vous de chasse les femmes des hauts dignitaires qui y prenaient part. Je me dissimulai derrière une grosse roche pour admirer à mon aise ces délicieuses créatures, plus fines qu'aucune femme de Birmanie ou du Japon, et qui, se croyant bien seules, s'exposaient à mes regards dans l'entassement des soies claires et vaporeuses.

Je ne pus résister au désir de braquer sur elles mon appareil de photographie. Mais mon mouvement trahit ma présence. Rapidement, les rideaux des palanquins se fermèrent : je ne vis plus passer que de petites mains gantées de soie noire, ornées de pierreries ; et un gardien, qui jouait le rôle d'éclaireur, vint plein d'indignation, me reprocher mon infamie. Avec un sourire poli, je lui mis mon passeport sous les yeux ; et comme il protestait avec violence contre l'usage de mon kodak, je payai d'audace et lui déclarais que je me plaindrais de sa conduite au durbar, dès mon arrivée à Katmandou. Je n'étais pas rassuré du tout, mais il l'était encore moins que moi et prit le parti de filer avec ses femmes.

En arrivant à Tschitlong, je trouvai un indescrip-

## RENDEZ-VOUS DE CHASSE

tible tohu-bohu. Le cortège des favorites précédait une armée de batteurs, de piqueurs, d'éléphants, de chiens, tout l'équipage de la chasse, qui devait passer la nuit au village.

J'avais hâte d'en sortir; c'était trop de barrissements, de hurlements, de cris; trop de vermine, trop de puanteur! Mais il me fallait attendre mes bagages, naturellement, et j'entrai dans une auberge où je faillis être dévoré par d'énormes molosses qui n'avaient pas le moindre tigre à se mettre sous la dent. J'y devais être rejoint par mes coolies, qui m'y apportèrent mon bagage, persuadés que j'allais passer la nuit dans ce lieu de délices. Je leur déclarai net que j'étais excédé de leurs perpétuels retards, et que, sur-le-champ, nous allions gagner Thankôt par le défilé de Djandragiri. Mais ils avaient trouvé des camarades, comptaient passer une nuit joyeuse et me déclarèrent qu'ils ne feraient pas un kilomètre de plus.

Je m'adressai alors à un individu qui paraissait être le chef de quelque chose pour qu'il me procurât une nouvelle équipe de kahars et de coolies. Une généreuse paye décida une trentaine d'hommes à m'accompagner, et, cahoté dans mon palanquin sur un chemin pierreux, je remontai le flot grossissant des chasseurs qui s'écoulait à mes côtés. Sans cesse arrivaient des chiens, des faucons, des serviteurs de tout emploi; parfois passait près de moi un étrange paquet



## AUX INDES ET AU NÉPAL

enveloppé d'une étoffe de laine et suspendu comme un lustre à une perche, que sur l'épaule portaient deux coolies. C'était un personnage népalien qui, pour rejoindre la chasse, usait de ce moyen de transport, préférable au palanquin dans un chemin montant et très accidenté.

Je voyais défiler tout ce que l'Inde compte de types pittoresques : un essaim d'hommes et d'animaux ; des ustensiles pour tous usages, des tombereaux de vivres ; des kilomètres de toile et des forêts de pieux pour les tentes ; des centaines de sacs gonflés de roupies ; des litières à transporter des chevaux de luxe.

L'aurore se leva, et la journée s'écoula avant qu'eût pris fin le défilé de cet étrange et magnifique déménagement. Nous étions en haut du col de Thankôt, et, lassé de mon palanquin, je mis pied à terre et m'assis sur une roche ; devant moi passaient des théories de danseuses enveloppées de soies mousseuses et blanches, des orchestres de musiciens porteurs d'instruments inouïs. Je ne comptais plus les paniers d'ananas, d'oranges, de radis noirs ; les sacs de riz ; les cages de canards et de poulets ; les troupeaux de chèvres et de moutons. On me montra cinquante paniers remplis d'œufs de faisans dont les favorites de la cour emploient le jaune à lustrer leur opulente chevelure.

Étourdi d'un tel spectacle, je négligeais d'admirer le magnifique panorama naturel qui, au sud, se dérou-

lait devant moi, tandis qu'au nord la vue était immédiatement bornée par un rideau de verdure. Un officier passa, qui conduisait un peloton d'une vingtaine d'hommes; il revint à moi, parut au courant de mon entreprise, et, après les politesses d'usage, donna à voix basse un ordre à ses ghourkas. Soudain, les hommes se précipitèrent sur le fourré d'arbustes qui se trouvait près de moi et à coups de serpe l'abattirent en un clin d'œil. Alors je vis un spectacle inoubliable : la vallée de Katmandou. Au dernier plan se dressait, éclairée par le soleil couchant, la masse gigantesque des plus hauts sommets de l'Himalaya, le Gaourisankar, le Kanchinjinga, le Dhavalaghiri; au fond de la vallée, les plateaux du Baghmati et dans le lointain Katmandou, avec la pointe lumineuse de ses temples. Çà et là, au milieu des champs bien cultivés, entre les eaux du Baghmati, du Vichnoumati et de leurs affluents, des villes et des villages accrochaient à la pointe de leurs temples les derniers rayons du soleil couchant. Peu à peu, la vallée s'estompa dans la brume du soir; l'ombre monta et la lumière rouge du soleil n'éclaira que la crête du Gaourisankar-Everest, pour me rappeler que le dieu Mahadeo trône avec une préférence marquée sur ce sommet royal.

A la lueur des torches, la descente s'effectua, assez pénible, et nous nous arrê tâmes au pied de la montagne, à Thankôt. Mais le village, était comme

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Markou, résonnant de clameurs, rempli d'hommes et d'animaux. Les alentours même étaient semés de tentes et de huttes provisoires de bambou. A prix d'or, j'obtins de mon escorte qu'elle poussât jusqu'à Katmandou, et j'arrivai en pleine nuit à mon bungalow, heureux d'être au centre de mes opérations, attendant le jour avec une impatience d'enfant.



## CHAPITRE XVI

### LES VILLES PRINCIPALES DU NÉPAL

INSTALLATION A KATMANDOU. || QUELQUES MOTS D'HISTOIRE. || UNE AUDIENCE CHEZ RANA BAHADOUR, GOUVERNEUR DE LA PROVINCE. || ÉTUDE COMPARATIVE DES TROIS VILLES DE KATMANDOU, PATAN, BHATGAON. || LA PROFUSION DES TEMPLES ET DES PALAIS. || LES MAISONS. || LA POLITIQUE DU NÉPAL. || JAN BAHADOUR. || SUPÉRIORITÉ ARTISTIQUE DE PATAN. || LES WIHARAS. || LES DURBARS.

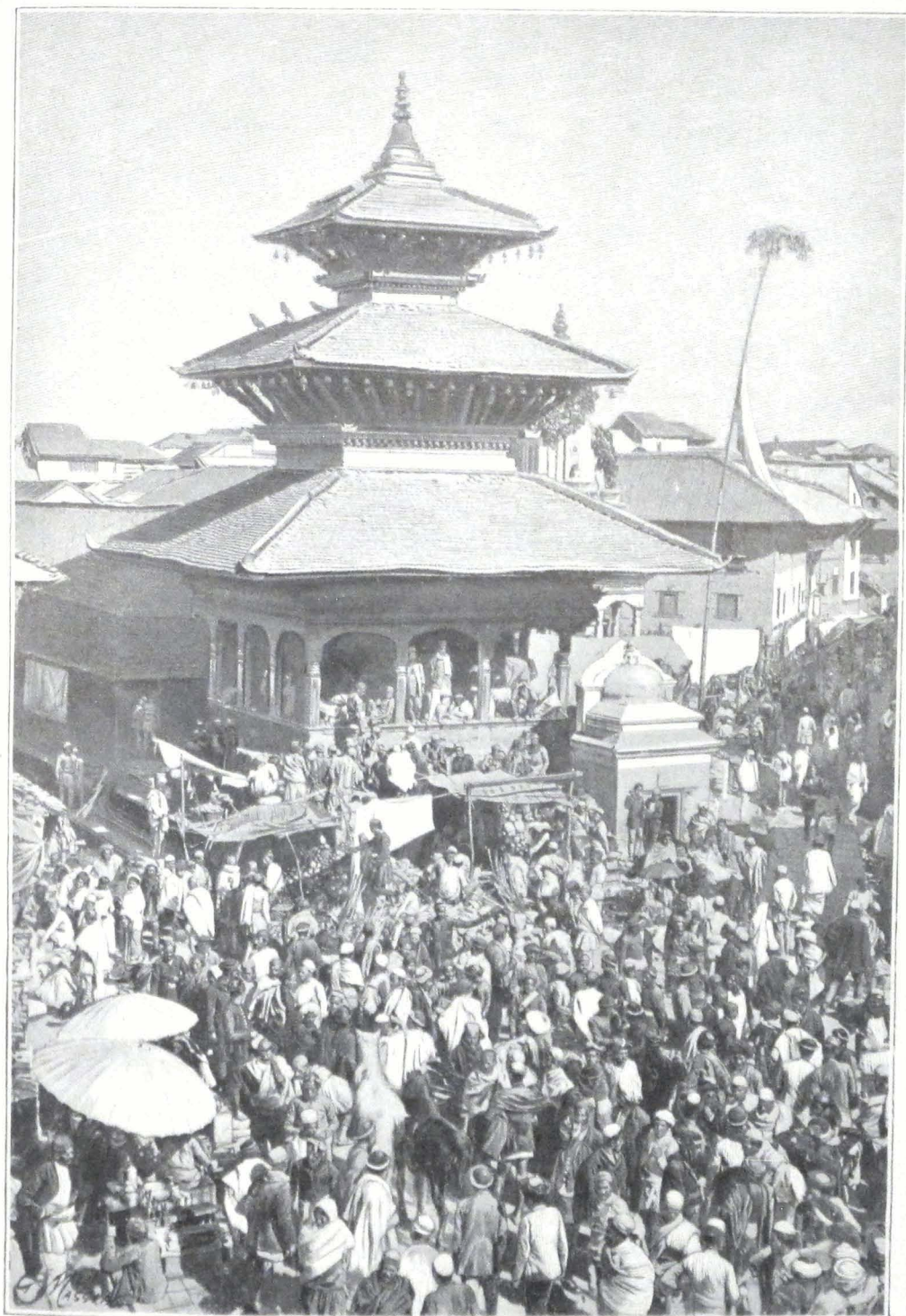


L'AUBERGISTE de Katmandou ne m'attendait pas si tôt. La figure pleine de sommeil, il se présenta embarrassé d'une lanterne en peau de couleur, qui avait la prétention d'orner son bungalow, d'assez misérable aspect. Rien n'était préparé pour moi. Heureusement, un savant hindou du voisinage, qui travaillait encore malgré l'heure avancée, leva le nez de dessus ses livres et, m'ayant aperçu, vint fort aimablement me prier de passer la nuit dans sa maison. C'était l'interprète du résident anglais; avant de gagner nos chambres, nous délibérâmes longtemps sur le moyen d'employer utilement les quatre semaines de séjour que le durbar m'avait accordées.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Ce n'est pas œuvre facile que de décrire brièvement le Népal : les souvenirs s'attachent en foule au moindre temple, comme le lierre s'attache à un vieux donjon. L'explorateur trouve un pays à peu près semblable à ce qu'étaient les Indes du Nord il y a mille ans, à l'époque où le bouddhisme et le brahmanisme y existaient concurremment; mais, tandis qu'ultérieurement l'islamisme se greffa aux Indes sur ces deux religions pour les transformer, elles restèrent au Népal absolument intactes et continuèrent à fleurir dans une pénétration réciproque. Cette première différence donne à l'aspect des villes un caractère inconnu des villes hindoues; d'autre part, le climat des montagnes, en gratifiant les habitants d'un tempérament plus robuste que celui de la plaine, imprime aux hommes un cachet tout particulier. Naturellement les hommes de la montagne méprisent ceux de la plaine, tandis que ceux-ci, et principalement les brahmanes orthodoxes de Bénarès, reprochent à leurs coreligionnaires du Népal des pratiques hérétiques dans l'exercice de leur culte.

Le durbar m'avait donné l'autorisation de visiter, sous certaines réserves, les principales villes du Népal. Mais malgré mon désir d'entrer immédiatement en campagne, il me fallait organiser ma résidence, prendre langue avec mon cuisinier, ou, pour mieux dire, mon factotum; c'était un garçon bègue et marqué de la



LA GRANDE PLACE DE KATMANDOU AVEC L'ANIMATION D'UN JOUR DE MARCHÉ.



## INSTALLATION A KATMANDOU

petite vérole, qui avait assumé la responsabilité de s'occuper de ma personne. Mes conserves jouaient d'ailleurs un grand rôle dans mon alimentation, car la cuisine du pays est assaisonnée d'un beurre étrange, fait en secouant du lait de yak dans un sac de peau, dont on gratte la paroi intérieure quand le beurre commence à se former, et mon estomac, comme mon goût, s'y montrait réfractaire.

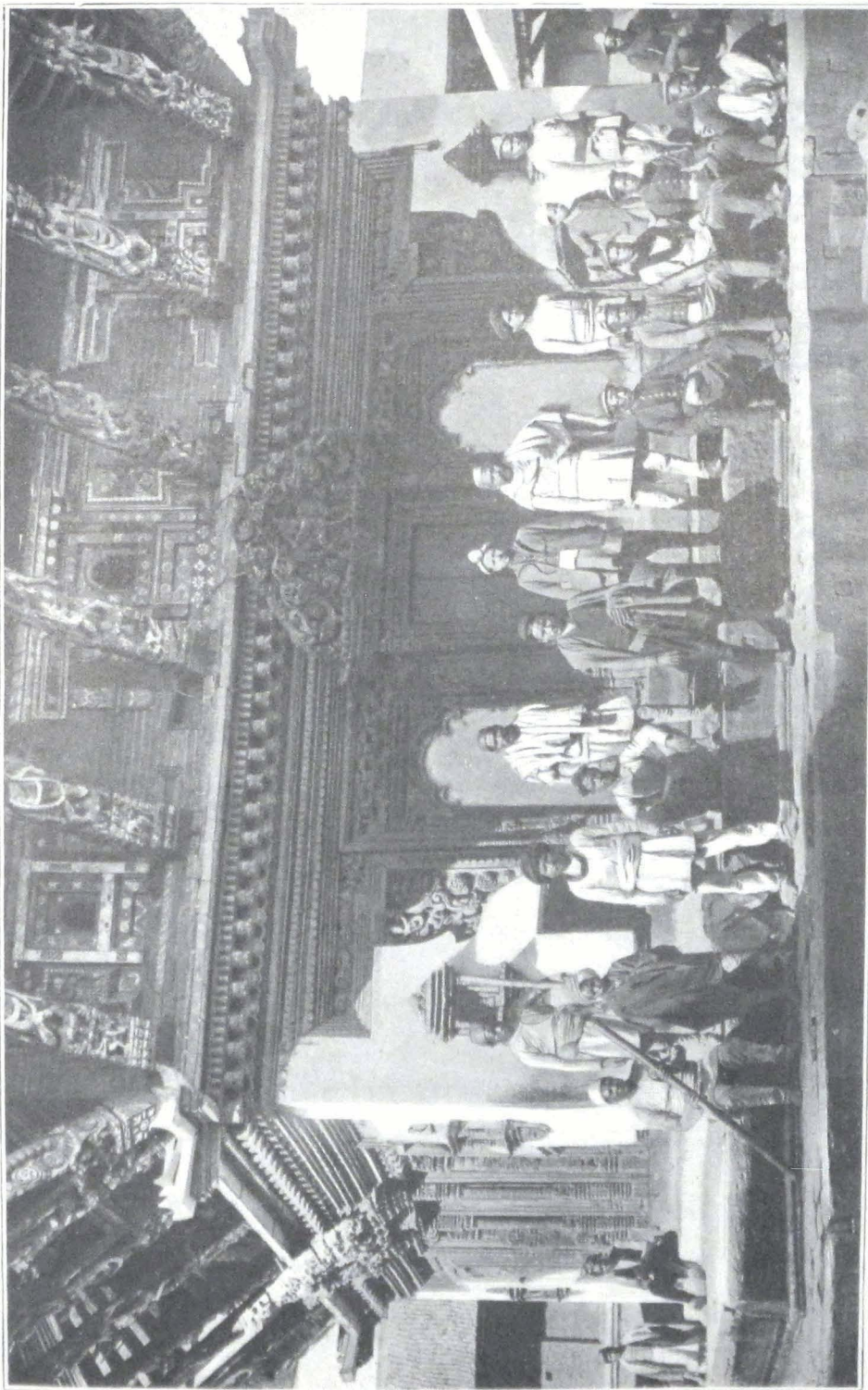
Mon bungalow était situé près de l'ambassade anglaise, à qui les Népalais avaient jadis octroyé, pour s'installer à quelque distance de la ville, l'emplacement le plus malsain qu'on pût imaginer : c'était marécageux, fétide, encombré de charognes et réputé pour plaire aux esprits malfaisants. Cela se passait en 1816, quand les Anglais imposèrent un résident au Népal. Avec cette belle insouciance de l'argent, dont fait preuve l'Angleterre chaque fois qu'il s'agit d'éblouir l'étranger, l'immonde charnier devint, en quelques années, un parc splendide, un des plus beaux sites de la contrée. De l'ambassade, une route carrossable conduit à Katmandou ; mais on ne peut obtenir chevaux ni voiture à aucun prix, car la cour s'est réservé le privilège exclusif d'en user sur toutes les routes qui aboutissent à Katmandou ou aux autres villes importantes de Patan et de Bhatgaon. Je devais donc me résigner à faire toujours à pied le chemin qui me séparait du centre de mes observations. Les routes qui



## AUX INDES ET AU NÉPAL

mènent de l'ambassade à ces trois villes sont étroitement surveillées par des postes militaires, signalant tout de suite au durbar les personnages suspects qui pourraient s'y montrer. Les Pandits indiens qui essayèrent de jouer le même rôle au bénéfice de l'Angleterre payèrent de leur vie leur tentative d'espionnage.

Un premier coup d'œil révèle à l'explorateur des différences profondes entre les Indes et le Népal. Je ne veux pas seulement parler de la construction beaucoup plus solide des maisons, qui ont murs de briques et toits couverts de tuiles en bois; ni des temples avec leurs toits superposés, qui vont en diminuant de grandeur jusqu'au faite; mais encore et surtout de l'attitude fière et presque rébarbative des hommes, qu'on sent d'une espèce supérieure sous leur tunique de coton blanc ou bleu, avec, à la ceinture, le redoutable coute-las qui sert à attaquer les fauves, à fendre le bois, à tailler dans la viande et aussi à couper des têtes; du charme des femmes, qui apparaissent sans voile; de la coiffure étrange des jeunes filles, qui tordent leur chevelure luxuriante en un rouleau lourdement allongé. Le beau sexe porte une jupe de drap relevée par derrière, d'un tiers plus haut que sur le devant; des bijoux, des colliers, des bracelets, des chaînes, des boucles d'oreilles; anneaux dans le nez et fleurs dans les cheveux.



TEMPLE NÉWARI SUR LA GRANDE PLACE DE KATMANDOU. SUR LES DEGRÉS SE SONT INSTALLÉS DES NÉWARIS ET DES GHOURKAS.



## QUELQUES MOTS D'HISTOIRE

La population du Népal est évaluée à 4, 5 ou 6 millions d'individus; la vallée que j'e visitai en peut compter 250,000; la surface du pays est approximativement de 150,000 kilomètres. Il n'est, à vrai dire, dans tout le Népal, qu'une vallée vraiment intéressante, celle de Katmandou; elle est dans la région médiane, se relevant à 1,300 mètres d'altitude au sud. Longue d'environ 25 kilomètres, large d'un peu moins, elle rappelle la vallée de Kashmir dans le nord-ouest de l'Himalaya. Ses rivières descendent de tous les points cardinaux, pour se déverser dans le Bagmati, le sinueux tributaire du Gange.

Le sol, à peine ondulé, présente çà et là de petites collines cultivées en terrasses, des bois, des bouquets d'arbres magnifiques, alternant avec les rivières dont plusieurs, si courtes qu'elles soient, sont déjà puissantes.

Les habitants présentent une véritable carte d'échantillons des différentes tribus indiennes et mongoles. Les Newaris, d'origine mongole, longtemps maîtres du pays, furent, en 1768, soumis par les ghourkas, rameau belliqueux de la tribu indienne des Radjpouts d'origine aryenne, chassés antérieurement de leur pays par l'invasion musulmane.

Ces Ghourkas font maintenant la loi au Népal; leur histoire se compose d'une terrible série d'aventures sanglantes, d'horreurs et de trahisons que leur

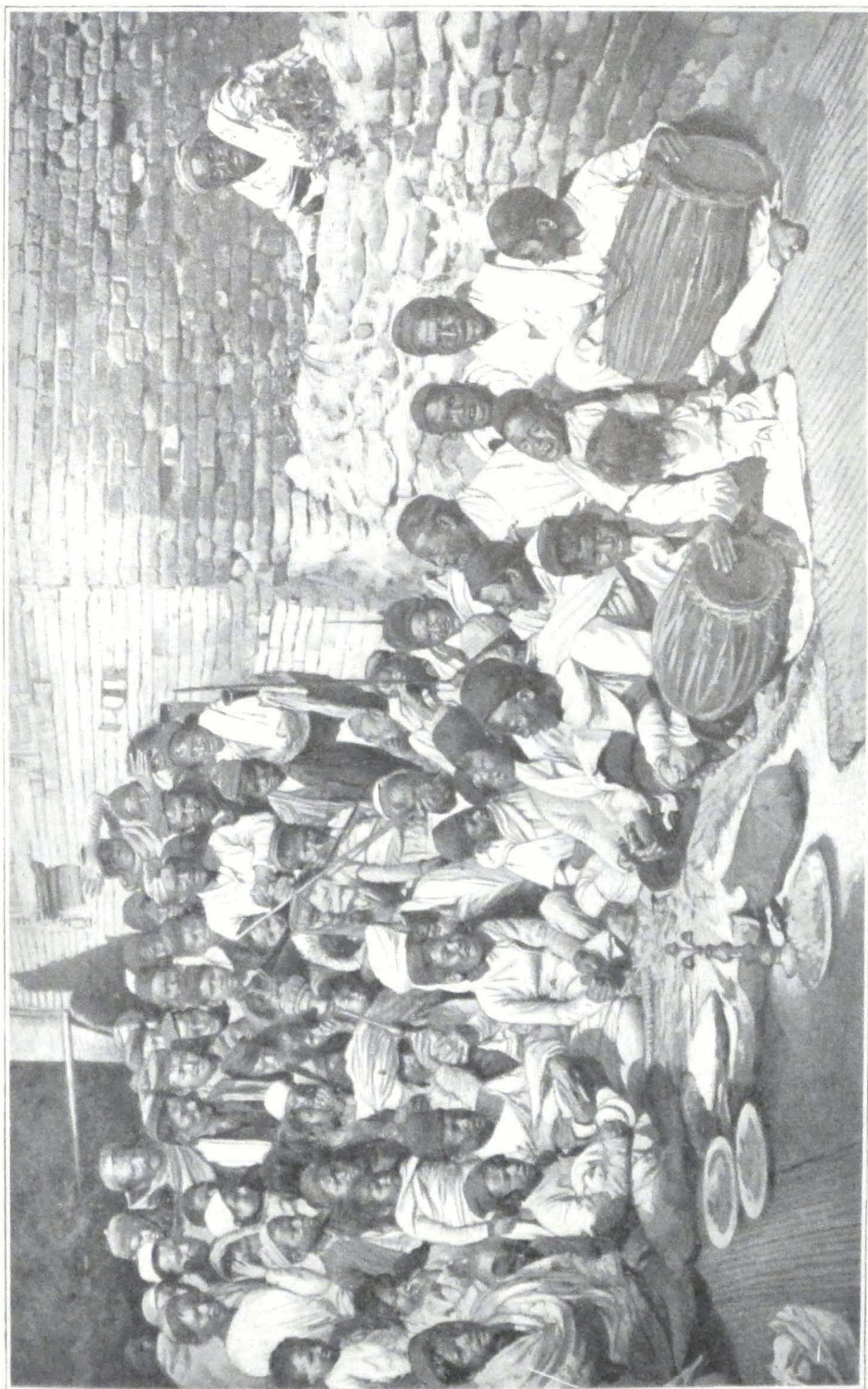
## AUX INDES ET AU NÉPAL

triomphe n'a pas fait cesser. De la fusion de ces deux groupes, newaris mongols et ghourkas indiens, est sortie la caste des soldats actuels ; mais les classes supérieures des deux tribus d'origine sont restées relativement peu mélangées. Deux traits fondamentaux leur sont communs : le patriotisme, inconnu aux Hindous, qui leur fait interdire l'entrée de leur territoire aux étrangers ; et leur religiosité fortement mêlée d'astrologie, supérieure encore à celle des Hindous. C'est le pays où, proportionnellement, il y a le plus de temples et de prêtres ; les fêtes religieuses sont innombrables, et l'on ne sait vraiment pas quand le peuple trouve le temps de gagner sa vie.

Les deux religions, bouddhisme et brahmanisme, représentées par les éléments constitutifs de la population, se sont également pénétrées ; mais il n'en est resté que des formalités extérieures sans le contenu moral. Cette religion, dite *tantrikabouddhisme*, constitue une différence essentielle entre les habitants de la montagne et ceux de la plaine.

Avant que j'eusse commencé ma première promenade dans Katmandou, se présenta à mon bungalow un officier népalien suivi d'un soldat, qui se dirent chargés de ma protection ; la même sollicitude m'avait été témoignée par un officier de l'armée anglo-indienne attachée à la personne du résident. Cette protection ressemblait fort à une surveillance, et il me sembla





CHEUR D'HOMMES ET DE NEWARIS DEVANT UN VIHARA (COUVET), OÙ ILS ONT APPORTÉ LEURS OFFRANDES.



que les deux partis flairaient dans ma visite quelque chose de secret et de dangereux. Rien ne m'était désagréable comme la perspective d'être continuellement escorté par des empêcheurs d'observer et de photographier tranquillement. Je crus prendre le bon parti en m'adressant directement au gouverneur de la province, un frère du maharadjah. Je demandai une audience qui me fut accordée pour le lendemain. Un aide-de-camp vint me chercher dans une calèche de la cour.

Nous partîmes pour Talapatti, quartier où s'élèvent quelques palais fortifiés, de style européen. Le représentant du maharadjah m'attendait dans une cour de son château; il était entouré d'une compagnie de ghourkas, qui me saluèrent d'un roulement de tambours et abaissèrent leur drapeau devant moi. Son Excellence me présenta à quelques généraux, ses parents, et me conduisit dans une sorte de serre où bruissait un jet d'eau. Des glaces partout; des dorures à profusion, des canapés, des fauteuils; dans le fond une estrade voilée qui devait soutenir un trône, tout me faisait oublier que j'étais dans un état mi-barbare.

A l'encontre de l'habitude asiatique suivant laquelle, en une première audience, on parle de tout excepté de son sujet, j'entrai de plain-pied dans la question. Après avoir remercié mon hôte pour la permission qui m'avait été donnée de visiter le Népal, je me lamentai



## AUX INDES ET AU NÉPAL

sur l'impossibilité où l'on me tenait de photographier à ma guise et en demandai carrément l'autorisation. Au lieu de me répondre, le gouverneur, un petit homme tranquille, d'une trentaine d'années, d'un type mi-indien, mi-mongol, les pommettes saillantes, un lorgnon sur son nez cassé, fine moustache noire et petite barbiche, me demanda si je n'avais pas déjà photographié des dames en route.

A cette question embarrassante, j'assurai que, séduit par la beauté des jeunes femmes, j'avais eu la plus grande tentation d'oublier mes engagements ; mais qu'elles avaient baissé leurs ombrelles et si bien dissimulé leur visage qu'en dépit des rayons X, nul n'aurait jamais pu les photographier derrière de pareils écrans.

A moitié désarmé, le gouverneur consentit à me laisser photographier à mon gré hommes et bâtiments, sous réserve que mon escorte donnerait chaque fois son approbation. Cette escorte était, paraît-il, indispensable, ne fût-ce que pour me protéger contre la population, dont on ne pouvait répondre.

Je profitai de ce premier succès pour insinuer, sans vergogne, que d'autres maharadjahs, auxquels j'en rendais mille grâces, m'avaient fort obligeamment prêté un éléphant. Et Son Excellence ne put se dispenser de m'offrir une voiture, que j'acceptai avec joie, car les routes sont terriblement poussiéreuses. Dans une audience ultérieure, on me promit même un

cheval de selle pour les routes non carrossables.

L'allusion aux rayons X amena notre conversation sur les progrès de la science européenne, et je fis une véritable conférence. A mon grand étonnement, je vis que mon auditoire était très au courant de mon sujet, et j'appris qu'il y avait à Katmandou plusieurs produits de la science contemporaine, notamment un cinématographe, exposés dans un musée.

Par exemple, la politique étrangère du gouverneur n'était guère à la hauteur de ses connaissances scientifiques ; il ne la connaissait que par les rapports, sujets à caution, des feuilles anglaises. C'était toute une éducation à refaire.

Après maints renseignements donnés et reçus, je terminai ma visite en offrant aux assistants le régal d'une fine plaisanterie. Je remis à Son Excellence une boîte de cigarettes diaboliques, en le priant confidentiellement, et avec explications préalables, d'en offrir une à un général. L'innocente pièce d'artifice, qui s'enflamme et jaillit subitement sous le nez du fumeur, termina sur une note gaie cette importante entrevue.

Dans le fond de mon cœur je n'étais pourtant pas très satisfait ; mes tentatives faites pour obtenir la permission de visiter d'autres parties du Népal, notamment le massif du Gaourisankar, avaient échoué ; et je dus regarder comme grâce particulière qu'on me permît une excursion dans la montagne de Koukanni, au

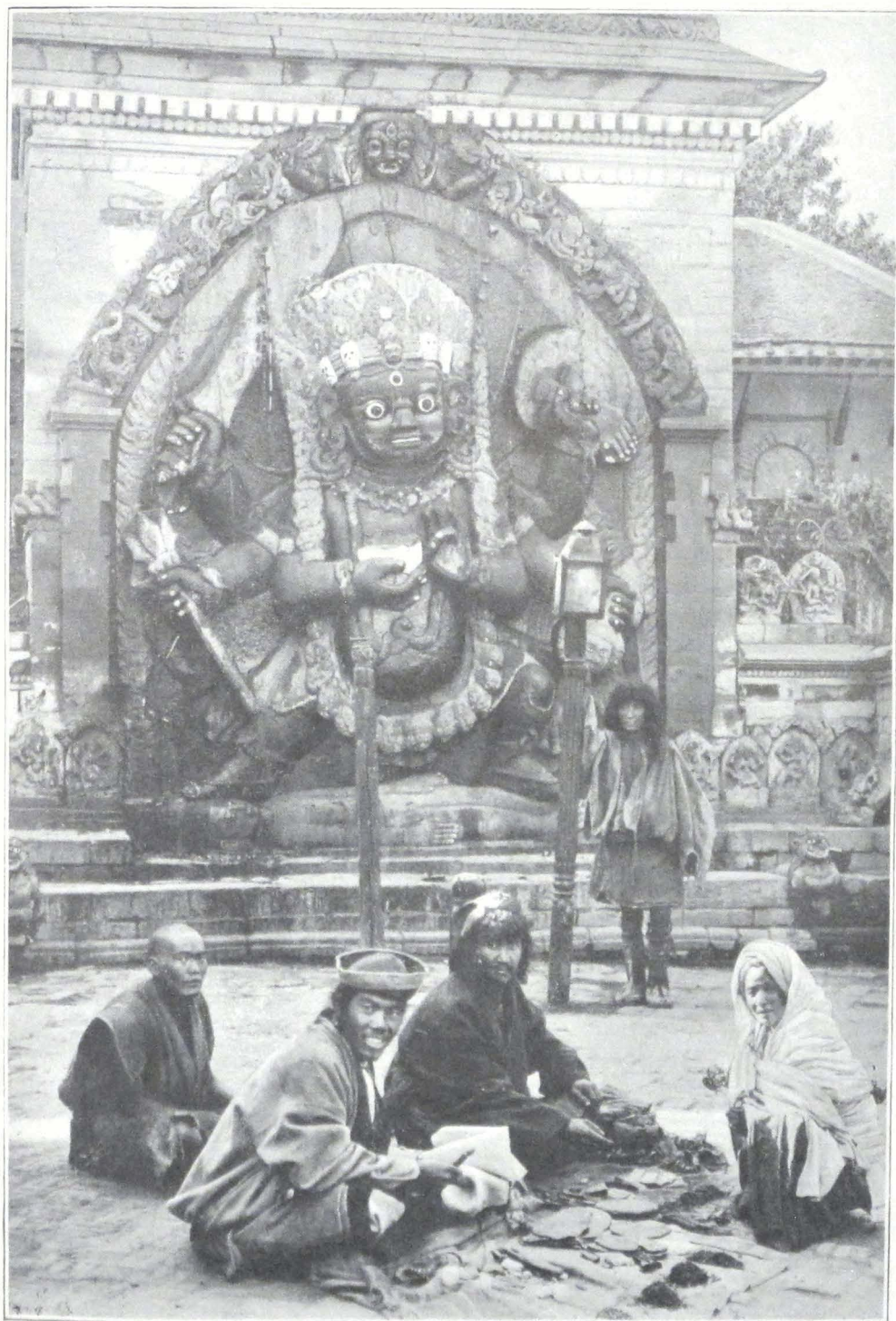
## AUX INDES ET AU NÉPAL

nord de Katmandou ; de là, je pourrais au moins avoir une vue d'ensemble sur le Gaourisankar. Mais étant déjà suspect comme photographe, je reçus l'ordre formel de ne pas prendre une note topographique.

Sur cette faveur mitigée, je quittai le palais. Il fut jadis la demeure de Jan Bahadour, une des grandes figures du Népal, homme énergique et intelligent, qui d'aide de camp, devint, en 1845, premier ministre et eut la fortune, rare en son pays, de mourir de sa belle mort, après trente-deux années de pouvoir.

Son pays lui doit quantité de réformes, qui montrent jusqu'où peut se développer, avec ses seuls moyens, un pays asiatique. Mais le Népal est dans une situation économique assez précaire. Malgré la fertilité de ses vallées, il doit recourir aux importations ; or, son exportation est restreinte à bien peu de chose, un peu de pelleterie, des cloches, du papier de fibre ; et il en sera ainsi tant que les ingénieurs européens seront tenus de respecter les riches trésors que renferme son sol et les forêts dont l'exploitation serait la fortune du pays.

Lorsque je visitai Katmandou et que je contemplai dans son encorbellement doré la petite porte basse du palais de Hanuman-Dhoka, où pénétrèrent, en courbant la tête, tant de grands seigneurs qui n'en sont jamais ressortis, je me souvins, avec un frisson d'horreur, des mesures sanglantes auxquelles recoururent



A KATMANDOU, SUR LA PLACE DU KÔT, GIGANTESQUE IMAGE EN RELIEF QUI REPRÉSENTE KALI,  
LA DÉESE DE LA MORT.



Jan Bahadour et d'autres ministres du Népal pour y conquérir le pouvoir et pour l'y conserver. Aujourd'hui, ce palais, théâtre d'un grand massacre, qui, le 14 septembre 1846, supprima trente adversaires de Jan Bahadour, est devenu le bâtiment du ministère de la Guerre, le « Kot ». A droite de la porte, dont on n'ouvre les deux battants que pour le maharadjah, un soldat ghourka sans fusil, mais muni d'un long gourdin, monte la garde; de l'autre côté se dresse une colonne bariolée, que couronne la statue de Hanuman, le grotesque chef des singes sacrés, qui abrite sa figure blanche comme neige sous un gigantesque parasol rouge. On ne peut s'imaginer d'entrée plus bizarre pour la cour d'un roi.

En face du palais, qui s'élève sur une vaste place, sont construits de nombreux temples, avec les toits d'usage qui se divisent en plusieurs étages superposés. Les indécents ornements de bois sculpté qui les décorent sont incroyables et, dans d'autres pays, ne seraient pas tolérés. Les savants népalais que j'interrogeai sur ces scènes scandaleuses, relatées uniquement sur les murailles des temples, se contredirent dans leurs explications. Les uns les représentaient comme la série des aventures galantes de Krischna, qui est le dieu brahmane de l'amour; d'autres les regardaient comme une invitation donnée aux visiteurs d'avoir à laisser, hors du lieu sacré, leurs pensées mondaines et pécheresses :

## AUX INDES ET AU NÉPAL

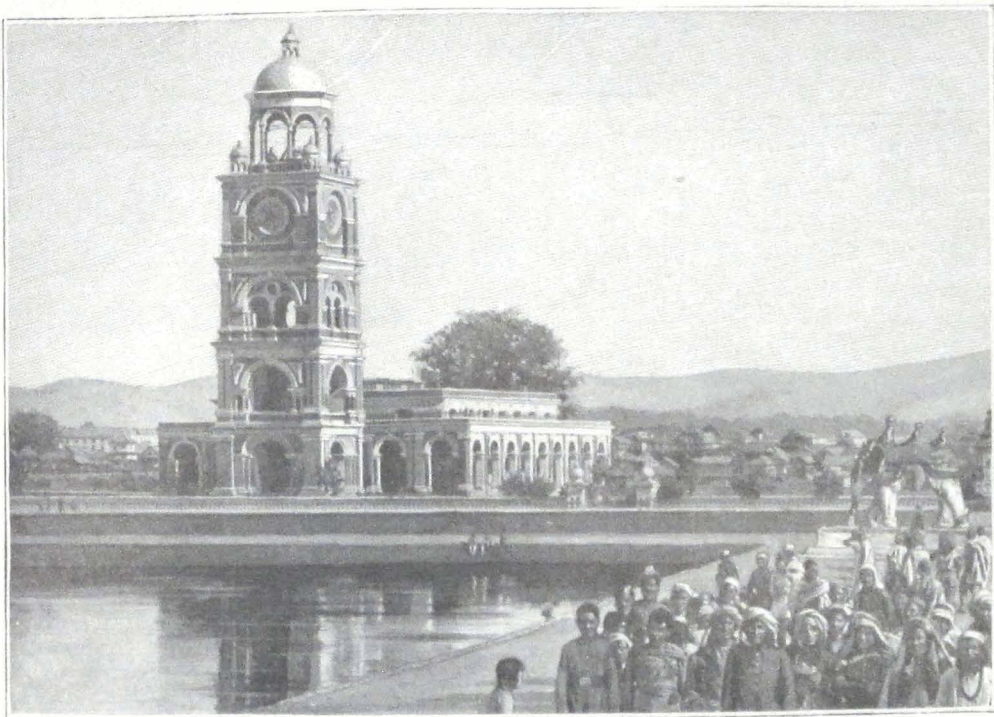
d'autres affirmaient, tout bonnement, que ces groupes se trouvaient là pour amuser les Népalais et attirer dans le temple un plus grand nombre de fidèles.

Les ghourkas ont recouvert d'une couche de chaux ces sculptures, ainsi que toutes celles, souvent très artistiques, qui ornent les temples et les maisons, pour leur donner l'apparence de la pierre. Ils ont surtout réussi à prouver la supériorité qu'ont, sur eux, les newaris, quant à la finesse de la civilisation et la sûreté du goût.

De tous ces temples, le plus rapproché du palais s'élève sur une assise en pierres de taille, où l'on a gravé une sentence empruntée à toutes les langues d'Asie. Quand je voulus en prendre une photographie, une bande de newaris et de ghourkas s'y installa; d'autres vinrent m'examiner comme une bête curieuse.

Katmandou, comme toutes les villes du Népal, est atteinte d'une véritable pléthore de temples et de palais. Beaucoup sont en ruines sans avoir été jamais terminés. La cause en est dans la croyance, généralement répandue, que quiconque ose finir un ouvrage dont l'entrepreneur est mort avant son achèvement, le rejoint dans la tombe, au cours des trois mois suivants. Ces ruines innombrables, dispersées un peu partout, sont un des spectacles qui font de Katmandou, et plus encore des deux autres vieilles cités de Patan et de





KATMANDOU : L'ÉTANG DE KANI-PORRI, OU S'EFFECTUAIENT JADIS LES JUGEMENTS DE DIEU ;  
DERRIÈRE, PALAIS ANGLO-INDIEN D'UN ANCIEN MINISTRE.



PATAN : PLACE DU MARCHÉ ; AU FOND, LE TEMPLE DE KALI, DÉESSE DE LA MORT.



## LES VILLES DU NÉPAL

Bhatgaon, les villes les plus pittoresques du monde. D'ailleurs, la distribution de ces villes, avec leur réseau de ruelles qui s'entrecroisent à angles de tous degrés et aboutissent au hasard sur des places étroites et informes, est d'une fantaisie achevée.

L'aspect des maisons mêmes est très curieux ; l'étage inférieur est formé de briques plates de couleur ocre ; l'étage supérieur est en bois et couvert de sculptures noircies par l'âge ou déshonorées par la chaux ; ces murs de bois avec leurs fenêtres surplombent obliquement l'étage inférieur ; les rues étant très étroites, les maisons, vers le sommet, font le pont, et, entre les crêtes des toits sculptés qui se font face, on ne voit qu'une mince bande de ciel.

Seules, les constructions plus récentes de l'époque des ghourkas sont dépourvues de l'agréable ornement qu'offrent les sculptures sur bois, et il semble que tout ce travail d'art ait périclité sous les rois actuels, auxquels les Muses ne sont pas aussi favorables qu'aux newaris.

On s'imagine sans peine l'aspect extraordinairement pittoresque que prête à une telle ville l'obscurité de la nuit, éclairée par des lanternes qu'on rencontre çà et là. Qu'on mette dans ce cadre unique la cohue bariolée de toutes les tribus du Népal, les visiteurs des Indes, du Tibet et de l'Afghanistan qui se pressent, du matin au soir, à travers ces ruelles et sur la place du marché,

## AUX INDES ET AU NÉPAL

ou encore s'arrêtent devant les boutiques situées à la partie inférieure des maisons, d'où des échelles grossières conduisent à des magasins étroits, mais bien agencés et regorgeant de marchandises ; qu'on y ajoute le mélange des dialectes bruyants ; le vacarme étourdissant des tam-tam, des clochettes et des conques qui résonnent, nuit et jour, auprès des temples ; et l'on se fera une idée approximative de ces villes népalienues. Mais il est deux choses que je ne peux pas faire comprendre suffisamment : c'est l'inénarrable saleté des rues, où chacun se débarrasse de ce qui encombre sa maison, et l'odeur horrible, indiciblement répugnante, qui s'aggrave encore de ce que le plat favori des Népalienues est le radis noir en décomposition.

De toutes les places de Katmandou, celle du Kot me paraît avoir le décor le plus caractéristique. Je ne veux pas parler des remparts de neige que forment à l'horizon les crêtes de l'Himalaya (c'est la toile de fond de toutes les villes du Népal) mais de la gigantesque image en relief qui représente Kali, la déesse de la mort. Elle est appliquée sur une haute muraille de pierre et peinte en noir. Nul symbole ne peut mieux figurer les hécatombes que cause au Népal l'innombrable phalange des épidémies dues à la malpropreté régnante et à la mauvaise qualité de l'eau. Heureusement, des travaux de canalisation, terminés en 1892, amènent maintenant à Katmandou l'eau des sources et

## LES VILLES DU NÉPAL

ont inauguré une sensible transformation. D'autres travaux, commencés pendant mon séjour, amélioreront encore de beaucoup l'état sanitaire de la ville. Pendant longtemps, les indigènes ont considéré comme un crime grave la tentative d'arrêter, par des moyens plus efficaces que les sacrifices et les pénitences, les ravages de la déesse de la mort.

Malgré son puissant intérêt, Katmandou n'est peut-être pas la ville où l'on puisse se faire la plus juste idée de l'antiquité népalienne ; c'est plutôt à Patan et à Bhatgaon qu'on en reçoit la plus forte impression. Le style bâtard et mi-européen, que çà et là révèlent les plus récentes constructions de Katmandou, donne à la ville une vague ressemblance avec une ville indienne habitée par des Anglais. Par exemple, la vaste Tandi-Khal, située à l'est de la ville, sorte de place d'armes entourée de casernes, de fonderies de canons et de magasins militaires, vous transporte en moderne Hindoustan. C'est là que se font les exercices militaires ; l'armée népalienne a adopté les méthodes anglo-indiennes, puisque la plupart de ses sous-officiers ont fait un service de dix ans aux Indes à la solde de l'Angleterre. Par contre, les belliqueux ghourkas sont obligés de fabriquer, avec leurs propres ressources et sans le secours de la mécanique européenne, toutes leurs armes ; car c'est un article dont l'Angleterre a rendu impossible l'importation aux Indes et au Népal,

## AUX INDES ET AU NÉPAL

par des mesures douanières de la plus grande rigueur.

Les Népalais auraient naturellement le plus grand intérêt à se procurer des modèles d'armes à feu répondant à la technique moderne. On dit que les ambassadeurs qui, tous les ans, se rendent à travers le Tibet, du Népal à Pékin, sont les intermédiaires secrets de ce progrès européen. Or, ces ambassades ne sont ordinairement pas bien reçues au Tibet, avec ou sans complicité de la Chine, qui est en état d'hostilité latente, mais perpétuelle, avec le Népal ; elles sont souvent pillées par des brigands et, fait caractéristique, toujours au retour. La continuité de ces mauvais traitements a même obligé le Népal à rappeler en 1876 son ambassadeur auprès du Lama. Si les Anglais, en 1792, quand les Tibétains les appelaient à leur aide contre l'invasion des ghourkas, leur avaient accordé le secours demandé, le Tibet, et probablement aussi le Népal, seraient depuis longtemps pour eux des pays soumis.

Le Népal se prépare à toutes les éventualités et n'a pas grande confiance en l'Angleterre. L'amitié exprimée officiellement entre les deux pays ne peut guère être sincère, car autrement le Népal aurait déjà ouvert aux Anglais ses portes, qu'il leur ferme avec tant d'entêtement.

Les Népalais savent bien qu'ils pourraient augmenter considérablement les revenus de leur pays, en

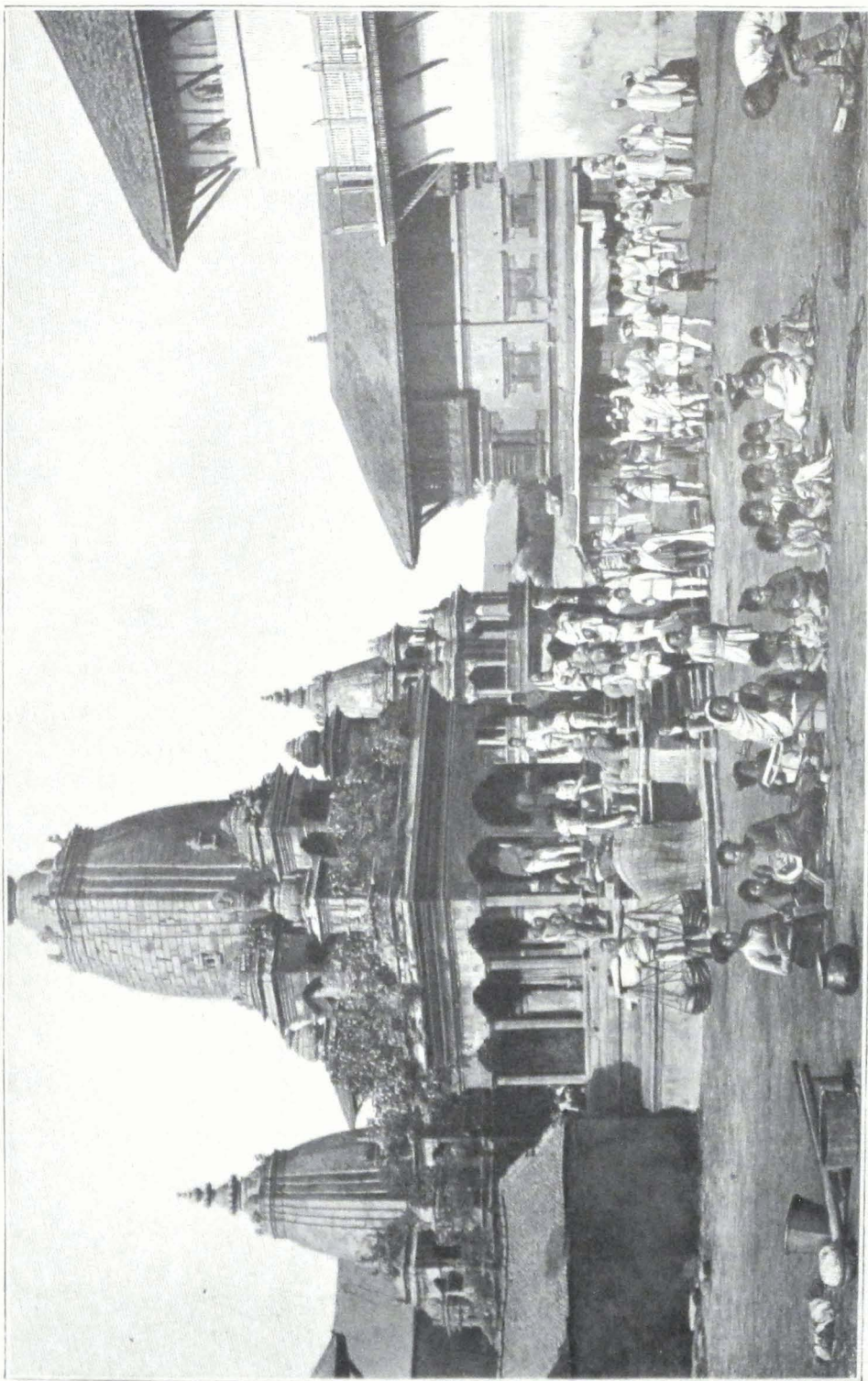
faisant exploiter par des ingénieurs européens les trésors cachés dans leurs forêts et dans leurs champs. Ces revenus se composent de la contribution foncière, de douanes, de divers monopoles et du maigre produit des mines ; la maison du souverain s'entretient des diverses rentes de ses nombreuses terres. On lève parfois aussi sur la rente une sorte de dîme qui s'étend même aux brahmanes. Ils savent très bien que la vallée du Pokrah, plus grande que celle de Katmandou, pourrait devenir aussi fertile s'ils utilisaient les lacs qui s'y trouvent pour des travaux d'irrigation ; que, dans le même champ deux et trois récoltes de riz ou de blé pourraient être obtenues par eux ; mais le Népal aime mieux importer le blé des Indes que de se décider à laisser entrer dans le pays les Européens nécessaires à son exploitation. « D'abord, disent-ils, viennent les missionnaires avec la Bible ou des ingénieurs avec leurs compas ; puis des commerçants avec la bouteille d'eau-de-vie ; enfin le soldat avec les canons. » C'est par cet aphorisme que s'apprécie en Asie la pénétration des Européens.

Les sentiments des peuples n'ont pas changé depuis 1851, époque où Jan Bahadour déclinait l'offre de l'ambassadeur anglais Raskin de prolonger la route des Indes jusque dans son pays ; il objecta que cette voie de pénétration causerait une révolte épouvantable dans le peuple ; personnellement, il était convaincu de la

## AUX INDES ET AU NÉPAL

nécessité de faciliter les transactions entre les deux pays et des bonnes intentions de l'Angleterre ; il n'aurait pas mieux demandé que de lui ouvrir un chemin des Indes au Népal à travers les montagnes ; « mais, dit-il, le peuple n'en veut pas ; nous ne pouvons combattre avec l'Angleterre, non plus qu'un chat avec un lion ; mais le chat pourrait bien dans un coin, arracher les yeux du lion ».

Une fraction du parti ghourka, qui ne pouvait se consoler d'avoir perdu la province de Koumairi, prise par les Anglais, alla même si loin dans son nationalisme, qu'il considérait toute ingérence du progrès européen comme un malheur gros de conséquences pour la patrie. Jan Bahadour avait fait en Europe un voyage d'où il rapporta d'heureuses innovations. Le parti anti-européen lui en fit un crime et trama contre lui plusieurs conjurations, sous prétexte qu'en mangeant et en buvant du vin avec les Européens, il avait perdu ses privilèges de caste, et qu'il n'était plus digne de garder un poste supérieur dans le gouvernement. Jan Bahadour, qui doit avoir possédé une confiance infinie en son étoile, se refusa, au grand étonnement du peuple, à faire exécuter les auteurs de complot ; il crut les punir davantage en se faisant élever une fière statue d'or, de grandeur naturelle, sur le champ de manœuvres, à l'endroit où une poudrière, frappée par la foudre, avait fait explosion.



PATAN : TEMPLE INACHEVÉ QU'ENVAHIT LA VÉGÉTATION ; AU PREMIER PLAN, GROUPE DE FEMMES ET D'ENFANTS NEWARIS.





## LE MINISTRE BHIM-SEN

Entre la grande place et le gros de la ville est situé le palais d'un ancien premier ministre, Bhim-Sen. Non loin s'élève une colonne de deux cents pieds, sans apparente signification, et que le peuple a nommée «la Folie de Bhim-Sen». Ce palais, ou plutôt cette grande maison, offre un tableau de caractère : le style de l'habitation, les palmiers qui l'entourent et dont le profil se découpe sur les pentes neigeuses de l'Himalaya, c'est bien le Népal. Malgré son apparence pacifique, elle rappelle des faits qui témoignent de la barbarie usitée au Népal dans les querelles de partis. Lorsque Bhim-Sen fut renversé en 1839 et que Ranyang fut amené au pouvoir par le parti Pandit, c'est dans ce palais qu'on tortura l'ancien ministre pour le contraindre à l'aveu d'avoir empoisonné en 1837 un jeune prince népalien. Les tortures étaient d'une horreur sans nom : on l'écorcha vif ainsi que ses femmes. On tortura devant ses yeux le médecin de la cour, son ami intime, qu'on accusait de complicité dans l'empoisonnement. Comme il ne fallait pas verser le sang du médecin parce qu'il appartenait à la caste des brahmanes, on lui brûla le front avec un fer rouge jusqu'à ce que le cerveau fût mis à nu ; à un autre complice présumé on arracha le cœur. Le vieux Bhim-Sen resta inébranlable et n'avoua pas son prétendu forfait. Par un miracle de vitalité, il ne mourut pas ; il se tua plus tard, accablé de son déshonneur en s'ouvrant les veines.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Jan Bahadour, qui appartenait à sa tribu, vengea sa mort (1846) en faisant massacrer tous les membres du parti Pandit dans le Kot : il n'arriva pas toutefois à se débarrasser de tous ses adversaires.

Il suffit de mentionner brièvement cet épisode sanglant, pour faire comprendre les sentiments qui m'assaillaient dans ce palais ; à chaque pas le *babou* savant, qui me servait de guide avec mes deux gardiens, me chuchotait à l'oreille le secret d'une nouvelle horreur ; le sol des chambres et des cours du palais me semblait imprégné de sang. •

Citons, pour terminer la liste des constructions historiques ou curieuses, le palais aux riches ornements de style anglo-indien, qui appartenait à un des seigneurs massacrés en 1846. Il est situé au bord de l'étang de Rani-Pokri. Cet étang a aussi son histoire effroyable : dans ses eaux s'effectuaient les jugements de Dieu.

Les portes et les fortifications népalienues sont tombées ; mais les gens sans caste, balayeurs, bouchers, bourreaux, sont installés sur leur emplacement dans les faubourgs. Aussi une promenade autour de la ville n'offre-t-elle que des tableaux de misère et de pitié.

Sans doute, à Katmandou, les rues et les places, les cours et les palais présentent des scènes pittoresques, et

je n'ai pas cité tous les temples : le Talliju, qui est le plus beau et le mieux conservé des temples brahmanes ; le Bodh Mandal et le Katisambou, qui sont les plus impressionnants des temples bouddhistes ; le Mehenkal réclamé à la fois par les brahmanes et les bouddhistes comme appartenant à leur culte. Cependant ces impressions deviennent encore plus intenses dans les deux autres villes newaris, Patan et Bhatgaon parce qu'il n'y a pas là trace d'influence européenne.

A Patan, qui n'est qu'à 3 kilomètres de l'extrémité sud-est de Katmandou, je ne savais pas où fixer mes regards, tant les curiosités y sont nombreuses et passionnantes. L'incroyable saleté de la ville, le choléra qui y règne en maître en rendent évidemment le séjour peu enviable ; et Katmandou, avec son commencement de canalisation, ses pavés, son eau, me semblait un Éden par comparaison. Mais le voyageur de passage y marche dans un perpétuel émerveillement.

Le nombre de soixante mille habitants est peut-être le même dans les deux villes ; néanmoins, on a le sentiment que Patan est mort et que tout le mouvement se porte vers Katmandou. On sent que la ville ne s'est jamais complètement remise du massacre horrible accompli en 1768 par les ghourkas qui, sous le commandement de Prithi Naravan, réunirent les anciennes principautés newaris en royaume du Népal.

Le massacre et la destruction doivent avoir été

## AUX INDES ET AU NÉPAL

plus terribles encore à Kirtipour, dépendance de Patan. campée sur une crête inaccessible. La citadelle résista en 1756 et 1757 à trois attaques des ghourkas, et ne serait probablement pas tombée si elle ne s'était laissé aveugler par la promesse trompeuse que tous les assiégés auraient la vie sauve. Le vainqueur n'y laissa pas pierre sur pierre, et le petit nombre d'habitants qu'on ne massacra pas fut mutilé ; on leur coupa les oreilles, les lèvres et le nez. A ce sort affreux n'échappèrent que les hommes capables de jouer d'un instrument à vent ; par un caprice du maître, ils furent enrégimentés comme musiciens dans l'armée des ghourkas.

De nombreuses ruines et la trace des dévastations donnent à Patan une empreinte indiciblement mélancolique et très pittoresque. Mais il y a mieux encore : peut-être plus que dans toute autre ville népalienne, il s'y trouve une sorte de constructions qu'il ne faut pas confondre avec les temples, quoiqu'elles leur ressemblent beaucoup : ce sont les *wiharas* ou couvents, qui servent d'abri aux moines et aux pèlerins. Leurs toits se terminent souvent par les mêmes sommets en forme de cloche qu'on voit aux vrais temples bouddhiques ; mais ils n'ont pas à leur côté le trident, attribut de Mahadéo, qui ne doit pas manquer à la maison d'un dieu. L'invasion et le pillage l'ont, hélas ! souvent fait disparaître, comme aussi les clochettes de métal qui résonnent au vent et d'autres accessoires de



PATAN : TEMPLE DE LA SECTE DES DJAINN.



bronze, suspendus comme des ex-voto sur les bords des toits surplombants.

On a seulement rétabli partout la cloche principale sur laquelle le Newari annonce sa visite et l'apport de son offrande en frappant avec un bâton; elle est suspendue dans un échafaudage à côté du temple.

Des nombreux wiharas, animés autrefois de la cohue des pieux pèlerins, dix à peine répondent encore à leur véritable destination. Dans les autres, les Népalais se sont installés en conservant l'habitude indienne de la vie de clan. Trente ou quarante familles, plus ou moins apparentées, occupent le même bâtiment; il s'élève autour d'une cour commune qui n'a pas été nettoyée depuis la création du monde. Je me secoue encore en me rappelant l'aspect et l'odeur de ce foyer de miasmes et de pestilence...

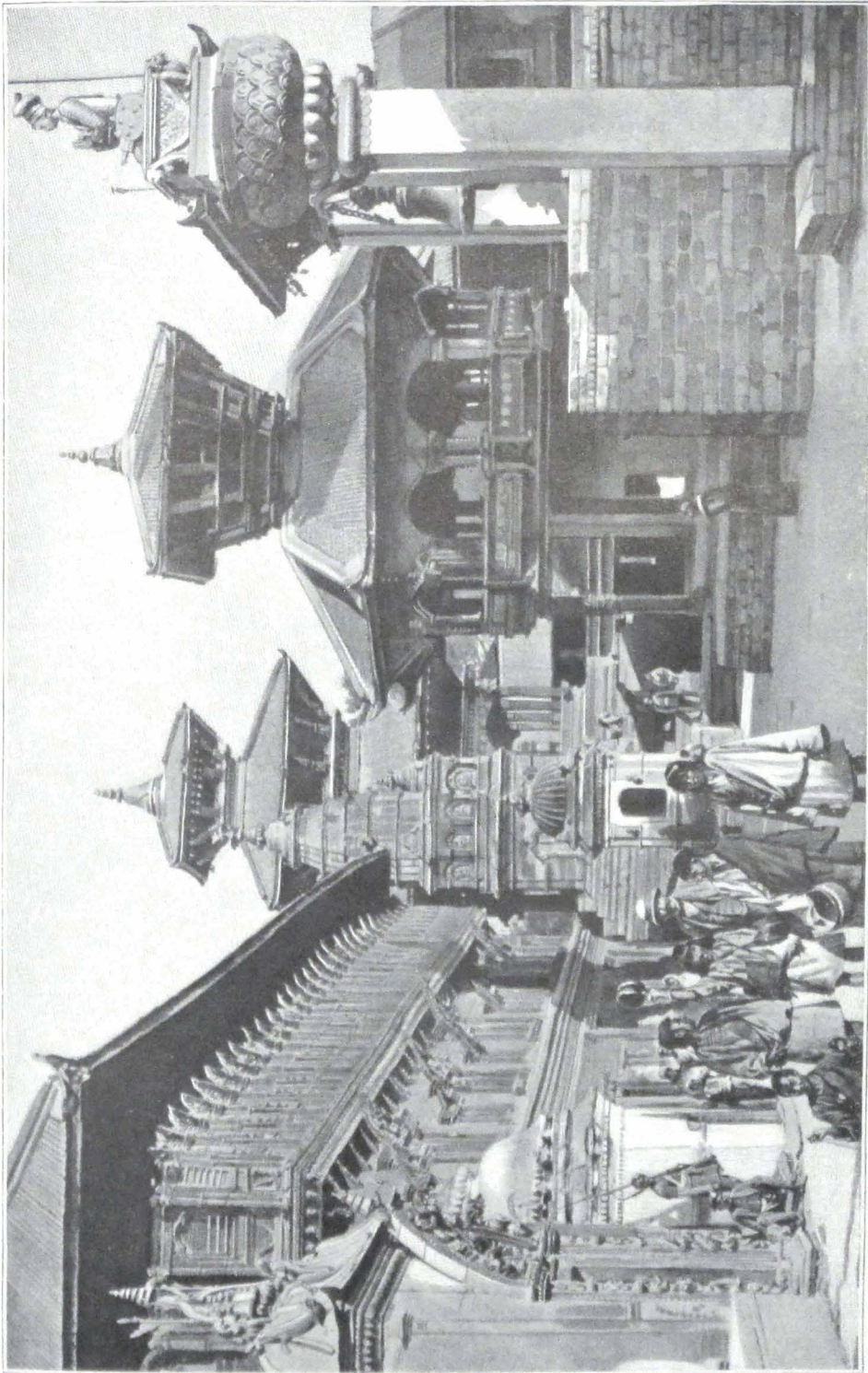
Les ornements les plus curieux de la rue principale de Patan sont de hautes colonnes échappées par miracle à la destruction. Leurs chapiteaux s'épanouissent en fleurs de lotus et servent de socles à des statues de bronze gigantesques. Celles-ci représentent ou des rois newaris qui ont construit un temple, ou l'oiseau divin Garuda, être fabuleux couvert de plumage, au visage de perroquet, aux membres humains, et qui est regardé comme l'intermédiaire entre la divinité et les prières des hommes. Ces statues sont dressées devant les temples, en posture de prières. La supériorité

## AUX INDES ET AU NÉPAL

rité que la pensée brahmane reconnaît à l'homme sur la femme se manifeste de curieuse manière, sur un monument de cette espèce : à côté du roi newari Narendra Mullah agenouillé, se trouve également la reine en prières ; mais elle n'est pas à la même échelle : elle est ridiculement petite. Aussi le monument, malgré le cobra qui se dresse derrière le couple royal pour symboliser son pouvoir, produit-il un effet un peu comique.

A Bhatgaon, troisième résidence des anciens princes newaris, qui est plus loin de Katmandou que Patan (13 kil.), je trouvai un monument similaire, d'architecture étrange, au sommet duquel le roi Boupatindra Mullah, coiffé d'un couvre-chef bizarre, armé d'une épée et d'un bouclier, est installé, non pas sous un terrible serpent, mais sous un parasol en forme de cloche. Il porte au front le signe symbolique de son dieu préféré. C'est un usage fréquent au Népal de placer ainsi la statue d'un roi agenouillé, le front orné d'un emblème divin, partout où aux Indes se serait élevée la statue d'une divinité. Des symboles analogues se retrouvent sur les lampes de bronze à cinq branches dans la coupelle desquelles on brûle du beurre fondu et qu'au moyen d'une poignée articulée le prêtre balance devant les images du dieu auquel il sacrifie. On les retrouve, d'ailleurs, sur presque tous les objets





BHATGAON : LE MONUMENT DU DURBAR AVEC SA PORTE D'OR ; A DROITE, LA STATUE SUR COLONNE DU ROI BOUPATINDRA MULLAH ;  
AU PREMIER PLAN, L'AUTEUR ET UN GROUPE DE TIBÉTAINS.



de culte, qui sont en général d'un art achevé. La plus belle de ces curieuses colonnes est dressée à Bhatgaon à côté d'un échafaudage de cloches, sur une place qui est bien la plus originale, non seulement du Népal, mais encore des Indes, sinon de l'Asie entière.

Pourtant le détail de son architecture n'est, paraît-il, pas complètement inédit ; les Chinois assurent que le modèle de certaine porte dorée, construite au commencement de <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle et encadrée d'images en relief, représentant l'oiseau divin et le serpent à sept têtes, se trouve depuis le <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle dans les défilés de Han-kaou, en Chine.

En somme, avec des nuances et des différences du plus au moins, Patan et Bhatgaon rappellent Katmandou. Séparées seulement par quelques kilomètres, ces trois villes ne peuvent pas offrir un aspect absolument distinct, et je renoncerais à entrer plus avant dans la description de leurs monuments, s'il ne m'était impossible de ne pas dire quelques mots de leurs intéressants durbars, sièges du Gouvernement.

C'est, dans les trois villes, un bâtiment très vaste, où le nombre incommensurable des cours empêche le profane de s'orienter. Ceux de Patan et de Bhatgaon sont peut-être les plus curieux. A Patan, la porte principale est surmontée d'un demi-cercle d'or, motif fréquent de l'architecture au Népal, dans lequel sont repoussées des figures mythologiques et des symboles.

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Les colonnes latérales des portes et des léoglyphes, installés là comme gardiens, produisent, avec les fenêtres richement sculptées qui s'ouvrent au-dessus et le double toit couronné d'une divinité bizarre, un surprenant effet décoratif. Les princes du Népal, qui appartenaient à la branche brahmane des Newaris et non, comme la grande masse de la population, à la branche bouddhiste, n'ont toléré, dans le voisinage du durbar, que des temples de leur religion. Aussi les temples bouddhistes, qu'on reconnaît immédiatement à leur coupole, ont trouvé place surtout dans les faubourgs, tandis que les grandes places sont ornées de temples brahmanes, avec leur toit de trois étages superposés.

Du durbar de Bhatgaon, qui a quatre-vingt-dix-neuf cours, on ne peut se faire en imagination la moindre idée ; les sculptures sur bois qui rehaussent ses portes et ses halls échappent à toute description. Batgaon est décidément la ville la plus féconde en étonnements. La cause en est probablement que les habitants ne sont pas, comme à Patan ou à Katmandou, formés des deux tiers mais d'un tiers de bouddhistes. Donc, les Newaris brahmanes y étaient en majorité, et les gourkhas, brahmanes eux aussi, en conquérant et dévastant le pays, ont ménagé cette résidence plus que Katmandou et Patan.

Non seulement l'architecture y est particulièrement

## CHANTEURS NEWARIS

curieuse, surtout dans le voisinage de la place de Tauri et de son étang rempli de dorades; mais encore la population, qui compte cinquante mille âmes, est ici bien plus avenante, plus gaie qu'ailleurs au Népal.

Malgré la peur ridicule que toute la population paraît avoir d'être photographiée, j'ai réussi, blotti dans une cachette, à prendre une troupe d'hommes et de garçons newaris qui chantaient en commun, en apportant devant un wihara leur prébende de poivre et de vivres divers. Maintenant encore résonnent à mes oreilles les sons perçants de ces chanteurs enragés. A leurs voix se mêlaient le bruissement des petites cymbales, le ronflement des longs tambours, l'éclat des trompettes de cuivre étayées de longs bâtons.

Je ne peux vraiment pas examiner, l'un après l'autre, tous les bâtiments remarquables du pays; ce que j'en ai dit suffira peut-être à refléter mon impression générale. Pourtant il est, aux environs de Katmandou, des sanctuaires où s'est conservée, dans toute son intégrité, l'insondable antiquité de la religion. C'est là que palpète le cœur du Népal.





## CHAPITRE XVII

### PÈLERINAGES NÉPALIENS

PADJPATTINATH. LE TEMPLE DU LINGAM A CINQ VISAGES. || FÊTES RELIGIEUSES ET PÉNITENTS. || LA COLLINE DE SWAYAMBOUNATH ET SON TEMPLE. || LES SINGES SACRÉS.



LE bouddhisme et le brahmanisme se sont au Népal intimement pénétrés et fraternisent, pour la plus grande gloire de la divinité. Cette religion mixte a donné naissance à un nombre considérable de lieux de pèlerinage ; j'en ai compté 2 733, qui sont assidûment fréquentés par des fidèles venus de tous les coins des Indes et même de toute l'Asie ! Des solitudes du Tibet vient, à travers l'Himalaya, le chevrier bouddhiste, pour apporter ses flocons de laine et de petits drapeaux de prières sur la colline de Swayambounath près de Katmandou ; de l'extrême sud des Indes, le Tamoul brahmane se met en marche et, pendant des mois, brave le soleil et les pluies pour se prosterner, aux portes du temple de Padjpattinath, devant le Radj-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

Gourou, pontife des brahmanes, boire de sa main l'eau du Bagmati qu'il a versé sur l'idole Lingam et se trouver par là sanctifié pour le restant de ses jours.

Quoique mon hospitalier *babou* me dissuadât de visiter ce temple fréquenté par des fanatiques dangereux, je ne pus résister à la tentation de connaître le sanctuaire le plus vénéré de tout le Népal. C'est au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ qu'il fut consacré à une divinité brahmane par Garoumatti, la fille d'Asoka, roi bouddhiste, et cet hommage rendu à une divinité rivale ne contribua pas peu à la fusion des deux cultes...

Je cheminaï, pour m'y rendre, à travers une série de villages misérables qui se touchaient jusqu'à Padjpatinath, et n'aperçus l'édifice qu'en arrivant sur le pont jeté en travers du Bagmati. Sans irriter, par ma curiosité, les pèlerins qui se trouvaient réunis en grand nombre à l'heure matinale, je traversai le pont auquel aboutit sur l'autre rive un escalier monumental, et j'accédai, par ses cent onze degrés, à un petit bois parsemé de chapelles votives. De là j'arrivai, sans être aperçu, sur une colline boisée où le temple se trouve construit. Avant que mes deux surveillants pussent se demander s'ils m'autorisaient à faire œuvre de photographe, j'avais dans ma chambre noire un cliché du panorama.

Le temple est consacré au Lingam à cinq visages; la divinité y est intérieurement représentée par un pieu quadrangulaire, dont le sommet et les quatre faces sont



ornés d'une figure tournée vers le ciel pour symboliser l'omniprésence du dieu.

Près du temple, que vénèrent également les bouddhistes et les brahmanes, fut encore fondé, par la fille d'Asoka, un couvent de femmes, nommé le Garou Wihara, dans lequel la princesse, après avoir abdiqué tous ses droits, mena en recluse, au sein d'une extrême pauvreté, une existence consacrée tout entière au culte des dieux.

La contrée fourmille d'ailleurs de ces pénitentes, désignées sous l'appellation de Bairaguinis, qui ont renoncé à toutes les joies du monde pour honorer, dans le plus complet dénûment, la mémoire de leur grand modèle.

Si leurs émules du sexe masculin, les Yogis, Dumdis, Sadhys, Kakhis, Nagas, Gosaïns, Bairaguis, Sanyassis (j'en passe, impuissant à les dénombrer tous), offrent un indicible et saisissant aspect avec leur corps intentionnellement négligé et ingénieusement déformé, combien plus impressionnantes ont su se rendre ces malheureuses qui n'ont rien conservé de féminin, je dirai même rien d'humain : c'est un spectacle unique au monde, inconnu même aux Indes, que donnent à l'Européen ces femmes saupoudrées de cendre, leur misérable corps généralement nu, enveloppées parfois d'un châle décoloré, qui, accroupies devant leur taudis, passent, dans une conception lamentable de leurs

## AUX INDES ET AU NÉPAL

devoirs religieux, leur existence entière à murmurer des prières, à prendre des bains rituels, à sacrifier. Non plus que le lis des champs, elles se soucient du pain quotidien ; quelques âmes charitables subviennent toujours à leurs infimes besoins. Une draperie loqueteuse, une lota coupée dans un potiron, quelques graines d'arbre sacré enfilées dans une chaînette qui leur entoure le col et les poignets, voilà tous leurs biens.

Au Népal, les Hindous orthodoxes se sentent, plus que partout ailleurs, chez eux. Ils n'ont pas à redouter comme aux Indes, par exemple, les regards apitoyés ou moqueurs des Européens. Aussi les fêtes religieuses de Padjpattinath sont-elles célébrées sans contrainte, avec tout le cérémonial en usage depuis des milliers d'années, et les pénitents des deux sexes se livrent-ils sans gêne aucune à leurs pratiques d'une inconcevable invention.

Aux fêtes de Kartik Pournima, les pénitentes, qui sont parvenues à passer tout un mois dans le parvis des temples, sans autre nourriture que l'eau qui aspergea l'idole de Mohadéo, sont honorées par un festin, et pour elles les temples sont illuminés. Les fêtes de Sitchi Yatra ont heureusement un peu perdu de leur caractère barbare : jadis, quand les fidèles s'étaient mutuellement assommés à coups de pierre, les prêtres sacrifiaient aux dieux les plus fortement touchés ;

## FÊTES SACRÉES

aujourd'hui les blessures sont regardées comme une expiation suffisante pour la divinité. De même au Gathia Magal, au lieu d'un être vivant, c'est maintenant un mannequin figurant un démon qu'on rosse jusqu'à ce qu'il tombe en morceaux auxquels on met le feu.

Plus aimables sont des fêtes comme celle qui a nom le Bhaï-Boudja : les jeunes gens qui ont des sœurs leur témoignent, en cette occasion, leur respect fraternel, en leur peignant, d'une manière solennelle, des symboles religieux sur le front, en leur lavant les pieds, en leur mettant des guirlandes de fleurs autour du cou et des épaules, en les bourrant de pâtisseries cuites par eux-mêmes.

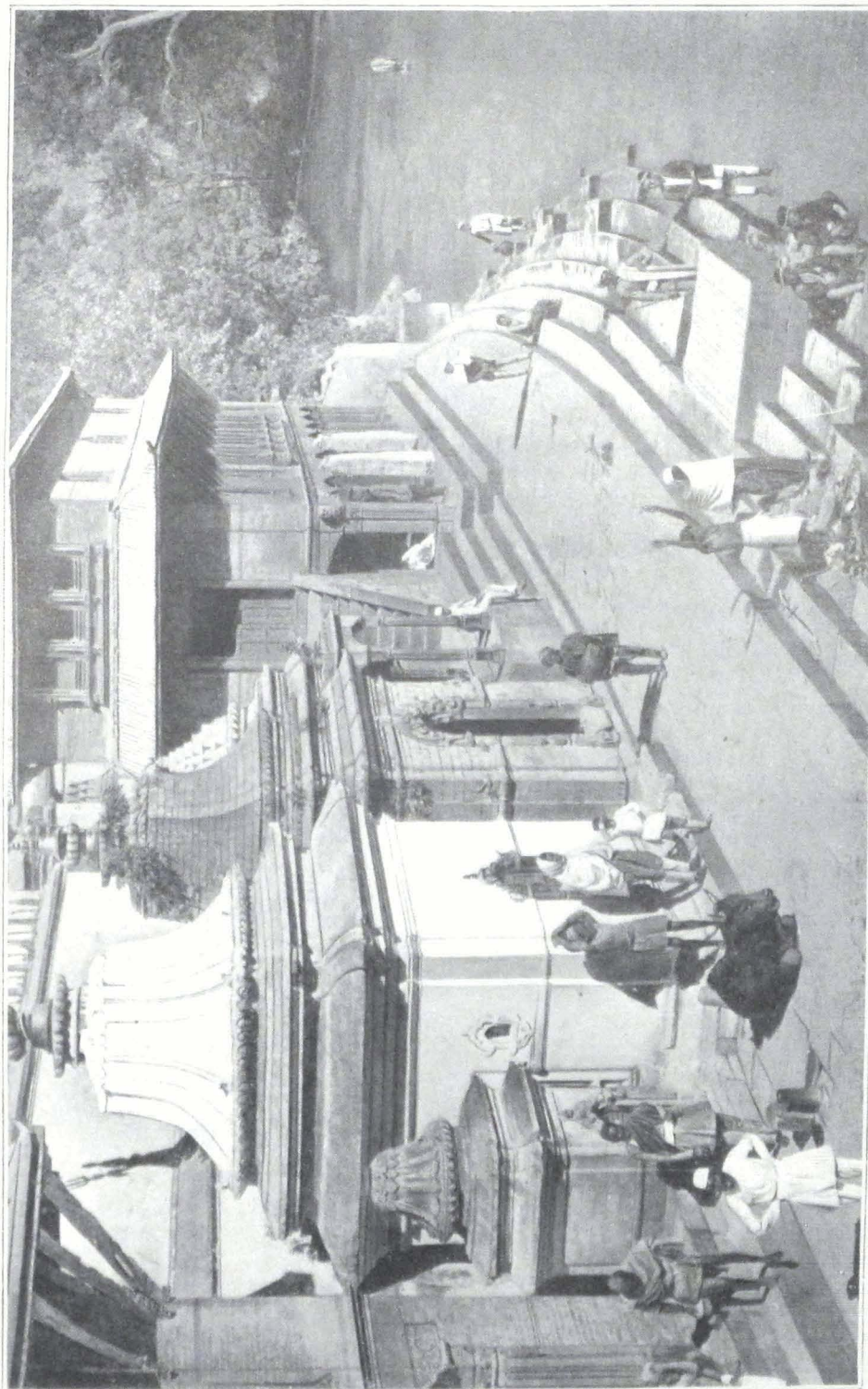
Pendant dix jours de suite, se célèbre avec un éclat particulier la fête du Dourga-Boudja : on y sacrifie à la déesse de la mort, Kali (qui est une des formes de la déesse de la guerre, Dourga), des milliers de buffles et de chèvres. Sur le lieu du sacrifice, les brahmanes sèment de l'orge, l'arrosent d'eau sacrée, et, à la fin de la fête, distribuent aux fidèles les germes sortis dans l'intervalle comme autant d'amulettes destinées à leur porter bonheur. Pendant cette décade de fêtes, a lieu au palais de Katmandou une réception, où les principaux fonctionnaires civils et militaires apportent au premier ministre un cadeau en argent, et au généralissime un cadeau de moindre valeur. En retour, ils reçoivent de

## AUX INDES ET AU NÉPAL

la main même du premier ministre... un signe symbolique rouge tracé sur le front.

A côté de ces fêtes principales, s'en célèbrent de moins importantes, comme la fête des chiens pendant laquelle se promènent ces braves bêtes tout enguirlandées de fleurs. Disons en passant que le Népalien est rarement accompagné d'un chien, mais fréquemment d'un cochon. D'ailleurs, bœufs, corbeaux, grenouilles, tous les animaux ont leur fête.

A mesure que le soleil montait, la cohue des pénitents devenait moins dense aux abords du temple de Padjpattinath et je pouvais en admirer plus librement les deux étages superposés, les plaques d'or, les poutres merveilleusement sculptées. J'observais distinctement chacun des pèlerins qui, avec un solennel recueillement humait l'eau du Bagmati, s'en arrosait le front et descendait dans la rivière pour prendre le bain sacré et exécuter ses rites étranges. J'en vis un qui, étendu par terre, enroulait autour de son torse bras et jambes comme s'ils eussent été en caoutchouc; soudain il se souleva sur une de ses jambes restée pliée et se mit à tourner comme une toupie, en se frappant les mains l'une contre l'autre; puis il s'arrêta brusquement, les bras en l'air, regardant vers l'orient et murmurant au soleil l'hymne que récite un brahmane à chacun de ses bains. Entre temps, il jetait dans la rivière des fruits



LES RIVES DU BAGMATI : BRAHMANES SE LIVRANT A LEURS ABLUTIONS DEVANT LES TEMPLES.



et des fleurs que contenait une coupe sur laquelle était gravée l'image de Brahma.

Les pèlerins qui viennent au temple de Padjpattinath, pendant le mois de Magh, se font promener dans des litières à la fête de Magh-Pournima. Ils sont nus : sur la poitrine, les bras et les jambes, ils ont des cierges allumés et se protègent les yeux de l'éclat des lumières à l'aide de verres fumés. Des coreligionnaires marchent à leurs côtés, portant des cruches percées remplies d'eau sacrée, tandis que la populace se bouscule pour en attraper quelques gouttes et s'en humecter le front.

J'entrepris avec le *babou* qui me servait de guide une tournée dans les auberges voisines du temple. Là, semblaient s'être donné rendez-vous les êtres les plus étranges qu'on puisse imaginer. J'ai vu, dans mes voyages, bon nombre d'hallucinés ; aucun d'eux n'approchait de ces pénitents, vraiment fantastiques, qui recourent pour se martyriser à d'incroyables moyens. Leur existence aux Indes est contestée ; en réalité ils y sont infiniment rares : les mesures de police, comme aussi la crainte des quolibets d'Européens peu respectueux, les ont fait émigrer. On les nomme improprement fakirs, puisque ce nom sert à désigner un fanatique mahométan. Le fanatisme affecte des formes si diverses, qu'il faudrait, pour en qualifier les espèces, autant de vocables particuliers.

Si je ne l'avais vu de mes yeux, je n'aurais jamais

## AUX INDES ET AU NÉPAL

cru que des Hindous pussent se tenir, sans discontinuer, nuit et jour, le corps courbé en deux, touchant la terre de leurs mains fermées : l'homme se fige dans cette position ; les bras deviennent raides et insensibles ; les ongles poussent à travers les chairs de la main ; la chevelure s'allonge en un épais rideau qui voile la figure du patient. Les fidèles, qui viennent pieusement rendre visite à ces victimes de leur fanatisme écartent leurs cheveux pour les bourrer de riz, de pois, de fruits, de gâteaux... Il en est qui passent leur existence, les bras en l'air, poings fermés. Une mention spéciale est bien due à cet acrobate, qui reste accroupi sur une jambe, tandis que la partie inférieure de l'autre est glissée sous le jarret de la première.

D'autres pénitents recourent aux douleurs que peuvent leur procurer des objets piquants, coupants, brûlants, pour prouver leur indifférence à l'égard des souffrances de ce bas monde ou provoquer la libéralité de leurs compatriotes. C'est au Népal seulement, car, aux Indes, les lois y ont mis bon ordre, que les Bairaguis se tiennent accroupis ou couchés sur des planches garnies de pointes de fer ; qu'ils se suspendent à des crochets aigus passés dans les muscles du dos, qu'ils marchent, comme les naturels des îles Fidji, sur des charbons ardents.

J'en ai vu qui se tiennent couchés au-dessus d'un feu ; ils dressent des singes à l'entretenir et acquièrent



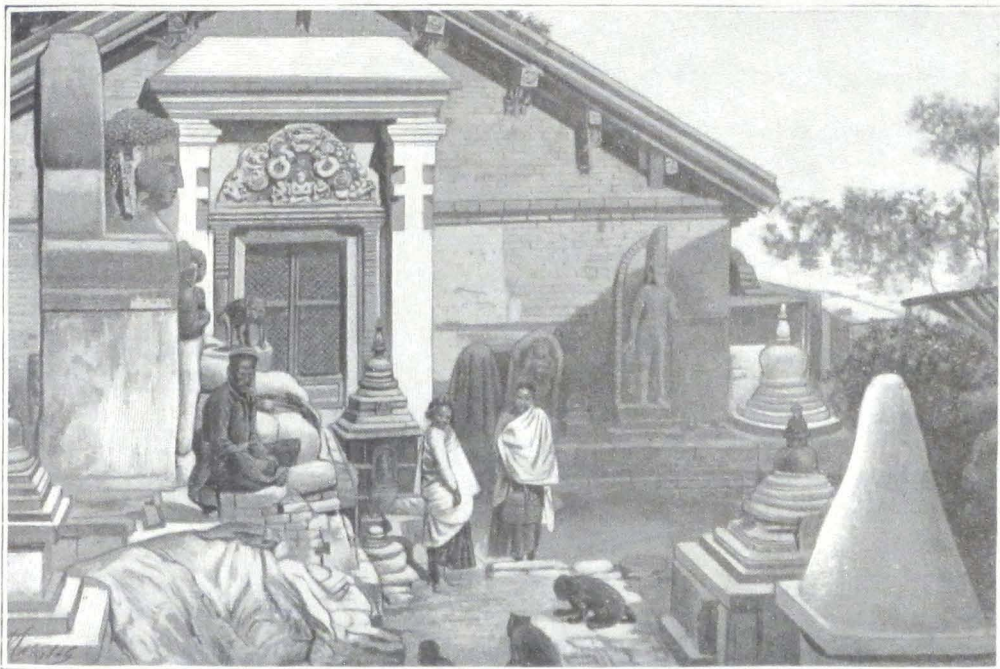
## DÉSINTÉRESSEMENT DES ASCÈTES

ainsi un surcroît de sainteté. Quelques-uns même se suspendent par les pieds au-dessus du feu, et chose curieuse ! s'ingénient à rendre moins douloureux un supplice qu'ils pourraient si facilement éviter : les liens qui attachent leurs pieds sont rembourrés ; ils sont ménagés de telle sorte que le pénitent peut se hisser jusqu'au jarret, quand le feu se fait sentir de trop près ; le crâne et les épaules sont enduits d'une épaisse bouillie faite d'un mélange de cendre et d'eau, croûte épaisse, mauvaise conductrice de la chaleur.

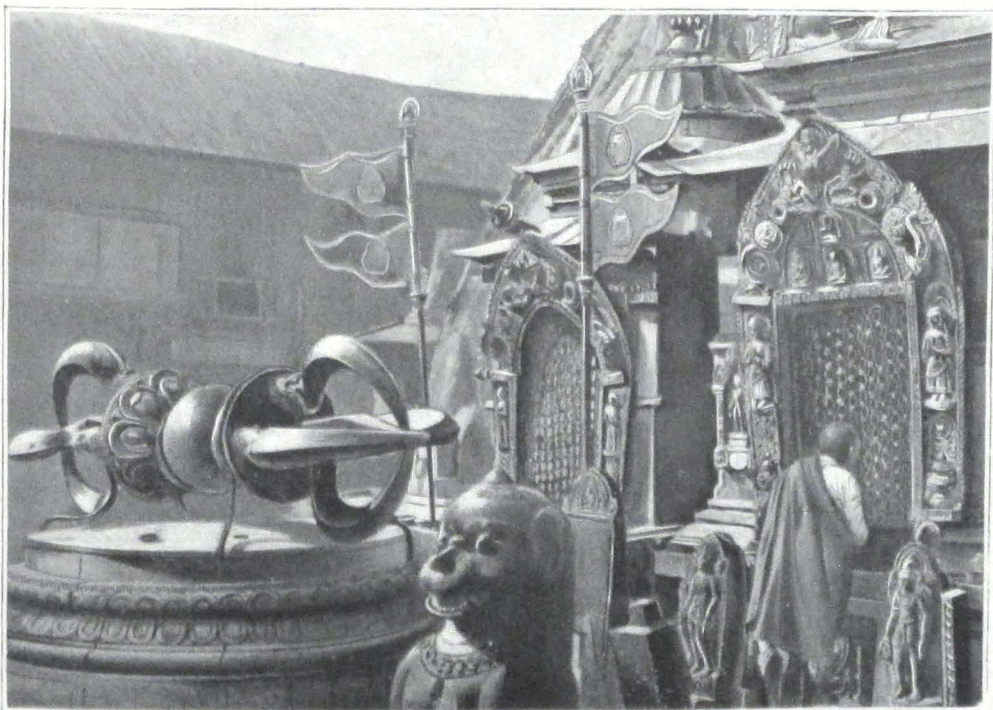
Devant chacun de ces ascètes est étendu un tapis sur lequel les visiteurs déposent des vivres et de l'argent. Cette habitude, aussi nuisible à la considération des pénitents que nécessaire à leur maigre subsistance, a laissé croire, à certains sceptiques, que le choix de cette existence était une habileté suprême : ces malheureux se procureraient, au prix de quelles souffrances ! une vie exempte de travail et de soucis, rémunératrice d'ailleurs et couronnée de l'auréole du martyre. La même incrédulité fait état de ce qu'après la mort ou le départ d'un Bairagui, sa place, marquée d'un petit drapeau, est louée au plus offrant de ses successeurs éventuels. C'est, à mon avis, une injure gratuite. Le sens de ces mortifications est tout entier dans la doctrine brahmane qui enseigne que l'âme, après la mort, ira animer un corps dont la nature corresponde aux derniers sentiments qu'elle aura

## AUX INDES ET AU NÉPAL

éprouvés : l'âme d'un homme coléreux animera le corps d'un tigre ; celle d'un homme doux, le corps d'un pigeon ou même une fleur. Par leurs souffrances les pénitents veulent mater en eux toutes les passions humaines, se purifier de tout contact corporel et mériter ainsi une existence purement spirituelle. Comment accuser d'un bas calcul et assimiler à des mendiants paresseux les Sanyassis, par exemple, qui abandonnent tous leurs biens, pour vivre d'aumônes dans la pratique de la religion ? Le long martyre d'une jeune et riche Indienne, Schundra Pela, est officiellement garanti. Cette pauvre fille perdit en un même jour son père et son fiancé ; persuadée qu'elle devait à ses péchés ce double malheur, elle abandonna une fortune considérable pour faire, en pénitente, un pèlerinage à tous les saints lieux de l'Inde. Ce pèlerinage dura sept ans, sept ans pendant lesquels elle rampa, sauta, se roula, évita de s'asseoir ou de se coucher. Comme elle n'avait pas encore retrouvé la quiétude de son âme, elle s'astreignit à passer la chaleur des jours, accroupie entre cinq feux et la fraîcheur des nuits, debout, le corps jusqu'au cou plongé dans l'eau. D'authentiques récits apprennent encore qu'un Indien, le gosain Branpuri, pour s'élever dignement au rang de Yogi, resta, douze ans de sa vie, debout et immobile au même endroit ; pendant douze autres années, il resta, les bras en l'air, ne quittant cette torturante posture



SUR LA COLLINE DE SWAYAMBOUNATH. A GAUCHE, STATUE MONUMENTALE DE BOUDDHA ;  
A DROITE, L'IDOLE LINGAM.



UN COIN DU TEMPLE DE SWAYAMBOUNATH.



## MONTAGNE DE SWAYAMBOUNATH

que pour se balancer, la tête en bas, au-dessus d'un feu ; enfin il passa encore douze ans, enterré jusqu'au cou dans le sable.

On se demande comment des êtres humains peuvent endurer pareils supplices : une constitution particulière et un entraînement spécial les y prédisposent. Une existence végétative, un silence perpétuel, l'absence de mouvement, une nourriture minime faite de riz, de lait et de miel, l'abstention de toute épice, annulent chez eux les trois quarts de leur sensibilité. Un Yogi, par le moyen d'incisions nombreuses, s'allonge la langue de telle façon, qu'il s'en peut boucher le gosier et retenir longtemps l'air enfermé dans les poumons ; en louchant constamment vers la pointe de son nez, il arrive à faire cesser complètement l'activité des sens...

La nuit tomba avant que j'eusse rassasié ma vue de ces incroyables exhibitions ; et quand je repris le chemin de Katmandou, je passais avec une certaine émotion devant les auberges de pèlerins où, à la lueur des lampes et des torches vacillantes, des êtres pittoresques et décharnés, les jambes croisées, la plante des pieds tournée en haut, chuchotaient au peuple des paroles instructives, écoutées silencieusement.

Il est, aux environs de Katmandou, un autre lieu sacré dont le temple attire un grand nombre de pèlerins : c'est la montagne de Swayambounath. La

## AUX INDES ET AU NÉPAL

route qui y donne accès se détache de la ville, près de la place anciennement réservée aux exécutions. Depuis Jan Bahadour elles sont devenues rares; mais antérieurement les supplices et les mutilations s'y offraient en spectacle quotidien. Jadis la place était parsemée d'ossements blanchis, car on y abandonnait les cadavres à la voracité des vautours et autres bêtes de proie. Cruels souvenirs! Si les condamnés appartenaient aux classes supérieures, ils remettaient au bourreau leur propre épée bien aiguisée pour éviter le douloureux contact des couteaux ébréchés. Les femmes et les brahmanes jouissaient d'un traitement particulier : on éloignait du pays les premières après leur avoir coupé les oreilles et le nez; pour les autres, on réservait l'ingéniosité des supplices qui permettent de torturer sans verser le sang.

La montée du Swayambounath est rendue très pénible par un escalier fantastique, taillé dans le roc en marches inégales : moyen des plus efficaces pour mettre les pèlerins dans des dispositions pénitentes. En haut des degrés se dresse un « wayra » de deux mètres en bronze doré, symbole du bouddhisme, nommé Tortsch au Tibet et Dordj à Sikkim; il présente un faisceau de foudres que Bouddha arracha au dieu du ciel Indra en luttant avec lui. A ses côtés, deux léogryphes montent la garde; derrière, s'élève un immense rocher de granit : c'est le sommet lui-même

de la montagne, que les fidèles ont transformé en schaïtya blanchie à la chaux et surmontée d'un Thoran, avec, aux quatres faces, la paire d'yeux rituels. Sur le tout se superposent, comme autant de parasols largement ouverts, les onze disques représentant les cieux de Bouddha.

Tout autour sont disposés de petits temples, des résidences pour les prêtres, de moindres schaïtyas ; des niches sont creusées dans le roc, abritant des statues de bronze devant lesquelles des mailles de fer forment rideau. Elles représentent les différentes incarnations de Bouddha, tandis que le rebord des niches est ornementé de figures empruntées à la religion brahmane : Ganesh, dieu de la sagesse, à tête d'éléphant ; Garuda, l'oiseau divin, etc.

Je vis, lors d'une première visite à la Sainte Montagne, un Newari déposer, devant chaque statue, son offrande de riz, de noix, de petits pois. Après avoir écarté doucement le rideau de fer, il plaçait, sur les genoux de la divinité, ces modestes présents destinés à la cuisine des prêtres...

J'assistai, après son départ, à un spectacle étrange, conforme d'ailleurs à toutes les excentricités qui nous sollicitent en ces lieux. Entre un groupe de schaïtyas abritées par le rocher du temple, s'élevait un gigantesque banian qui, pour pousser son tronc, avait fait sauter les dalles des pierres sacrées. Dans ses branches

## AUX INDES ET AU NÉPAL

était silencieusement installée une famille de singes qui surveillaient curieusement les faits et gestes du pieux Newari. Quand celui-ci eut disparu, les agiles acrobates dégringolèrent de leur perchoir, s'élancèrent sur les schaïtyas et, écartant les mailles du rideau de fer, firent main basse sur les offrandes destinées à d'autres bouches. Avec une malice digne de leur renommée, ils en laissèrent juste assez pour dissimuler leur larcin.

J'eus la fâcheuse idée de leur jeter quelques miettes de mon propre festin, et ils ne me lâchèrent plus quand je voulus photographier le temple, les schaïtyas, les échafaudages à cloches, les colonnes de pierre surmontées d'un paon faisant la roue, les lampes hautes de deux mètres où brûle un feu continu...; impossible de rien faire avec ces camarades encombrants. Les pèlerins de passage et les serviteurs du temple s'amusaient beaucoup d'une lutte qu'ils se seraient bien gardés d'interrompre en intervenant. Mes surveillants, forts de la certitude que, sur ce sommet entouré d'un mur, je ne saurais rien photographier de dangereux pour le pays, étaient restés au pied de l'escalier; ils ne pouvaient non plus me débarrasser de ces bêtes contre lesquelles il m'était interdit d'employer aucune mesure de violence. Passablement vexé, je pris le parti de plier bagage et j'eus toutes les peines du monde à rentrer en possession



de mon drap noir dont un vilain singe s'était emparé pour s'en faire un tablier.

Lors de ma deuxième visite, je me munis d'un sac rempli de petits pois grillés à l'aide desquels je réussis à attirer les singes dans des endroits où ils ne faisaient pas d'obstacle à mon travail et je pus prendre à loisir la photographie des curiosités, admirées la veille, et celle du temple à deux étages, de style newari, consacré à la déesse de la Petite Vérole, qu'on aperçoit derrière les petites schaïtyas groupées autour du banian.

Je commis, entre temps, un sacrilège involontaire : pour prendre simultanément une portion du temple et les singes croquant leurs petits pois, je m'assis à côté d'un léogryphe de bronze splendide, sur une sorte de rampe qui entourait ledit temple. Les remontrances affligées d'un serviteur du lieu saint me firent entendre que les ornements, qui couraient le long de la rampe, étaient de petites coupes en cuivre, qui servent à la fête bouddhiste du nouvel an pour les illuminations, objets du culte, dignes d'un profond respect et nullement désignés pour servir de siège aux profanes.

Si je n'avais été convaincu depuis longtemps de la pénétration réciproque des religions brahmane et bouddhiste dans les pays indiens, j'en aurais vu la preuve dans la proximité constante du lingam brahmane et de la schaïtya bouddhiste; un monument curieux,

## AUX INDES ET AU NÉPAL

situé près du temple de la Petite Vérole me fit faire un nouveau rapprochement : intermédiaire entre le lingam et la schaïtya, il affectait la forme d'une pyramide, et j'y trouvai un argument frappant pour la thèse des savants qui voient, dans les pyramides d'Égypte, non seulement des tombeaux somptueux, mais encore des lingam colossaux.



## CHAPITRE XVIII

### LE VILLAGE TIBÉTAIN DE BUDNATH

EXCURSION AU VILLAGE TIBÉTAIN DE BUDNATH. || ARRIVÉE D'UNE CARAVANE. || EXCENTRICITÉS RELIGIEUSES.



LE temps restreint qui m'était départi pour visiter le Népal touchait à sa fin; j'avais encore à mon programme une visite au village tibétain de Budnath, proche de Katmandou, et une ascension dans l'Himalaya, quand, une nuit, je fus pris d'un malaise violent : fièvre, convulsions, maux de cœur, faiblesse générale.

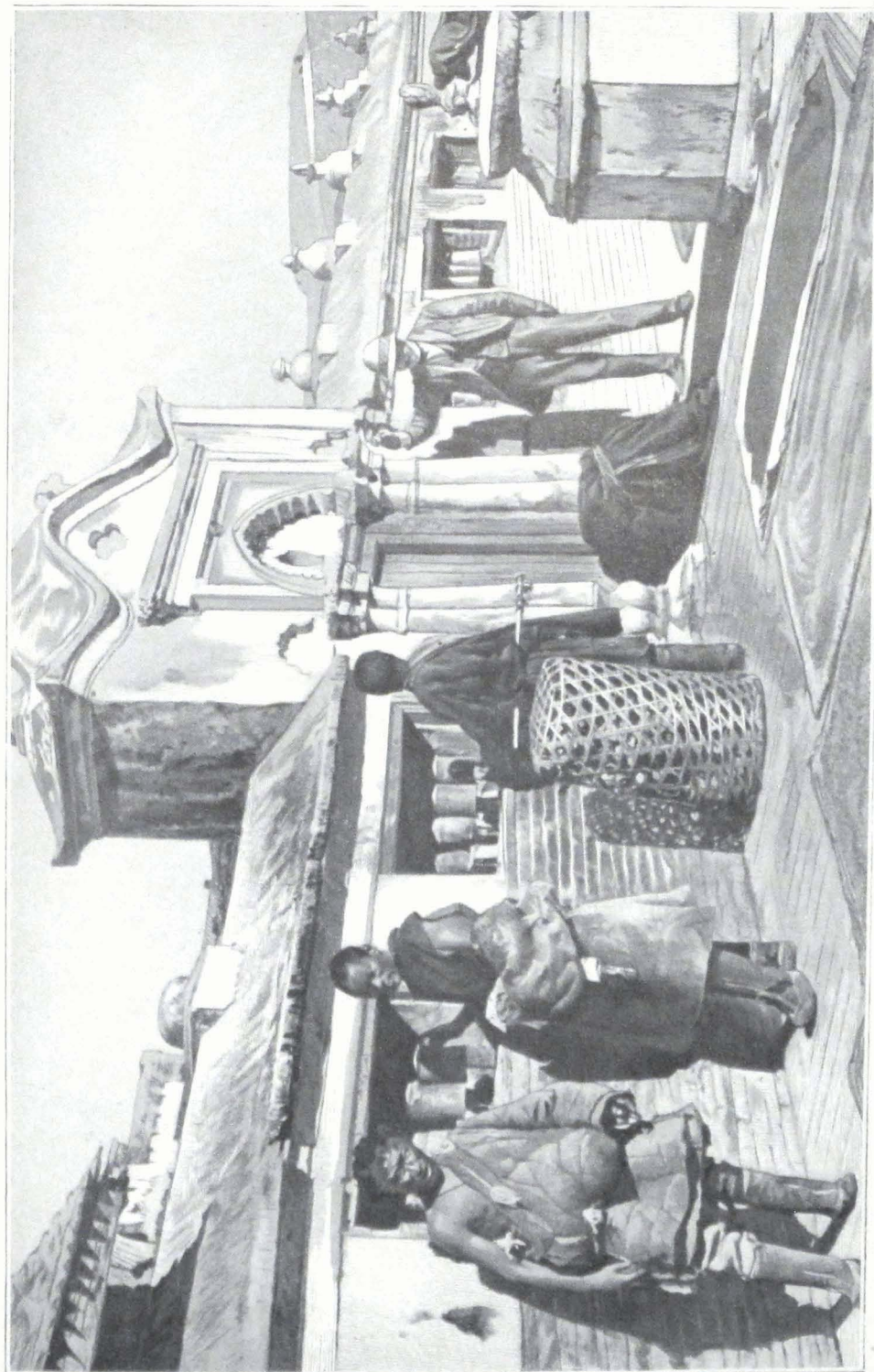
La situation était critique; j'étais le seul Européen dans le pays et ne devais compter sur aucun secours. Je ne savais même pas quelle pouvait être la cause de mon indisposition : contamination dans une maison de cholérique de Patan? cuisine malpropre dans une casserole vert-de-grisée? tentative d'empoisonnement de la part d'un Népalien désireux d'hériter de mon maigre

## AUX INDES ET AU NÉPAL

bagage? J'avais l'embarras du choix plutôt que l'indication du remède. A tout hasard, je m'administrai une forte dose de noix vomique; et une bonne suée me remit sur pied en quarante-huit heures. Je livre gratuitement, aux explorateurs, ce traitement facile à suivre en voyage et qui est efficace dans plus d'un cas.

Après un jour de repos, je partis gaillardement pour Budnath. C'est la station d'hiver des marchands tibétains, qui viennent à Katmandou pour y vendre des pépites d'or, des turquoises, des rubis, des agates et autres pierres précieuses, ainsi que les herbes médicinales qu'ils recueillent, en grand nombre, pendant les marches à travers les rudes montagnes de leur pays. C'est aussi le point terminus des caravanes tibétaines, qui importent, à dos de mouton, les queues touffues des bœufs du Tibet, les couvertures solides tissées en poil de chèvre, et surtout le sel, dont la juste nature a gratifié les lacs du pays, en compensation d'une végétation absente. Ces articles sont généralement échangés pour du blé, que les Tibétains, au commencement de l'été, chargent sur leurs moutons, dans les sacs vides de sel pour l'emporter dans leurs montagnes.

Bien avant d'arriver à Budnath, j'aperçus de la route l'énorme coupole blanchie à la chaux, qui surplombe le temple bouddhiste du village, et sa tour quadrangulaire, dont les quatre faces sont ornées de la paire d'yeux



BUDNATH : MARCHANDS TIBÉTAINS SE PROSTERNANT DEVANT LE TEMPLE OU FAISANT TOURNER DES MOULINS A PRIÈRES.



## UNE CARAVANE A BUDNATH

traditionnels, fouillant l'espace et symbolisant l'omniprésence et l'omniscience du dieu.

J'entrai dans Budnath en même temps qu'une caravane chargée de sel et d'un thé fort peu appétissant. (Pour l'exportation du Népal, on fait dans l'ouest de la Chine un thé de qualité inférieure et très bon marché avec les grandes feuilles du théier. Ces feuilles, séchées et fortement comprimées, sont empaquetées sous forme de tablettes dans des peaux de renard. Pour préparer cette sorte de thé de consommation très courante, les Népalais le font bouillir pendant plusieurs heures avec du beurre et du sel.)

Les habitants de Budnath accueillirent la caravane par un déchaînement de trompettes et de cymbales, et c'est ainsi que je fis dans le bourg mon entrée en musique. Je n'ai jamais vu, au milieu d'un plus infernal et plus gai tapage, pareil pêle-mêle d'hommes, Tibétains ou Népalais, de moutons, de chèvres et de bœufs ! Plus je voyage dans cette partie de l'Asie, plus j'apprécie la bonne humeur de ce peuple naïf et joyeux. Il me donne constamment envie de rire. Le Tibétain, surtout, cet oiseau de montagne, heureux de vivre, plein de vigueur et de sève, n'engendre guère la mélancolie !

Une fois entrés dans Budnath, les gens de la caravane, prenant à peine le temps de montrer le bout de la langue à leurs amis népalais, ce qui est la plus haute expression de la joie tibétaine, couraient comme des fous

## AUX INDES ET AU NÉPAL

jusqu'au temple, jetaient rapidement quelques poignées de sel et de thé sur les nappes à offrandes et se précipitaient sur la porte fermée, la frappant du crâne par trois fois. Malgré ce heurt plein de déférence, la porte d'ailleurs ne s'ouvrait pas, pour l'excellente raison qu'il n'y a personne dans le temple, mais seulement les cendres du Kascha, le premier lama émigré de Lhassa au Népal, emmurées dans le sanctuaire avec des écritures et des choses très précieuses, très anciennes. Quelles découvertes ! Quel régal pour les générations qui verront l'explication de ces mystères, qui pénétreront les secrets des schaïtyas !

Après avoir ainsi heurté du front pour annoncer leur arrivée et leur offrande, les Tibétains, bondissant et se bousculant, commencèrent autour de la muraille blanche du temple une course endiablée ; ils faisaient, en passant, tourner les deux cents moulins à prières qui, rangés cinq par cinq dans des niches, servaient de frise à la curieuse construction. Quelques-uns en faisaient tourner de plus petits, portés à la main. Ces moulins, on le sait, sont des cylindres faits en feuilles de cuivre ou en écorce d'arbre, remplis de prières écrites sur du papier de fibre ; la rotation du cylindre équivaut au récit de la prière.

Les indigènes déchargeaient la caravane ; les Tibétains n'avaient d'yeux que pour le temple ; tout ce monde-là s'occupait fort peu de moi. Et cependant,



dans le nombre, il n'y en avait guère qui eussent vu déjà un Européen ou, pour parler le jargon asiatique, «un diable blanc, avec des cheveux rouges et des yeux verts». Pour ne pas rester spectateur inactif, je me joignis au pieux monôme, et fis tourner aussi les moulins à prières. Mais un vieux lama, couvert d'une robe violette observait mes mouvements et vint, avec une désolation comique sur le visage, me faire observer que je tournais les moulins à l'envers. Obéissant et confus, je les fis immédiatement tourner dans le bon sens, et la joie du vieux lama épanouit sa bonne figure.

J'eus toutes les peines du monde, dans cette foule turbulente, à prendre mes photographies; les Tibétains, cependant, s'employaient de bonne grâce à poser, mais nous ne nous comprenions pas toujours. C'est ainsi qu'ayant aperçu une femme tibétaine à califourchon sur un bœuf, les seins nus et les cheveux ébouriffés, je me préparais à la prendre; mais elle n'y consentit, qu'après s'être soigneusement peignée, enduit la tête d'une bonne dose de suif, couvert la poitrine, — et sans son bœuf. Je la photographiai, dès lors, par politesse, plus que par plaisir. J'éprouvai un autre genre de difficultés avec mon groupe de musiciens; j'aurais voulu les prendre avec leurs curieux instruments à la bouche; mais dès que pour la pose, je leur faisais signe d'approcher leurs trompettes des

## AUX INDES ET AU NÉPAL

lèvres, ils se mettaient à y souffler éperdûment, m'assourdissant, et, qui pis est, se trémoussant....

Je n'insiste pas sur les Tibétains que je vis au Népal ; on en sait, sur ce peuple, plus que je n'en saurais dire, par le merveilleux récit de Dutreuil de Reims, qui a fait oublier les révélations pourtant bien curieuses des Futterer et des Olderer. Mais je n'aurais pas voulu passer sous silence cette petite excursion au village de Budnath, qui est un des souvenirs les plus amusants pour moi de mes voyages en Asie.



## CHAPITRE XIX

### UNE ASCENSION DANS L'HIMALAYA

PERMISSION RESTREINTE DE VISITER. || LE GAOURISANKAR-EVEREST.  
|| FIN DU VOYAGE.

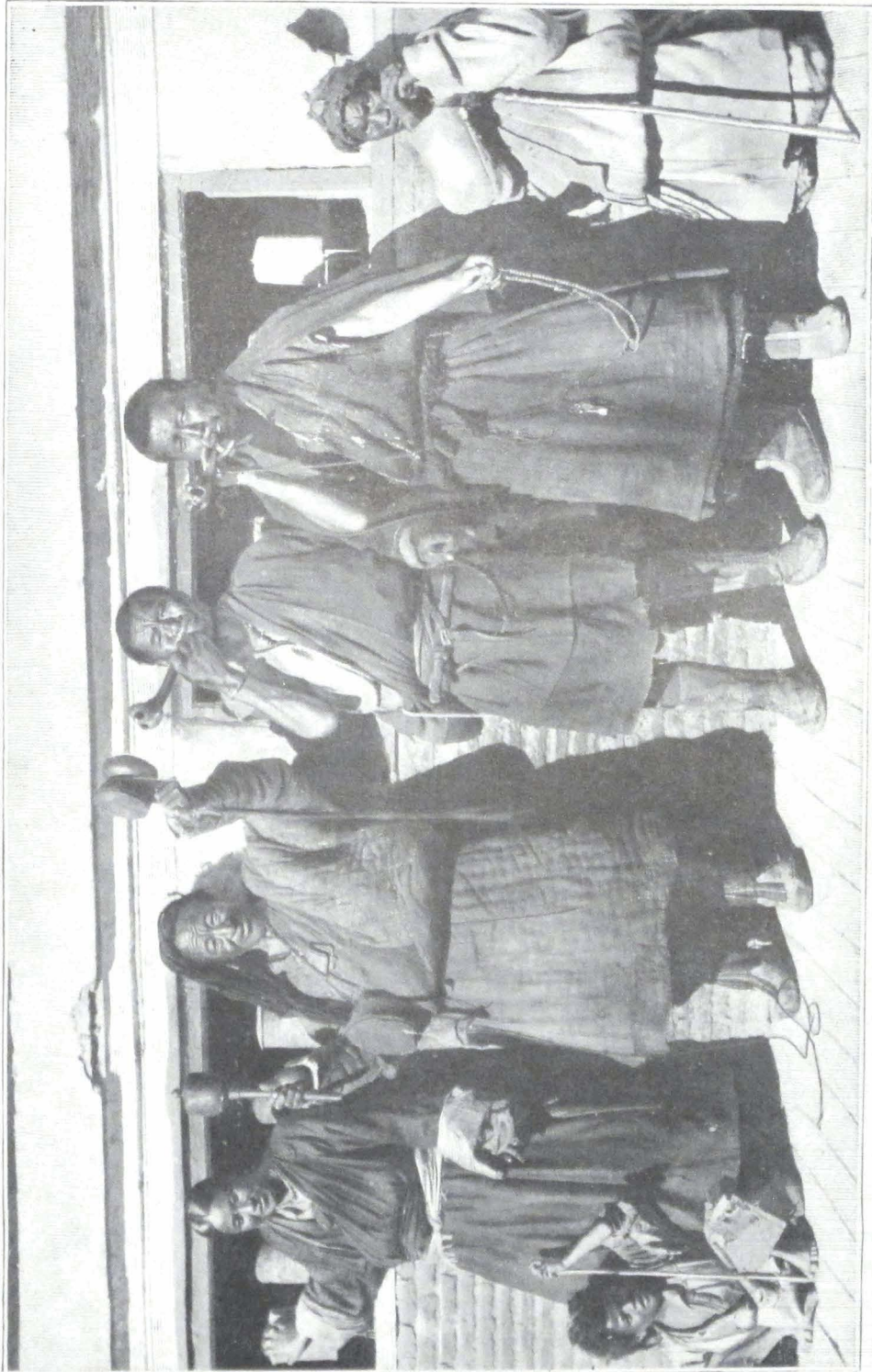
LE monde merveilleux qu'il m'avait été donné de contempler à Padjpattinath ou sur la montagne de Swayambounath, voire au village tibétain de Budnath, loin de calmer ma curiosité, n'avait fait que l'aiguiser, et mon désir était grand de clore ma visite au pays de la neige par une ascension du Gaourisankar. Mais les craintes formulées par le consul allemand de Calcutta n'étaient que trop fondées. Quand je soumis ma demande au gouverneur, d'ailleurs bien disposé à mon égard, ses traits demeurèrent pétrifiés de stupeur ; jamais je ne pus obtenir la permission de visiter librement les sommets des montagnes qui ferment le Népal, non plus que les défilés offrant, à l'est et à l'ouest du massif, un passage aventureux à la témérité des ascensionnistes. Au lieu de

## AUX INDES ET AU NÉPAL

m'avouer franchement que la méfiance dictait son refus, le gouverneur insista sur les difficultés, les dangers même d'une expédition qui bravait la nature et les dieux. Je dus renoncer à un projet longtemps caressé, impraticable d'ailleurs pour un homme seul : or les soldats népalais, sur lesquels je comptais comme porteurs, auraient passé peut-être avec leurs souliers de cuir sur les champs de neige qui sollicitaient mon désir ; jamais ils ne se seraient tirés d'une ascension pénible sur des rochers couverts de glace.

Je suis convaincu que des alpinistes bien entraînés, bien équipés, travaillant avec ensemble, peuvent arriver à gravir tous les sommets de l'Himalaya. Le mal de montagne n'est pas, à mon avis, un obstacle insurmontable : les ascensions des Berson, des Suhring, qui ont atteint, en ballon, une altitude de 10 000 mètres, prouvent surabondamment que le corps humain pourrait résister aux 8 840 mètres du Gaourisankar. Naturellement un tel exploit ne saurait être accompli que par des hommes de fer, qui tenteraient l'escalade du colosse par Samarkand ou Khotan ou encore par le Turkestan russe et chinois, soit enfin par le sud du Tibet. Du côté des Indes, il n'y faut pas compter tant que le Népal restera aussi obstinément fermé.

La température qui s'abaisse en même temps que l'oxygène diminue, ne constitue pas non plus une



TIBÉTAINS DE BUDNATH SOUFFLANT DANS LEUR TROMPETTE EN OS DE CHÈVRE. A GAUCHE, LEURS ÉPOUSES.



## LES MONTAGNES DU KOUKANNI

inéluctable difficulté : l'organisme des alpinistes bien constitués s'habitue, avec une rapidité surprenante, aux plus basses températures comme au défaut d'air respirable. La relation des voyageurs polaires nous a initiés, d'ailleurs, à ces chutes du thermomètre qui n'entraînent pas nécessairement mort d'homme. Enfin la science de l'équipement a trouvé récemment, dans l'invention des conserves cuisant automatiquement et des thermophores, un secours précieux sous les espèces de boissons et de vivres chauds.

Pour tromper ma déception que je ne cherchais pas à dissimuler, on m'accorda comme fiche de consolation, la permission d'entreprendre une excursion dans les montagnes du Koukanni : de là, je pourrais au moins avoir une vue d'ensemble du massif où s'élevaient les sommets défendus. Le sous-officier des cipayes de l'ambassade, commandé pour m'accompagner, avait déjà perdu l'envie de me suivre pas à pas. Mon surveillant népalien paraissait également en avoir assez de tremper sa large plume de jonc dans sa petite écritoire de bronze, attachée à sa ceinture et remplie d'encre rouge, pour noter sur un interminable rouleau de papier, chacun de mes gestes, de mes regards, chacune de mes remarques et de mes questions. Dépité de me voir continuellement traité en suspect et croyant le moment venu de m'affranchir, je remis à mon sévère gardien quelque monnaie en le priant de

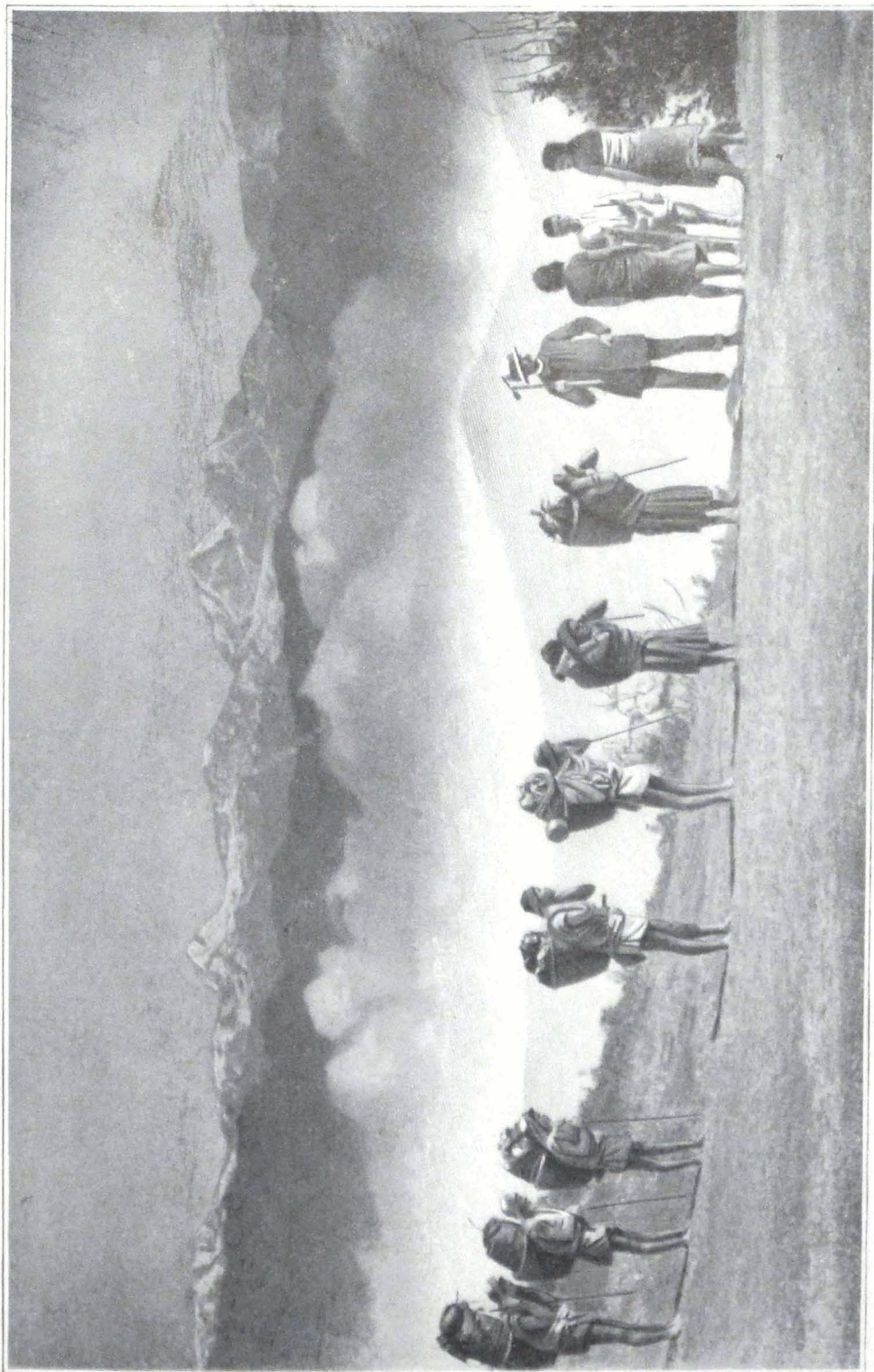
## AUX INDES ET AU NÉPAL

cesser son espionnage. Scandalisé, le brave cerbère refusa net mes présents, sortit son écritoire et consigna sur son rouleau le procès-verbal de ma tentative de corruption. Alors une idée géniale me traversa le cerveau : achetons-lui son écritoire ! et je commençai froidement les négociations à ce sujet.

L'affaire n'était pas facile à conclure ; mais j'étais opiniâtre, et je m'offris à laisser au bungalow tous les objets dont l'usage provoquait d'habitude une remarque à l'encre rouge : mon podomètre, ma boussole, ma lorgnette, mon thermomètre, ma montre, etc. Voyant que mon manège n'aboutissait à rien, je voulus lui confier mon carnet de notes, et je pouvais d'autant mieux le faire qu'il ne contenait plus une seule page blanche. Un peu ébranlé, il fixa son regard sur mon appareil de photographie.... Je lui déclarai hypocritement que je le laisserais bien volontiers en arrière ; mais qu'il m'eût été doux de faire en cours de route un portrait de mon fidèle protecteur. Cette noble intention toucha son cœur de roc. Dépouillé de tout moyen d'observation, je devais lui paraître un naïf voyageur. Je faisais négligemment résonner dans ma poche des roupies d'argent.... Il se décida, et me glissant dans la main son écritoire il me suivit docilement.

Le matin du départ, s'arrêta devant mon bungalow une voiture royale, dans laquelle je m'installai





L'AUTEUR ET SON ESCORTE DANS LES MONTAGNES DU KOUKANNI.



## MONTAGNARDS DU GOSAITHAN

joyeusement. Mais après quelques heures, mon plaisir prit fin : la route devenait impraticable et je dus mettre pied à terre à partir de Baladj. J'observai au passage une curieuse statue de Vichnou, plus grande que nature, couchée au fond d'un bassin rempli d'eau ; on le vide aux époques de sécheresse pour engager la divinité à s'occuper de la question de l'eau.

Au bord de cette étrange baignoire était campée une troupe pittoresque de montagnards du Gosaithan. Le chef portait un de ces alpenstocks qui servent de cadran solaire : le bâton est cannelé à huit pans sur lesquels les noms des mois et les chiffres des heures sont gravés en caractères tibétains. A l'extrémité supérieure est placé, sur chaque face, un trou dans lequel on introduit un bâtonnet : la longueur de l'ombre qu'il projette sur l'alpenstock indique l'heure suivant les mois.

Nous arrivâmes le soir à Djeapour, village de bergers où je dressai une petite tente et goûtai la jouissance d'un campement dans les contreforts de l'Himalaya.

Le lendemain, j'étais debout avant l'aube ; je me mis en marche avec ma petite troupe et crus d'abord que, décidément la nature contrecarrait, elle aussi, mes projets : de lourdes masses nuageuses s'élevaient des vallées comme pour me voiler l'aspect des mon-

## AUX INDES ET AU NÉPAL

tagnes. J'étais positivement navré, car je désespérais de voir un peu distinctement des sommets qu'aucun Européen n'avait encore approchés d'aussi près. Ma bonne étoile voulut qu'un soleil étincelant dissipât les maudits nuages qui s'enfoncèrent dans les vallées inférieures et alors m'apparurent dans toute leur magnificence, les hauteurs qui s'étendaient du nord-ouest au nord-est dans un angle de 120 degrés : le Yasa et le Mutséputra, le Phanlagiri et le Gosainthan qui mesurent près de 9000 mètres, et enfin, le pic sublime du Gaourisankar-Everest !

Mais, comme au Népal toute liberté me fut parcimonieusement mesurée, de même dans la montagne, je ne pus que brièvement jouir de la splendeur du spectacle ; le rideau de nuages m'intercepta rapidement la vue enchanteresse et, dans une atmosphère ouatée, s'abîma bientôt le géant de l'Himalaya.... Tout ému je pris congé de ces divines beautés et m'enfonçai dans la brume qui m'enveloppait progressivement.

On sait qu'une discussion assez vive s'est élevée entre savants sur le nom qu'il convient de donner au plus grand sommet de ce monstrueux massif. Le Dr Émile Schlagintweit, qui fait autorité en la matière, déclare dans les *Mitteilungen* (1901. Ch. II), qu'on doit conserver à cette montagne le nom composé de Gaourisankar-Everest. Tous les autres noms pro-

## UN SOUVENIR PRÉCIEUX

viennent d'appellations tibétaines impossibles presque à représenter dans nos langues européennes ; le nom qui est admis par la majorité des géographes est d'origine mi-indienne, mi-anglaise ; il a l'avantage, comme d'autres noms, tels que Victoria-Nyanza, de rappeler le souvenir des deux peuples qui occupent dans le pays la plus large place. J'ai pour ma part essayé d'apporter mon tribut à cet intéressant problème : j'esquissai sur un album la silhouette du mont et demandai à mon guide d'écrire dessous le nom dont on le désignait sur la frontière du Népal et du Tibet. Hélas ! sans que je pusse rien comprendre à son charabia confus et bégayant, il traça sur le papier des hiéroglyphes qui ont déjà découragé bien des savants et qui attendent encore leur traducteur !

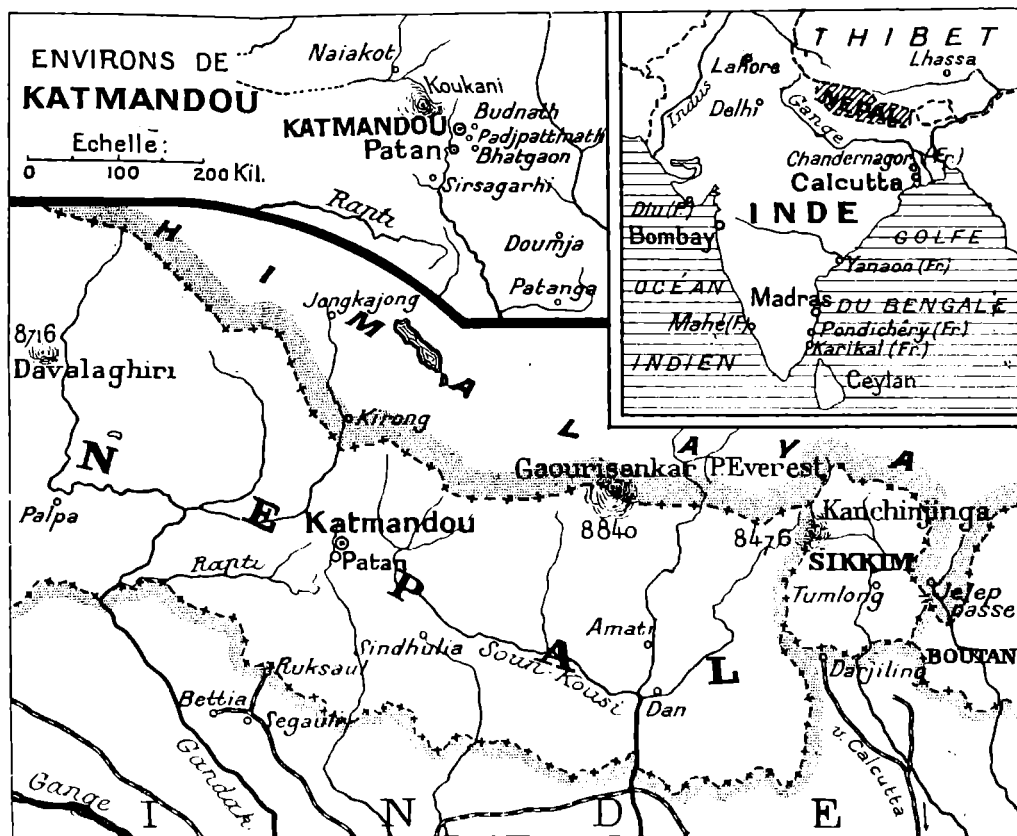
J'ai rapporté du Népal un précieux souvenir : mon ascension marquait d'une splendide apothéose la fin de mon court séjour ; je quittais Katmandou pour reprendre la route des Indes, quand, sur un chemin où je marchais une lota à un brave paysan, je fus rejoint par un cavalier du durbar qui, au nom du prince gouverneur, m'offrit un sabre magnifique avec incrustations d'argent. Connaissant l'avarice proverbiale du donateur, je fus profondément touché de cette marque de sympathie et me félicitai d'avoir passé quatre semaines dans une situation délicate sans

## AUX INDES ET AU NÉPAL

avoir blessé la susceptibilité de mes hôtes ombrageux.

Quatre semaines, pendant lesquelles je ne jouis que d'une demi-liberté, quatre semaines pour étudier un des plus curieux pays de la terre, c'est juste assez pour en goûter l'étrange saveur et y puiser l'ardent désir d'y retourner un jour.





VOYAGE DU D<sup>r</sup> KURT BOECK

AUX INDES ET AU NÉPAL





# TABLE DES GRAVURES

<b>PLANCHE 1. — BRAHMANES SUR LE SEUIL D'UN TEMPLE. AU PREMIER PLAN, UNE DEWA-DASI, DANSEUSE SACRÉE . . . . . FRONTISPICE</b>	
<b>Pl. 2. — SUR LA ROUTE DE COLOMBO A MOUNT LAVINIA, DES NÉOPHYTES MURMURENT DES PRIÈRES DEVANT DES TRONCS A AUMONES. DES MARCHANDS AC- CROUPIS VENDENT DES GATEAUX, DES SUCRERIES, DU BÉTEL. . . . .</b>	6
<b>Pl. 3. — LA TOILETTE DANS UN INTÉRIEUR CYNHALAIS OU L'ASSISTANCE EN FAMILLE. DES PAYSANS PRESQUE NUS CONDUISENT DES CHAR- RUES ANTÉDILUVIENNES . . . . .</b>	16
<b>Pl. 4. — L'ÉTANG SACRÉ DE TEPPU-KULAM A MADURA. AU PREMIER PLAN, UN BRAHMANE S'APPROCHE POUR FAIRE SES ABLUTIONS. AU FOND, LE MAUSOLÉE DU ROI. . . . .</b>	24
<b>Pl. 5. — PÉRISTYLE DU TEMPLE DE SHIVA A MADURA. LA FANTASMAGORIE DES FIGURES MYTHOLOGIQUES S'AGRÈMENTE D'UN REVÊTEMENT BARIOLÉ OU LE ROUGE DOMINE . . . . .</b>	32
<b>Pl. 6. — TRITSCHINOPOLIS : SON PALAIS ET SES COLONNADES ONT ÉTÉ CONSTRUITS AVEC LES PIERRES ENLE- VÉES AU PALAIS DE MADURA. . . . .</b>	36
<b>Pl. 7. — CHEZ LES SORCIERS DE MADRAS : LE TRUC DE LA JEUNE FILLE AU PANIER . . . . .</b>	48
<b>Pl. 8. — CHEZ LES SORCIERS DE MADRAS : TRANSFORMATION D'UNE LANIÈRE DE CUIR EN SERPENT. . . . .</b>	50

# TABLE DES GRAVURES

Pl. 9. — LES MERVEILLES DE MAVILIPURAM. SANCTUAIRES SUPERPOSÉS. AUTRE SANCTUAIRE DE MAVILIPURAM. ENTRE LES PALMIERS S'ÉLÈVE UNE COLONNE DE L'IDOLE LINGAM . . . . .	54
Pl. 10. — LES « SEPT PAGODES » DE MAVILIPURAM SONT L'ŒUVRE DE PRATICIENS BOUDDHISTES. UN BRAHMANE ET SA FAMILLE. . . . .	60
Pl. 11. — LES MERVEILLES DE PIERRE DE MAVILIPURAM. LE « BAS-RELIEF D'ARJUNA » RAPPELLE UNE SCÈNE DE L'ÉPOPÉE DU MAHABHARATA . . . . .	64
Pl. 12. — BRAHMANE FAISANT UN SACRIFICE A L'IDOLE LINGAM EN L'ARROSANT DE BEURRE FONDU. . . . .	68
Pl. 13. — SUR LA BERGE DE LA MOUÇI : LA TOILETTE DES ÉLÉPHANTS DU NIZAM. DRESSAGE DES LÉOPARDS ET DES LYNX. ATTACHÉS SUR LE LIT DE LEURS GARDIENS, ILS SONT EXPO- SÉS A LA MALIGNITÉ DES PASSANTS . . . . .	72
Pl. 14. — CHANTEUSES MUSULMANES EXALTANT LES MAR- TYRS DE KERBELA. . . . .	76
Pl. 15. — PRINCE RADJPOUT ENTOURÉ DE SON PERSONNEL : PORTE-PARASOL, PORTE-GLAIVE, PORTE-PIPE, ETC. . . . .	88
Pl. 16. — GUERRIERS RADJPOUT : COMME BÊTES DE TRAIT DANS L'ARMÉE LES CHAMEAUX SONT COMMU- NÉMENT EMPLOYÉS. . . . .	96
Pl. 17. — LA « CAVALERIE » RADJPOUTE EST COMPOSÉE DE CHAMEAUX. . . . .	97
Pl. 18. — DJEIPOUR : LES PIGEONS DE LA PLACE DU MARCHÉ. LA RUE PRINCIPALE DE DJODPOUR . . . . .	102
Pl. 19. — RUINES DE LA CITADELLE DE DJODPOUR . . . . .	108
Pl. 20. — DJODPOUR : LE CORPS DES BAYADÈRES. . . . .	110
Pl. 21. — ASOKA. COLONNE QUI SERT DE CADRAN SOLAIRE. TOMBEAUX DE MARBRE ÉLEVÉS A LA MÉMOIRE DES FEMMES ET DES ENFANTS D'AHMED, DANS AHMED- ABAD. . . . .	112
Pl. 22. — SPÉCIMEN DE CARRIOLE EN USAGE A GWALIOR : LE COCHER S'INSTALLE SUR UN BRANCARD POUR FAIRE CONTRE-POIDS AUX VOYAGEURS. . . . .	118
Pl. 23. — TYPES HINDOUS DU NORD-OUEST. AU PREMIER PLAN, FEMMES DE LA CAMPAGNE; DERRIÈRE, MENDIANTS ET PÉNITENTS; AU FOND, LA CITADELLE D'ALLAH- ABAD. . . . .	120

# TABLE DES GRAVURES

Pl. 24. —	CALCUTTA : LES ANGLAIS ONT LAISSÉ SUBSISTER DE MISÉRABLES CABANES A COTÉ DES PLUS CONFORTABLES CONSTRUCTIONS . . . . .	128
Pl. 25. —	CALCUTTA : TEMPLE DE LA SECTE DES DJAINN. SILENCIEUSE EN TEMPS ORDINAIRE, LA DEMEURE DIVINE AUX JOURS DE FÊTE, OUVRE SES PORTES A DES MILLIERS DE BRUYANTS FIDÈLES . . . . .	130
Pl. 26. —	CALCUTTA : JARDIN ET BASSIN DU TEMPLE DE LA SECTE DES DJAINN. . . . .	132
Pl. 27. —	JEUNE FILLE CYNHALAISE. JEUNE FEMME EN COSTUME DE MARIAGE. . . . .	136
Pl. 28. —	JEUNE MÉNAGE DU RADJPOUTANA EN COSTUME DE NOCE. A LEURS PIEDS LA FAMILLE. . . . .	140
Pl. 29. —	A CEYLAN. UN MARIAGE BIEN EUROPÉEN . . . . .	144
Pl. 30. —	FEMMES HINDOUES PORTANT DANS DES CORBEILLES LA BOUSE DE VACHE SÉCHÉE DESTINÉE AU FEU DE JOIE DES FIANÇAILLES. BÉNARÈS : INTÉRIEUR D'UN NONN (COUVENT). PÉNITENTS AU MILIEU DE LINGAMS . . . . .	156
Pl. 31. —	SWANI SARASWATI, CÉLÈBRE PÉNITENT DE BÉNARÈS QUI RENONÇA A UNE FORTUNE CONSIDÉRABLE POUR SE VOUER A L'UNIVERSEL RENONCEMENT . . . . .	158
Pl. 32. —	SUR LES BORDS DU GANGE : LA CRÉMATION DES CADAVRES. A GAUCHE, UN PARENT DU MORT SE FAIT RASER LA TÊTE. . . . .	160
Pl. 33. —	BÉNARÈS : SCÈNES DE PURIFICATION SUR LES BORDS DU GANGE. A GAUCHE, UN BRAHMANE INVOQUE LE SOLEIL LEVANT. . . . .	162
Pl. 34. —	BÉNARÈS : PÉNITENTS QUI ONT RANG DE « SANYASSIS », OU APOTRES DU RENONCEMENT, APRÈS DOUZE JOURS PASSÉS DANS UN COUVENT A ADO-RER L'IDOLE LINGAM . . . . .	164
Pl. 35. —	LE FOND DE LA PLACE ET LA GRANDE RUE DE KATMANDOU; A GAUCHE, L'IMAGE DE KALI; DERRIÈRE LE BAS-RELIEF, LE PALAIS ROYAL . . . . .	176
Pl. 36. —	LA GRANDE PLACE DE KATMANDOU AVEC L'ANIMATION D'UN JOUR DE MARCHÉ . . . . .	196
Pl. 37. —	TEMPLE NÉWARI SUR LA GRANDE PLACE DE KATMANDOU. SUR LES DEGRÉS SE SONT INSTALLÉS DES NÉWARIS ET DES GHOURKAS. . . . .	198

# TABLE DES GRAVURES

Pl. 38. — CHŒUR D'HOMMES ET DE NEWARIS DEVANT UN WIHARA (COUVENT), OU ILS ONT APPORTÉ LEURS OFFRANDES. . . . .	200
Pl. 39. — A KATMANDOU. SUR LA PLACE DU KOT, GIGAN- TESQUE IMAGE EN RELIEF QUI REPRÉSENTE KALI, LA DÉESE DE LA MORT. . . . .	204
Pl. 40. — KATMANDOU : L'ÉTANG DE KANI-PONKI, OU S'EFFEC- TUAIENT JADIS LES JUGEMENTS DE DIEU; DER- RIÈRE, PALAIS ANGLO-INDIEN D'UN ANCIEN MI- NISTRE. PATAN : PLACE DU MARCHÉ; AU FOND LE TEMPLE DE KALI, DÉESE DE LA MORT . . . . .	206
Pl. 41. — PATAN : TEMPLE INACHEVÉ QU'ENVAHIT LA VÉGÉ- TATION; AU PREMIER PLAN, GROUPE DE FEMMES ET D'ENFANTS NEWARIS. . . . .	212
Pl. 42. — PATAN : TEMPLE DE LA SECTE DES DJAINN. . . . .	216
Pl. 43. — BHATGAON : LE MONUMENT DU DURBAR AVEC SA PORTE D'OR; A DROITE, LA STATUE SUR COLONNE DU ROI BOUPATINDRA MULLAH; AU PREMIER PLAN, L'AUTEUR ET UN GROUPE DE TIBÉTAINS. . . . .	218
P. 44. — LES RIVES DU BAGMATI : BRAHMANES SE LIVRANT A LEURS ABLUTIONS DEVANT LES TEMPLES. . . . .	228
Pl. 45. — SUR LA COLLINE DE SWAYAMBOUNATH. A GAUCHE STATUE MONUMENTALE DE BOUDDHA; A DROITE, L'IDOLE LINGAM. UN COIN DU TEMPLE DE SWAYAMBOUNATH . . . . .	232
Pl. 46. — BUDNATH : MARCHANDS TIBÉTAINS SE PROSTER- NANT DEVANT LE TEMPLE OU FAISANT TOURNER DES MOULINS A PRIÈRES. . . . .	240
Pl. 47. — TIBÉTAINS DE BUDNATH SOUFFLANT DANS LEURS TROMPETTES EN OS DE CHÈVRE. A GAUCHE, LEURS ÉPOUSES. . . . .	246
Pl. 48. — L'AUTEUR ET SON ESCORTE DANS LES MONTAGNES DU KOUKANNI. . . . .	248



# TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE. . . . .	v
<i>CHAPITRE I</i>	
LES PLANTATIONS DE CEYLAN. . . . .	1
<i>CHAPITRE II</i>	
TERRE ET CHOSES BRAHMANES . . . . .	23
<i>CHAPITRE III</i>	
MOYENS DE TRANSPORT. . . . .	35
<i>CHAPITRE IV</i>	
LES SORCIERS DE MADRAS. . . . .	45
<i>CHAPITRE V</i>	
LES MERVEILLES DE PIERRE. . . . .	53
<i>CHAPITRE VI</i>	
ENCORE DU BRAHMANISME . . . . .	59
<i>CHAPITRE VII</i>	
UNE FÊTE A HAÏDERABAD. . . . .	71
<i>CHAPITRE VIII</i>	
LA " VILLE NOIRE " DE BOMBAY . . . . .	81
<i>CHAPITRE IX</i>	
AU PAYS DES GUERRIERS . . . . .	93

# TABLE DES CHAPITRES

## *CHAPITRE X*

DANS LES VILLES MAHOMÉTANES. . . . . 105

## *CHAPITRE XI*

DE KAHHPOUR A ALLAHABAD . . . . . 117

## *CHAPITRE XII*

A CALCUTTA. . . . . 125

## *CHAPITRE XIII*

LES FEMMES ET LE MARIAGE HINDOUS. . 135

## *CHAPITRE XIV*

A BÉNARÈS. . . . . 155

## *CHAPITRE XV*

PREMIÈRES ÉTAPES AU NÉPAL. . . . . 167

## *CHAPITRE XVI*

LES VILLES PRINCIPALES DU NÉPAL . . . 195

## *CHAPITRE XVII*

PÈLERINAGES NÉPALIENS . . . . . 223

## *CHAPITRE XVIII*

LE VILLAGE TIBÉTAIN DE BUDNATH. . . . 239

## *CHAPITRE XIX*

UNE ASCENSION DANS L'HIMALAYA. . . . 245



---

IMPRIMERIE FERNAND SCHMIDT, PARIS-MONTRouGE.

---